N° 487 — Tome CXXIX 1er Octobre 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JEAN AJALBERT, HENRI ALBERT, GEORGES BATAULT, GEORGES BOHN,
JACQUES BRIEU, BARONNE A. DE BRIMONT, JULES CHOPIN, LOUIS DUMUR,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY-HIRSCH. Dr A. KAKIA,
GEORGES MAUREVERT, PAUL MORISSE, OULÉINIKOFF, PÉLADAN.
J.-G. PROD'HOMME.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

—

N° 487. — 1er OCTOBRE 1918

Georges Batault.....	*L'Idée de Progrès et la Guerre, d'après Xénophon, stratège athénien*.....	385
Jean Ajalbert.....	*Mémoires d'un Conservateur : Les Musées payants*.....	411
Baronne A. de Brimont...	*Poésies*.....	439
Jules Chopin.....	*Les Yougoslaves et l'Entente*.....	442
J.-G. Prod'homme.....	*Les Origines flamandes de Beethoven*..	454
Péladan.....	*Les Dévotes d'Avignon*, roman (XII-XVI, fin).....	470

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Bohn.....	*Le Mouvement scientifique*.....	504
Jacques Brieu.....	*Esotérisme et Sciences psychiques*.....	508
Charles-Henry Hirsch...	*Les Revues*.....	511
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	518
Ouléinikoff.....	*Lettres russes*.....	522
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	525
Divers.....	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri-Albert).....	536
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré).....	542
	Russie (Dr A. Kakia).....	546
	Suisse (Louis Dumur).....	551
	A travers la Presse (Paul Morisse).	555
Georges Maurevert.....	*Variétés : Solécismes héraldiques chez de grands écrivains*.....	559
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	561
—	*Échos*.....	562

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS ET LIBRAIRIE, 40, rue de Seine, PARIS

JEAN GALMOT

Quelle étrange histoire...

Roman écrit, aux pays des Tropiques, par un marin qui connaît la mer, les bateaux, les dévorantes ardeurs de la Jungle, et les décrit comme on ne le fit jamais.

Une passion mystérieuse et tragique mène une femme sur les mers ensoleillées où s'évoquent, tour à tour, Madère, les Sargasses, Atlantis — que jadis l'Océan noya — Port d'Espagne, Trinidad, Demerara, puis la Guyane...

C'est un récit fait comme une peinture : tout en demi-teintes sur un vieux navire vagabond, puis de couleur éclatante dans la lumière merveilleuse des Antilles.

Prix : 4.50

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

LÉON BLOY

Dans les Ténèbres, avec un portrait de l'auteur dessiné par sa femme. Vol. in-18 .... **3.50**

GUILLAUME APOLLINAIRE

Calligrammes, **Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)** (*Ondes, Etendards, Case d'Armons, Lueurs des tirs, Obus couleur de lune, La tête étoilée*). Avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon. Volume in 8.... **5.00**

DENIS THÉVENIN

Civilisation, 1914-1917. Vol. in-18. **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

Les Flammes Hautes, poèmes. Volume in-18... **3.50**

ERNEST RAYNAUD

Baudelaire et la Religion du Dandysme. (Collection **Les Hommes et les Idées.** N° 28). Brochure in-16 ..... **0.75**

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéelogique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Lacles..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 3 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube
Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal..... 3.50

André Gide
Oscar Wilde..... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75
Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
La Culture des Idées..... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75
Epilogues. *Réflexions sur la vie*, I, II, III, IV (Dialogues des Amateurs), V (Nouveaux Dialogues des Amateurs), VI, chaque volume..... 3.50
Esthétique de la langue française..... 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*, I, II, chaque volume..... 3.50
Pendant l'Orage..... 2 »
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires, I, II, III, IV, V, chaque volume..... 3,50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration..... .50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin..... 3.50

Laïcadio Hearn
Le Japon..... 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent..... 3.50
Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50
Portraits et Discussions..... 3.50
Le Romantisme français..... 3.50

G.-Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I, II, III, chaque volume..... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3,50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon..... 3.50
Madame de la Suze..... 3.50
Madame de Villedieu..... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
Scarron et son milieu..... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, I,II, chaque volume..... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière..... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3,50

Jean Mélia
Stendhal et ses commentateurs..... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.55

EXTRAIT DU CATALOGUE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset..... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton..... 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol..... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance..... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval..... 3.50

Alfredo Niceforo
La Génie de l'Argot..... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge..... 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne..... 3.05

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature..... 0.75
Musées et Bourgeoises de jadis..... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques..... 3 50

Camille Piton
Paris sous Louis XV. .. . 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV)... 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps..... 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques..... 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens..... 3.50

Arthur Ransonne
Oscar Wilde..... 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française..... 1 »
Figures et Caractères..... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages..... 3.50

Rétif de la Bretagne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne..... 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz..... 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud..... 2. 0
Une Saison en Enfer..... 3 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol..... 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens..... 3.50
Sésame et les Lys..... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis..... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant..... 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond..... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon..... 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier..... 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires..... 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol..... 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol..... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol..... 7 »
Le Cénacle de la Muse Française..... 3.50
Delphine Gay..... 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe..... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville..... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol..... 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain..... 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui..... 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine..... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn..... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la littérature Chinoise..... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3 50

André Spire
Quelques Juifs.....

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal..... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club.. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*)..... 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Tei-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique..... 3.50
Le Théâtre Libre..... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile..... 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol..... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite..... 3 50

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve.. ..... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896..... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny..... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis..... 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain..... 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique..... 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre 3.50

L'IDÉE DE PROGRÈS
ET LA GUERRE
D'APRÈS XÉNOPHON, STRATÈGE ATHÉNIEN

—

I

Il semblerait, à entendre certains sectateurs du progrès, que toutes idées et toutes choses datent d'aujourd'hui ; que le temps où nous vivons ait fait resplendir sur l'ensemble du monde une éclatante lumière. L'idée de progrès, ou plutôt la masse confuse d'idées qui sont représentées par ce mot obscur et magique, mériterait d'être soigneusement définie. Or, sans définir le mot, on s'en empare, pour renfermer dans l'imprécision de ses sens multiples et malléables la foule d'aspirations vagues qu'ont les âmes humaines vers le bonheur, qui, semblable à l'horizon, recule toujours, tandis que marchent, comme une procession de pèlerins, les pauvres humains, à travers les siècles.

En m'en tenant aux idées vagues que suggère ce mot protée de « progrès », je me demanderai si l'on est en droit de parler de progrès en dehors du domaine des sciences.

Là, il est incontestable qu'au cours des siècles la somme des connaissances s'est prodigieusement accrue, et que les applications pratiques se sont multipliées, au point de changer la face extérieure du monde. La science et le commerce, en se combinant, ont donné naissance à l'industrie qui est aujourd'hui la reine du monde. Pour satisfaire aux formes les plus basses de l'appétit de conquête et de la soif d'action qui est en eux, les hommes se sont créé des besoins nom-

breux et divers en inventant le moyen de les satisfaire. On peut dire, dans ce sens, que l'intelligence humaine agit comme une force constante, au sens mécanique du mot, qui, s'exerçant continûment, augmente chaque jour l'étendue du travail qu'elle effectue. A mesure que le temps se déroule, la quantité du travail effectué se multiplie, sans qu'il soit nécessaire pour cela que les forces employées s'accroissent parallèlement; il suffit qu'elles se maintiennent égales.

En étudiant le développement dans le temps du travail de l'intelligence humaine qui a pour objet les sciences appliquées, nous nous trouvons dans le domaine de la quantité; et le progrès, envisagé comme un accroissement quantitatif de la puissance des hommes sur la nature et sur le monde, est indéniable. Chacun sait ce qu'il entend lorsqu'il parle du *progrès matériel.*

Mais lorsqu'on abandonne le domaine matériel et les questions pratiques, dont en dernier ressort, et, parfois, malgré des apparences contraires, l'étalon est toujours la quantité, pour s'élever à d'autres domaines où règne le critère de la qualité, peut-on aussi légitimement parler de progrès ?

Dans les arts, par exemple, dans le domaine du sentiment et de ses expressions, dans les vastes royaumes de la pensée pure, de l'imagination et de la méthode, peut-on parler de progrès?

Dans les chefs-d'œuvre de l'art ou de la pensée on ne retrouve pas le lent, le patient, le minutieux travail d'une force qui étend ses conquêtes, qui asservit la nature et qui pose ses réseaux sur le monde, mais la réalisation parfaite de quelque chose d'unique, de fondamental et d'éternel. Ce n'est point que je veuille nier les transformations qu'ont pu subir les arts ou la pensée; mais ici c'est toujours de qualité qu'il s'agit, puisqu'il n'est question que de l'expression, de la mise en lumière d'une des faces éternelles de l'âme humaine, sentiment, pensée ou passion, à travers le génie d'un individu, et sous une forme absolument générale et immuable.

Qu'il s'agisse d'un bas-relief assyrien ou des frises du Parthénon, des fresques de la Chapelle Sixtine ou de la sainte Geneviève de Puvis de Chavannes, d'un chant d'Homère, d'un drame d'Eschyle, d'un dialogue de Platon, d'une tragédie de Racine ou d'un poème de Baudelaire, on n'est pas

en présence d'un effort de l'homme pour asservir les forces de la nature, mais d'une vision nouvelle de l'univers et d'un effort pour la rendre sensible, pour l' « humaniser » en la cristallisant dans cette forme qui s'appelle la perfection et la beauté.

Ce n'est plus d'un effort continu, se développant à travers les siècles, qu'il s'agit ; ici le facteur « temps » n'intervient plus, tout se passe pour ainsi dire dans l'intemporel, et, sans que rien ne puisse être modifié des conditions matérielles de la vie, il semble que l'horizon soit plus large et plus profond quand l'éclaire le soleil mystérieux de l'idéal et du génie. Sans qu'aucun progrès matériel, ni dénombrable soit intervenu, la vie en s'exprimant et en se réalisant dans l'œuvre d'art, s'amplifie en se concentrant, tandis qu'en se réalisant dans le progrès matériel, elle se disperse en se compliquant.

Ce qu'il peut y avoir de sommaire dans les lignes qui précèdent s'éclairera par les développements qui vont suivre.

Mais que les sectateurs du « progrès » acceptent encore de méditer le jugement, si profond et d'une si émouvante vérité, d'un penseur japonais sur notre *civilisation* actuelle, « fille aînée du *Progrès* ».

Dans son opuscule intitulé *Le Réveil du Japon* (1), Okakura écrit :

Pour la plupart des nations orientales, l'apparition de l'occident ne fut, en aucune façon, un bonheur sans mélange. Pensant profiter des bénéfices d'un accroissement du commerce, elles sont devenues les victimes de l'impérialisme étranger ; confiantes dans les aspirations philanthropiques des missionnaires chrétiens, elles se sont inclinées devant les messagers de l'agression militaire. Pour elles, la terre ne respire plus cette paix, qui était l'oreiller de leur bonheur. Si la conscience coupable de certaines nations européennes a évoqué le spectre du Péril Jaune, l'âme torturée de l'Asie ne peut-elle pas se lamenter sur les réalités du Désastre Blanc ?

Il peut sembler naturel à l'esprit des Occidentaux de contempler avec un sentiment de triomphe sans ombre ce monde d'aujourd'hui, dans lequel l'organisation a fait de la société une immense machine, pourvoyant elle-même à ses besoins. C'est le développement rapide des inventions mécaniques qui a créé l'ère présente, celle de la locomotion et de la spéculation, et ce développement se manifeste sous

(1) Okakura (Kakuro), *Les Idéaux de l'Orient : — Le Réveil du Japon*, — trad. Jenny Serruys, Payot, éditeur.

diverses formes de commercialisme et d'industrialisme, accompagnées d'une tendance vers l'occidentalisation universelle del'étiquette et du langage. Ce mouvement, qui aboutit à un accroissement rapide de la richesse et du prestige, doit son origine à une conception profonde de l'activité virile, de la camaraderie et de la confiance mutuelle. La fièvre du voyageur qui transporte sans cesse sa demeure, du steamer à l'hôtel, de la gare aux stations balnéaires, a fait naître la possibilité d'une culture cosmopolite. Le XIXe siècle fut témoin de la diffusion des bienfaits de l'hygiène et de la chirurgie. La science, de même que la finance, ont été organisées et de grandes associations sont susceptibles d'opérer une action collective et de développer les consciences individuelles. Pour les Occidentaux, tout cela peut être une raison de réjouissance et il peut leur paraître inconcevable que d'autres en jugent différemment. Et pourtant, la Chine, avec sa douce ironie, considère « la machine » comme un instrument, non comme un idéal. L'Orient vénérable fait encore la distinction entre les moyens et les fins. L'Occident est favorable au progrès, mais où tend le progrès? Lorsque l'organisation matérielle sera complète, quel but, demande l'Asie, aurez-vous atteint? Alors que l'amour de la fraternité aura atteint son sommet dans la coopération universelle, quelle cause sert-il ? Si c'est l'intérêt personnel, où trouvons-nous le progrès tant vanté?

Le tableau de la gloire occidentale a malheureusement un revers. La dimension seule ne constitue pas la vraie grandeur, et le plaisir du luxe ne mène pas toujours au raffinement. Les individus qui coopèrent à la fabrication de la grande machine de la soi-disant civilisation moderne, deviennent les esclaves d'une habitude machinale et sont impitoyablement dominés par le monstre qu'ils ont créé. En dépit de la fameuse liberté de l'Occident, l'individualité véritable y est détruite par la compétition pour la richesse; le bonheur et la joie y sont sacrifiés à l'insatiable désir de posséder toujours davantage. L'Occident se glorifie de s'être émancipé des superstitions médiévales, mais qu'est donc ce culte idolâtre de la richesse qui les a remplacées? Quelles souffrances et quel mécontentement se trouvent cachés derrière le masque somptueux du présent ?...

Ces pages ne sont-elles pas de nature à inspirer des doutes aux thuriféraires du progrès, aux laudateurs passionnés de la barbarie scientifique qui *caractérise* notre civilisation à l'aube du XXe siècle, si elle n'en est pas l'essence même.

Constatant l'émiettement et la défaite de l'Intelligence qui concorde avec le triomphe de la Finance sous toutes ses formes et dans toutes ses conséquences, sociales, industrielles,

commerciales, M. Charles Maurras a développé des idées qui se rapprochent, en les complétant, de celles du penseur japonais :

La Finance, l'activité qu'elle symbolise, doit vaincre, associant peut-être les meilleurs éléments du prolétariat manuel, ces ouvriers d'Etat qui se forment en véritable aristocratie, dégradée ou régénérée par cette alliance. Le Sang et l'Or seront recombinés dans une proportion inconnue. Mais l'Intelligence, elle, sera avilie pour longtemps; notre monde lettré, qui paraît si haut aujourd'hui, aura fait la chute complète, et, devant la puissante oligarchie qui syndiquera les énergies de l'ordre matériel, un immense prolétariat de mendiants lettrés, comme on en a vu au moyen-âge, traînera sur les routes de malheureux lambeaux de ce qu'auront été notre pensée, nos littératures, nos arts.

Le peuple en qui l'on met une confiance insensée se sera détaché de tout cela, avec une facilité qu'on ne peut calculer, mais qu'il faut prévoir. C'est sur un bruit qui court que le peuple croit à la vertu de l'intelligence; ceux qui ont fait cette opinion ne seront pas en peine de la défaire.

Ces citations et ces digressions me ramènent, par un long détour, mais point inutile, à ce qui doit être mon sujet.

II

Lorsqu'on médite sur l'histoire de la pensée humaine, on en revient avec prédilection aux anciens Grecs, créateurs de perfection, dans le domaine des arts et de la poésie, aussi bien que dans celui des sciences et de la pensée spéculative.

Leur géométrie n'est ni moins achevée, ni moins parfaite que leur sculpture; il n'y a pas moins d'olympienne élégance dans l'ordonnance d'un drame de Sophocle que dans les solutions et les démonstrations d'un Archimède.

Délaissant le domaine de l'esthétique ou de la pensée pure pour des disciplines en contact plus étroit avec les réalités présentes, je me propose de feuilleter la *Cyropédie*, l'ouvrage charmant où l'Athénien Xénophon, général, philosophe et écrivain, que les Anciens dénommaient l' « abeille attique » pour la douceur de son style, a déposé quelque peu de sa sagesse et de son expérience.

Tout Xénophon n'est pas dans la *Cyropédie*, et pourtant, on retrouve tout Xénophon dans cette œuvre délicieuse où se trouvent mêlés la morale et l'histoire, l'art militaire et la

politique, tout cela baignant dans une atmosphère de romanesque et d'imagination.

Comme l'a si justement écrit M. Croiset dans sa grande *Histoire de la Littérature Grecque*, en racontant l'histoire de Cyrus, Xénophon a écrit, « lui aussi, comme Platon, sa *République* »; mais avec un sens plus juste de la réalité des choses.

A une heure où se pose partout, avec une acuité pressante, le problème du gouvernement, il est piquant de relire les phrases par lesquelles Xénophon ouvre la *Cyropédie*, en exposant son dessein :

J'observais un jour combien de démocraties ont été renversées par des hommes qui préféraient tout autre gouvernement; combien de monarchies et d'oligarchies ont été détruites par des factions populaires; combien d'ambitieux ont été dépouillés de la souveraine puissance qu'ils venaient d'usurper; et combien l'on admire le bonheur et l'habileté de ceux qui ont su s'y maintenir quelque temps. Je considérais ensuite que dans les maisons des particuliers, composées, les unes, d'un nombreux domestique, les autres, d'un petit nombre de serviteurs, les chefs ne savent pas commander même à ce petit nombre. Je remarquais, d'un autre côté, que les bœufs, les chevaux se laissent conduire par ceux qui les soignent; qu'en général tous ceux qu'on appelle pasteurs sont justement réputés maîtres des animaux confiés à leur garde. Je voyais que ces animaux leur obéissent plus volontiers que les hommes à ceux qui les gouvernent : car les troupeaux suivent le chemin que leur indique le berger; ils paissent dans les champs où il les mène, et respectent ceux qu'il leur interdit. Ils le laissent user à son gré du profit qu'ils lui rapportent : jamais on ne vit un troupeau se révolter contre le pasteur, soit en cessant de lui obéir, soit en le privant du produit qu'il leur donne. S'ils sont méchants, c'est pour tout autre que le maître qui les gouverne et qui vit à leurs dépens; tandis que les hommes ne s'élèvent contre personne avec plus de violence que contre ceux en qui ils aperçoivent le projet de dominer. Je concluais de ces réflexions qu'il n'est pas pour l'homme d'animal plus difficile à gouverner que l'homme. Mais quand je considérai que le Perse Cyrus maintint sous ses lois un nombre immense d'hommes, de cités, de nations, alors, contraint de changer d'avis, je reconnus qu'il n'est ni impossible, ni même difficile, avec de l'adresse, de commander à des hommes.

Il y a deux conditions essentielles à un bon gouvernement,

d'une part chez les gouvernés : la discipline consentie, d'autre part chez les gouvernants : la compétence.

Si nous voulons agir en hommes libres, dit l'un des interlocuteurs de la *Cyropédie*, nous devons faire de bon gré ce que nous estimons digne de louange. Jetez les yeux sur les États qui sont gouvernés par plusieurs magistrats, vous remarquerez que celui où les citoyens sont le plus empressés à obéir est le moins exposé à subir la loi du vainqueur.

D'autre part, pour qu'un homme — et cela peut se dire de tout gouvernement quelle que soit sa forme — puisse gouverner vraiment, la nécessité fondamentale est qu'il puisse s'imposer par une réelle supériorité. Cette vérité d'une portée universelle, Xénophon l'exprime dans le dialogue de Cyrus adolescent avec son père :

— Ainsi donc, mon père, selon toi, pour avoir des hommes obéissants, rien de mieux que de passer dans leur esprit pour être plus habile qu'eux ?

— Assurément.

— Mais comment en peu de temps donner de soi cette opinion ?

— Le moyen le plus simple de paraître habile, c'est de l'être en effet. Quelques comparaisons te prouveront que je dis vrai. Je suppose que tu veuilles, sans talent, passer pour bon laboureur, pour bon écuyer, pour savant médecin, pour excellent joueur de flûte, enfin pour habile dans un genre quelconque ; à combien d'artifices te faudra-t-il recourir pour établir ta réputation ? En vain tu gagnerais des prôneurs ; en vain tu serais muni de ce qui convient à chacun de ces arts : si tu en imposais d'abord, bientôt la première épreuve mettrait à découvert et ton imposture et ta sotte vanité.

Au reste, il est généralement accepté que les vérités morales et la sagesse politique sont aussi anciennes que les sociétés humaines; aussi délaisserons-nous ces sujets, d'ordre très général, pour un autre plus spécial, dans lequel Xénophon avait une compétence toute particulière, ayant été chef d'armée : l'art militaire.

§

Dans la conduite de la guerre il faut distinguer deux ordres de faits, ceux qui ont rapport à l'organisation matérielle et qui sont du domaine de la *science militaire*, ceux qui ont rapport aux manifestations mêmes de l'esprit humain, de l'intelligence et des passions, et qui sont le domaine propre de l'*art militaire*; ces deux ordres de la science et de l'art se retrouvent,

en dernière analyse, dans tous les modes de l'activité humaine.

L'organisation matérielle des armées, les armes, les moyens et les instruments défensifs, changent et se perfectionnent au cours des temps, comme tout ce qui dépend de l'évolution des sciences appliquées.

L'art militaire, comme tout art, se fonde sur quelques grandes vérités immuables, et ses manifestations, plus ou moins parfaites, dépendent uniquement du génie plus ou moins grand de l'exécutant.

Tandis que la science militaire se complique sans cesse, en subissant de nouveaux progrès, l'art militaire, dans ses principes humains, repose sur ses bases inchangées et doit son épanouissement ou sa décadence aux seuls individus qui le pratiquent avec plus ou moins de perfection.

Ces notions, qui peuvent sembler à la fois hasardeuses et banales, sans doute parce qu'elles sont vraies, n'ont point cours de nos jours où l'on est médusé par le terme creux et flatteur de « guerre scientifique ». En nos temps égalitaires, on veut à toute force rabaisser l'art, qui est la part de l'individu et du génie, au profit des machines et des facteurs matériels, qui sont impersonnels et symbolisent en quelque sorte la collectivité.

Tel n'était point cependant l'avis de Napoléon, bon juge en la matière, qui, dans un passage fameux de son écrit sur *Les Guerres de Turenne*, a fait les distinctions nécessaires :

Achille était fils d'une déesse et d'un mortel : c'est l'image du génie de la guerre ; la partie divine, c'est tout ce qui dérive des considérations morales, du caractère, du talent, de l'intérêt de votre adversaire, de l'opinion, de l'esprit du soldat, qui est fort et vainqueur, faible et battu, selon qu'il croit l'être ; la partie terrestre, ce sont les armes, les retranchements, les positions, les ordres de bataille, tout ce qui tient à la combinaison des choses matérielles.

Comme on ne peut apprendre la sculpture qu'en s'inspirant des maîtres statuaires, on ne peut apprendre l'art militaire qu'en s'adressant à l'exemple des grands capitaines. Il n'est pas question d'imiter, mais de s'inspirer. Un grand sculpteur, pas plus qu'un grand capitaine, ne peut être un copiste servile ; mais c'est à l'école du génie, et là seulement, que le génie peut se former.

Faites la guerre, écrit Napoléon dans ses *Notes sur l'art de la guerre*, comme Alexandre, Annibal, César, Gustave-Adolphe,

Turenne, le prince Eugène et Frédéric; lisez et relisez l'histoire de leurs quatre-vingt-trois campagnes, modelez-vous sur eux; c'est le seul moyen de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art; votre génie ainsi éclairé vous fera rejeter les maximes opposées à celles de ces grands hommes.

Je n'ai point la prétention de faire un cours de stratégie, ni de dégager l'ensemble des grands principes qui dominent l'art de la guerre; néanmoins, comme quelques-uns de ces principes sont aujourd'hui connus de chacun, et qu'ainsi que l'affirmait Napoléon, ils reposent sur des vérités humaines éternelles, nous les retrouverons sans étonnement énoncés par Xénophon, général athénien, qui mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, l'an 354 avant Jésus-Christ.

On sait que Napoléon a toujours insisté sur le fait qu'il fallait rechercher les principales forces de l'ennemi pour les battre, les détruire et obtenir ainsi un résultat décisif. Au chapitre II de la *Cyropédie*, Cyrus répond à son lieutenant Gobryas qui l'invite aux manœuvres prudentes :

Tu as bien raison d'insister sur la nécessité de rendre notre marche la plus sûre possible. Pour moi, en y réfléchissant, je n'imagine pas de meilleur moyen que *d'aller droit à Babylone, puisque c'est là que les Assyriens ont leurs principales forces.*

Xénophon exprime ici l'idée de Napoléon dans les termes même de Napoléon.

Un des principes cardinaux de l'Empereur, un de ceux sur lesquels il ne se lasse pas de revenir, c'est qu'il ne faut pas faire de détachements, qu'il faut tenir ses troupes rassemblées et attaquer l'ennemi en masse, avec la dernière énergie, alors qu'il est encore en train de prendre ses dispositions et de manœuvrer. Toutes les manœuvres, morales et stratégiques, de Napoléon tendaient à obliger l'ennemi à se disperser tout en gardant sa propre armée bien rassemblée sous sa main.

Cyrus, dans le récit de Xénophon, envoie un émissaire à l'ennemi; voici les instructions qu'il lui donne :

... voici ce que tu feras pour gagner la confiance des ennemis : fais-leur part de nos projets; mais ne leur en découvre que ce qu'il faut pour déconcerter les leurs : or, tu y réussiras, si tu leur dis que nous nous préparons à faire une invasion dans leur pays; la crainte que chacun aura pour ses propres domaines *les empêchera de réunir leurs forces dans le même lieu.*

S'il faut qu'une armée se tienne toutes forces réunies, de façon à ce que toutes les parties s'articulent les unes sur les autres et qu'elles soient solidaires les unes des autres, il faut encore, et surtout dans une armée de coalition, une parfaite unité de commandement.

Le Cyrus de Xénophon, s'adressant à une partie de ses alliés qui venait de subir un échec pour avoir méconnu les principes en voulant faire « cavalier seul », leur parla en ces termes :

Alliés, imputons à la condition humaine le malheur qui vient d'arriver ; il n'est pas étonnant que des hommes fassent des fautes ; mais du moins tirons une instruction de cet événement : apprenons que des troupes inférieures en nombre à celles de leurs ennemis ne doivent jamais se séparer du gros de l'armée. Je ne dis pas cependant qu'il ne faille en aucune circonstance s'exposer à faire une marche qui serait nécessaire, même avec un corps moins nombreux que n'était celui des Cadusiens lorsqu'ils sont partis; mais il faut que ce soit de concert avec le général, qui a des forces suffisantes pour protéger l'entreprise : s'il arrive qu'elle échoue malgré cette précaution, il est possible aussi que le général, par quelque stratagème, ôte aux ennemis l'envie d'attaquer son détachement, et qu'il parvienne à le mettre à l'abri de toute insulte, en leur suscitant ailleurs des embarras. Lorsqu'on s'éloigne ainsi de l'armée, on n'en est point séparé, on tient toujours au corps. Au contraire, l'officier qui part suivi de sa troupe, sans dire où il la mène, ne diffère point de celui qui se met en campagne.

Le général athénien n'est pas moins net que l'Empereur des Français en ce qui concerne l'importance décisive du facteur : vitesse. Napoléon résumait un jour la stratégie dans ces mots : « Activité, activité, vitesse », et il insiste sur l'importance qu'il y a à prendre l'ennemi en « flagrant délit » ; Xénophon disait « au dépourvu » :

Je suis d'avis, dit Cyrus, qu'on se mette au plus tôt en marche, afin d'arriver les premiers, s'il est possible, où les ennemis ont réuni leurs vivres : *plus nous ferons diligence, plus nous les prendrons au dépourvu.*

Il semble, à lire les « géomètres » de la stratégie qui ont écrit à la suite de Jomini, qu'il y ait un certain nombre de *types* de batailles et que, par exemple, la formule préférée de Napoléon consistait dans l'engagement violent d'une masse de manœuvre contre le centre du dispositif ennemi; tandis que

la formule favorite de Moltke était l'enveloppement par l'aile, ou même, comme ce fut le cas à Sedan, par les deux ailes. Les stratèges allemands, élèves et successeurs de Moltke, se sont complu à étudier et à préconiser ce dernier type de bataille ; l'un des plus fameux, le général von Schlieffen, a consacré toute une étude à la bataille d'enveloppement qui avait sa prédilection.

Mais, la preuve que l'idée qui présidait au développement des batailles d'ailes n'est pas précisément nouvelle, c'est que Schlieffen a été en chercher le type achevé dans la fameuse bataille de Cannes, où Annibal écrasa les Romains. Cette manœuvre, qu'on envisage sa réalisation par un mouvement enveloppant, tournant ou débordant, pour employer le vocabulaire et tenir compte des distinctions du général Lewal, n'était inconnue ni de Napoléon, ni de Xénophon qui nous occupe ici.

Dans ses *Notes sur l'Art de la Guerre*, Napoléon écrivait :

L'art de la guerre indique qu'il faut tourner et déborder une aile sans séparer l'armée.

Xénophon, lui, indique la manœuvre et la riposte à la manœuvre tournante par l'enveloppement de l'aile enveloppante qui se trouve à son tour enveloppée :

Crésus..... voulait que son armée eût un front beaucoup plus étendu que n'a la tienne. — Pourquoi le désirait-il ? — Sans doute pour vous envelopper avec la partie qui dépasserait. — Qu'il prenne garde, en voulant envelopper, d'être enveloppé lui-même.

Si la solution sur le terrain des problèmes de la stratégie est une des fonctions les plus importantes de l'homme de guerre, elle n'est pas, loin de là, la seule. La conduite de la guerre suppose au chef d'armée, en dehors de ses capacités techniques, les qualités d'ordre moral qui sont nécessaires à un conducteur d'hommes, à un meneur de foules ; car les armées sont des foules et obéissent aux mobiles complexes et caractéristiques de la psychologie des foules.

Un grand général doit toujours être un grand psychologue qui, savant dans la partie technique et, pour ainsi dire, mécanique de l'art militaire, doit connaître aussi et avoir une intuition profonde de l'importance des facteurs moraux dans le combat.

L'importance des forces morales n'est pas secondaire, elle prime tout, et, comme l'a dit Napoléon : « A la guerre, les trois quarts sont des affaires morales; la balance des forces réelles n'est que pour un autre quart. » Un des plus grands écrivains militaires de tous les temps, le colonel Ardant du Picq, s'est attaché dans ses écrits à mettre en lumière l'importance primordiale des facteurs moraux. Il affirme qu'à ses yeux Annibal est le plus grand capitaine de l'antiquité, non point tellement par son génie stratégique que pour son entente merveilleuse du côté moral des combats. La page est profonde et belle ; trop peu connue, elle vaut d'être citée :

En laissant de côté ses conceptions de campagnes, sa plus grande gloire aux yeux de tous, Annibal est bien certainement le plus grand général de l'antiquité par son admirable intelligence du moral du combat, du moral du soldat, soit sien, soit ennemi, du fond que l'on peut en faire dans les différentes péripéties d'une guerre, d'une campagne, d'une action. Ses soldats ne sont pas meilleurs que les soldats romains; ils sont moins armés, moins nombreux, cependant il est toujours vainqueur; parce que ses moyens sont avant tout des moyens moraux, et que toujours, sans parler de l'absolue confiance de son monde, il a la ressource, quand il commande une armée bien à lui, de mettre par une combinaison quelconque l'ascendant moral de son côté.

Bien qu'on ne puisse comparer Xénophon, chef d'armée, aux grands capitaines qui ont nom : Annibal, César ou Napoléon, il n'est pas sans intérêt de montrer que Xénophon, écrivain militaire, a parfaitement mis en lumière l'importance capitale des facteurs moraux dans la guerre. Vérité incontestable et d'une valeur éternelle, qui a son fondement dans la nature humaine.

Pour qu'une armée soit forte il faut qu'il y règne une stricte discipline.

Les succès de l'armée et son bien-être, disait Napoléon, tiennent essentiellement à l'ordre et à la discipline.

Xénophon s'exprime de même, dans une langue moins sèche et en développant davantage :

Considérez, je vous prie, si jamais des troupes mal disciplinées ont pris une ville sur l'ennemi, ou défendu contre ses attaques les places de leurs alliés, et si des troupes désobéissantes ont jamais été victorieuses. Réfléchissez si une armée est jamais plus aisément dé-

faite que lorsque chacun songe à pourvoir à sa sûreté particulière, si jamais on a obtenu quelque succès en désobéissant à ses chefs. Sans l'obéissance, quelles villes seraient bien gouvernées, quelles maisons seraient bien administrées, comment un vaisseau arriverait-il là où il doit aborder? Et nous, n'est-ce pas à la soumission aux ordres de notre général que nous devons les biens dont nous jouissons? La soumission faisait que nous allions avec ardeur, la nuit comme le jour, partout où nous étions appelés; que tout cédait au choc des bataillons marchant à la voix de notre chef, et que les ordres étaient ponctuellement suivis.

Mais il ne suffit pas que la discipline soit stricte, il faut encore qu'elle soit consentie. Napoléon écrivait au général Mouton, au sujet du contre-amiral Allemand qu'il trouvait trop dur avec ses subordonnés :

Tâchez de lui faire comprendre qu'il est avantageux pour le bien du service d'être aimé.

Je pense, dit Cyrus dans la *Cyropédie*, que dans toute entreprise on aime mieux s'assurer du zèle de ceux qu'on emploie, en les encourageant, en leur faisant du bien, qu'en les chagrinant, ou en les traitant durement. C'est, ce me semble, particulièrement à la guerre qu'on doit gagner les cœurs par la douceur et la bienfaisance, si l'on veut avoir des auxiliaires dévoués. Il faut que des soldats, pour nous seconder avec zèle, soient nos amis et non pas nos ennemis; qu'ils ne soient point jaloux des succès de leur général, et qu'ils ne l'abandonnent point dans ses revers.

On sait que Napoléon aimait à appeler ses soldats ou ses officiers subalternes par leur nom, et que ceux-ci en étaient flattés. Dans un ordre du jour daté de Schœnbrunn le 2 nivôse de l'an XIV, l'Empereur institue des règles pour développer les bons rapports entre les hommes et leurs chefs :

Un chef de bataillon ne doit pas se donner de repos qu'il ne soit instruit de tous les détails; il doit même connaître le nom et le mérite des officiers et des soldats de son bataillon, lorsqu'il y a six mois qu'il le commande. Quant aux capitaines, ils doivent non seulement savoir le nom de leurs soldats, mais encore le pays dont ils sont et tout ce qui les intéresse.

Xénophon nous dépeint, avec ce charme ailé qui caractérise sa manière, Cyrus donnant des ordres avant une bataille, et assignant à chacun nommément sa tâche du lendemain, et il ajoute :

Ces instructions finies, les chefs retournèrent à leurs tentes. Dans le chemin, ils parlèrent avec admiration de la mémoire de leur général, qui, ayant tant d'ordres à donner, appelait chacun par son nom. Cyrus s'y était exercé : il trouvait étrange que les artisans sussent les noms des outils de leur métier; que le médecin connût par leur nom les instruments de son art et les remèdes qu'il emploie; et qu'un général eût assez peu d'intelligence pour ignorer les noms de ses officiers qui sont les instruments dont il se sert pour attaquer ou pour défendre, pour exciter la confiance ou jeter la terreur.

Voulait-il donner à quelqu'un une marque de considération, il lui paraissait honnête de l'appeler par son nom. Il était persuadé que des guerriers qui se croient connus du général cherchent plus ardemment les occasions de se faire remarquer par quelque action d'éclat, et se rendent plus attentifs à ne rien faire qui les déshonore.

On voit s'affirmer ainsi, par des détails typiques, l'importance du facteur moral dans l'art de la guerre. Il n'est ni contestable, ni contesté, que tout grand capitaine doit savoir créer autour de sa personne une atmosphère d'enthousiasme et de confiance qui décuple la valeur de ses troupes. Dans la guerre, disait Napoléon, avec une volontaire exagération, *tout est moral*. Xénophon, s'il n'énonce pas de maxime aussi catégorique, partage entièrement cette manière de voir, et revient continuellement dans ses ouvrages, parfois avec de longs développements, sur la forme des manœuvres psychologiques et morales dont doivent user les chefs d'armées.

Jusque dans d'apparentes contradictions le commandant de la retraite des Dix-Mille s'accorde avec le vainqueur d'Austerlitz.

En voici un exemple :

La discipline, dit Napoléon, lie les troupes à leur drapeaux; *ce ne sont pas* des harangues au milieu du feu qui les rendent braves; les vieux soldats les écoutent à peine, les jeunes les oublient au premier coup de canon.

Avant une bataille, un des lieutenants de Cyrus, Chrysantas, lui adresse la parole en ces termes :

...Si tu assemblais de même tes soldats, si tu les haranguais, tu en as encore le temps, est-ce que tes discours ne redoubleraient pas leur ardeur ?

—Mon cher Chrysantas, repartit Cyrus, ne te mets point en peine des harangues du roi d'Assyrie; il n'y en a point d'assez puissantes

pour transformer subitement en braves soldats les poltrons, en archers habiles ceux qui manqueraient d'exercice, en bons lanciers, en cavaliers instruits ceux qui ne seraient ni l'un ni l'autre. On ne les rendrait même pas capables de supporter les fatigues, si on ne les a pas exercés préalablement... — Mais, Cyrus, aurais-tu donc peu fait, si tu échauffais leur courage? — Eh! quoi, un discours peut-il en un seul jour inspirer de l'honneur à ceux qui l'entendent, les rendre incapables de lâcheté, les porter à braver, pour la gloire, tous les périls, inculquer profondément dans leurs âmes qu'il vaut mieux mourir en combattant que de devoir son salut à la fuite? Si on veut que les hommes se pénètrent de ces sentiments et qu'ils ne les oublient jamais, il faut d'abord établir des lois qui assurent aux citoyens vertueux une existence honorable et libre et qui condamnent les lâches à traîner dans l'humiliation une vie misérable et abjecte ; il faut ensuite confier ces hommes à des chefs qui les forment, par leur exemple autant que par des préceptes, à la pratique des vertus, jusqu'à ce qu'ils soient bien convaincus qu'il n'y a de vraiment heureux que ceux qui, par leur valeur, s'acquièrent l'estime publique, et que les lâches, les gens sans honneur, sont les plus malheureux du monde. Voilà quels sentiments doivent animer des hommes qui veulent, par le secours de l'instruction, se montrer supérieurs à la crainte. S'il suffisait, pour les animer d'une ardeur guerrière, de leur faire quelque harangue, au moment où, couverts de leur armes, ils vont à la charge, alors que la plupart oublient les anciennes instructions, rien ne serait plus aisé que d'acquérir pour soi et d'enseigner aux autres la plus grande des vertus. Pour moi, je ne me fierais pas même à nos soldats que nous exerçons depuis si longtemps, si je ne vous voyais à leur tête pour leur apprendre par vos exemples comment il faut se comporter, et pour rappeler à leur devoir ceux qui l'oublieraient. En un mot, Chrysantas, je serais surpris qu'un discours éloquent eût plus de pouvoir pour donner du courage qu'un air bien chanté pour rendre musicien celui qui n'aurait nulle teinture de musique.

On aurait tort de conclure de ces pages profondes à l'inutilité absolue des harangues, ou de leurs succédanés modernes, les bulletins et les ordres du jour.

Napoléon reconnaît leur utilité dans certaines circonstances :

Si les harangues, les raisonnements sont utiles, c'est dans le cours de la campagne, pour détruire les insinuations, les faux bruits, maintenir une bonne opinion dans les camps, fournir des matériaux aux causeries de bivouac.

D'autre part, un principe sur lequel Napoléon insiste à

maintes reprises, c'est que « l'art de la guerre est d'exagérer ses forces et de déprimer celles de l'ennemi ». Dans la même lettre à Clarke, il ajoute encore :

...Soit dans les ordres du jour et proclamations, soit dans les gazettes, lorsqu'on est induit à parler de ses forces, on doit les exagérer et les présenter comme redoutables en en doublant ou triplant le nombre, et lorsqu'on parle de l'ennemi, on doit diminuer sa force de moitié ou du tiers.

Exagérer ses forces et déprimer celles de l'ennemi, cela doit s'entendre de la façon la plus large, et concerne aussi bien la qualité des troupes en présence que leur quantité.

Cyrus, tel que nous le dépeint Xénophon, ne se fait pas faute d'user de cette stratégie morale; on en trouve la preuve dans la harangue qui termine le VI^e^ livre de la *Cyropédie*. Il est intéressant de noter au passage, pour montrer à quel point l'analogie est étroite, que la première phrase de cette harangue a exactement le même sens, la même valeur psychologique et s'adresse au même sentiment de foi dans les présages que la fameuse apostrophe de Napoléon avant la bataille de la Moskowa : « Soldats, c'est le soleil d'Austerlitz ! »

Amis et alliés, s'écrie Cyrus, les Dieux nous montrent dans le sacrifice les mêmes présages qui nous ont annoncé notre première victoire ! ...

Et la harangue se poursuit en ces termes :

C'est à moi maintenant à vous rappeler les motifs qui doivent redoubler votre ardeur en marchant au combat. Souvenez-vous que vous êtes bien plus aguerris que nos ennemis, que vous êtes depuis plus longtemps formés à la même discipline et réunis en un même corps d'armée ; que vous avez presque tous participé à la victoire remportée sur eux, tandis que beaucoup de leurs alliés ont partagé leur défaite. A l'égard des soldats des deux partis qui n'ont point encore vu de bataille, ceux de l'armée assyrienne savent qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches ; mais vous qui marchez sous nos étendards, vous savez que vous combattez avec des hommes résolus à défendre leurs alliés

Ce même Cyrus qui proclamait à son lieutenant l'inutilité des harangues sait cependant en user lorsqu'il le croit nécessaire; car en ces matières tout est question d'opportunité.

§

La discipline est, on le sait, l'armature qui fait d'une horde mouvante une armée, d'une foule inorganique une société or-

ganisée. La meilleure armée n'est pas celle qui est composée des hommes les plus courageux, mais celle qui offre la plus savante organisation des sentiments humains et des passions de la foule. Cette organisation trouve son expression extérieure et, pour ainsi dire, mécanique dans les lois d'une bonne tactique. Mais l'élément initial, la source de toute tactique réside précisément dans la connaissance du moral des hommes et de l'âme des foules.

Les passions égalitaires et niveleuses sont en opposition directe avec la hiérarchie indispensable aux armées. Ces passions sont humaines et puissantes, mais elles sont avant tout destructrices : elles vont à l'encontre de tout ordre. Le correctif de ces passions égalitaires, négatives dans leur essence, c'est le sentiment de la justice.

A l'égalité tout court, et pour ainsi dire arithmétique, qui dit : « *A chacun, quel qu'il soit, revient une part égale* », s'oppose l'égalité des mérites et des récompenses, l'égalité juridique qui répond : « *A chacun selon son mérite* ». La justice distributive s'oppose à l'égalitarisme abstrait. La passion *égalité*, et la passion *justice*, antagonistes et contradictoires, comme l'est le cœur tourmenté des hommes, sont parmi les plus puissantes des passions humaines; elles doivent s'harmoniser dans une réalité sociale supérieure.

Ces quelques considérations sont là pour introduire un dialogue pénétrant et des pages profondes de Xénophon, qui peuvent rester à la base de toute philosophie politique et militaire :

Alors Chrysantas prit la parole : Cyrus, et vous tous qui êtes présents, je suis dans la ferme persuasion que les Perses qui nous ont accompagnés ne sont pas tous d'un égal mérite ; cependant, si la fortune nous favorise, tous voudront être récompensés également : or rien, à mon avis, ne serait plus inégal que de les traiter également. — Eh bien, mes amis, dit Cyrus jurant par les dieux, il n'y a rien de mieux à faire que de prendre à ce sujet l'avis de toute l'armée : elle décidera lequel lui paraît plus juste, si le ciel seconde notre entreprise, ou de traiter tout le monde également, ou de régler le distinctions sur le mérite. — Pourquoi, reprit Chrysantas, au lieu de discuter, ne pas déclarer simplement ta volonté? N'as-tu pas seul et de ton propre mouvement établi des prix ? — Par Jupiter ! ce n'est pas ici la même chose : les soldats, persuadés que le commandement me revient par droit de naissance, peuvent bien ne pas me trouver

injuste dans la distribution des grades; mais ils regarderont, je pense, les fruits de notre expédition comme un bien qui leur appartient en commun. — Crois-tu, repartit Chrysantas, que les troupes assemblées opinent pour l'inégalité du partage, qui donne au plus braves les honneurs et le butin ? — Je le crois, et parce que nous appuierons cet avis, et parce qu'il serait honteux de soutenir le contraire et de ne vouloir pas que celui qui a le mieux servi soit le mieux récompensé. Je pense que les plus lâches même jugeront utile de mieux récompenser les braves. — Sur cela un des taxiarques dit en souriant : Je connais un soldat qui ne manquera pas de dire que les partages ne doivent pas être égaux. — Qui est-ce ? demanda quelqu'un. — C'est un soldat de ma compagnie, qui veut en toute occasion avoir plus que ses camarades. — Veut-il aussi avoir plus de part au travail ? demanda un autre. — Non pas, dit le taxiarque, j'avoue que je m'étais trompé : il permet, avec beaucoup de complaisance à qui le veut de prendre plus de part que lui aux choses pénibles. — Je pense, dit Cyrus, que, pour avoir une armée active et obéissante, il faut réformer tous ceux qui lui ressembleraient; car je remarque que les soldats vont d'ordinaire comme on les mène; et si les gens vertueux portent au bien leurs compagnons, les méchants les entraînent au mal. Ceux-ci même ne réussissent que trop souvent à grossir leur parti : secondé de la volupté, le vice, marchant sur des routes fleuries, séduit la multitude, tandis que, dans ses sentiers escarpés, la vertu n'a rien d'attrayant, surtout lorsque des pervers l'invitent à suivre une pente douce et facile. Si donc, parmi nos soldats, il s'en trouve qui ne soient que mous et paresseux, je les assimile à des frelons, qui consomment en pure perte une partie des vivres; mais ceux qui, étant mous au travail, exigent impudemment un bon salaire sont d'un pernicieux exemple : comme leur perversité est souvent heureuse, il faut absolument en purger l'armée.

Certains moralistes, dégagés de toute contingence et s'inspirant d'une doctrine vide de tout frisson humain, font appel à une idéologie absolue et glaciale, prétendant que, lorsqu'ils se battent, les soldats ne doivent être mus que par l'amour de pures et vaines idées.

Tout général, quels que soient ses mobiles et le but final de la guerre qu'il conduit, doit se doubler d'un réaliste sagace.

L'appel à l'intérêt matériel, qui choque si fort les « moralistes » de la politique, est un argument qui agit si puissamment sur le cœur des hommes, qu'il serait vraiment fou de n'en point user. Par ailleurs, la récompense sous toutes ses formes n'est-elle pas un élément essentiel de toute justice distributive?

Pour électriser ses troupes, Bonaparte n'hésite pas à faire miroiter aux yeux de ses soldats une vie large et de solides profits lorsqu'il lance son fameux ordre du jour au début de la campagne d'Italie.

Le Cyrus de Xénophon n'a garde d'omettre de semblables arguments; ce prince, qui nous est dépeint comme excellent et sage connaît les hommes et sait toute l'importance que peut avoir « la part du combattant », pour exalter le moral et améliorer l'état d'esprit des armées en campagne :

En passant entre les chars et les soldats cuirassés, il parlait à peu près en ces termes aux soldats que ses regards rencontraient dans les rangs : « Amis, disait-il aux uns, que j'aime à voir votre contenance ! » A d'autres : « Songez qu'il s'agit aujourd'hui non seulement de la victoire, mais des fruits de la victoire précédente et du bonheur de toute la vie. » A d'autres encore : « Camarades, nous n'aurons plus désormais à accuser les dieux; ils nous fournissent l'occasion d'acquérir une foule de biens précieux; mais, nous, soyons braves. » Et plus loin : « A quelle fête plus magnifique que celle-ci pourrions-nous nous inviter ? Il ne tient qu'à votre bravoure de vous procurer de grandes richesses. » « Vous le savez, disait-il ailleurs : poursuivre l'ennemi, frapper, tuer, s'emparer de tout, s'entendre louer, être libres, commander, voilà le partage des vainqueurs; un sort tout contraire attend les lâches. Que ceux qui s'aiment combattent donc avec moi... »

Xénophon sait aussi que devant les rudes réalités du combat les phrases ni les promesses ne peuvent suffire ; elles exaltent sans doute, mais la peur, de toute son irrésistible puissance, est là qui guette, prometteuse de déroute, et toute savante tactique, selon le mot d'Ardant du Picq, se ramène à n'être qu'une organisation contre la peur. Le dispositif mécanique des hommes au combat ne peut se fonder que sur une entente profonde de la psychologie humaine.

Précisant, en un raccourci magistral, le dessein qu'il se propose dans ses *Etudes sur le Combat*, Ardant du Picq écrit :

Le cœur humain, pour employer le mot du maréchal de Saxe, est donc le point de départ en toutes choses de la guerre; pour connaître de celle-ci, il le faut étudier.

Essayons cette étude. Non point d'abord dans le combat moderne trop compliqué pour être saisi d'emblée, mais dans le combat antique, plus simple, plus clair surtout, bien que nulle part nettement expliqué.

Les siècles n'ont point changé la nature humaine ; ses passions, ses instincts, et entre tous le plus puissant, l'instinct de conservation, peuvent se manifester de manières diverses suivant les temps, les lieux, suivant le caractère et le tempérament des races. Ainsi de nos jours on peut admirer, sous la pression du même danger, des mêmes émotions, des mêmes angoisses, le sang-froid des Anglais, l'élan des Français, et cette inertie des Russes qu'on appelle leur ténacité. Mais au fond on retrouve toujours le même homme ; et c'est de cet homme toujours le même que nous voyons partir les habiles, les maîtres, quand ils organisent et discipliuent, quand ils ordonnent en son détail une manière de combattre et quand ils prennent des dispositions générales d'action. Les plus forts parmi eux sont ceux qui savent le mieux le combattant, et celui du jour, et celui de tous les temps.

Le chef-d'œuvre, selon ce grand écrivain militaire, de la tactique ancienne, tenant compte des instruments de combat du temps, c'est la légion romaine :

Dans l'ordre par manipules de la légion romaine, les meilleurs soldats, ceux dont l'habitude des combats avait trempé le courage, attendaient solidement maintenus en deuxième et troisième lignes ; assez loin pour ne pas souffrir des traits, pour y *voir clair*, et n'être pas entraînés par la ligne antérieure se retirant dans leurs intervalles ; assez près pour la soutenir à temps ou achever son ouvrage en se portant en avant. Lorsque les trois manipules séparés et successifs de la cohorte primitive sont réunis pour former la cohorte unité de combat de Marius et de César, la même intelligence place : *aux derniers rangs les soldats les plus solides*, c'est-à-dire les plus anciens ; les plus jeunes, les plus impétueux aux premiers rangs...

On verra, par la citation qui suit, que Xénophon, s'exprimant par la bouche de Cyrus, préconise une organisation tactique qui s'inspire des mêmes principes et de la même connaissance du cœur humain, qui dictèrent aux Romains l'invention de l'instrument de bataille parfait qu'était la légion.

Je placerai en dernière ligne le corps qu'on appelle corps de réserve. Comme une maison n'est d'aucun usage si les fondements et le toit n'en valent rien, de même une armée devient inutile si les premiers et les derniers rangs ne sont composés de bons soldats. Mettez-vous donc en bataille dans l'ordre que j'ai prescrit : chefs de l'infanterie pesante à la première ligne, chefs de l'infanterie légère à la seconde, commandant des archers à la troisième ; toi, commandant de l'arrière-garde, placé à la dernière ligne, recommande à chacun de tes soldats d'observer les mouvements de la file qui sera devant lui, d'encoura-

ger ceux qui se comporteront vaillamment, de contenir les lâches par de fortes menaces. Si quelqu'un tourne le dos et trahit, qu'on le tue. C'est à ceux qui sont placés au front de l'armée d'animer par leurs discours et par leurs actions les soldats qui marchent après eux : mais vous qui êtes au dernier rang, vous devez être plus redoutables aux lâches que l'ennemi même (1).

C'est par la crainte, née d'une discipline implacable, et par la peur née de cette crainte qu'on peut dompter la peur.

Délaissant le domaine des questions purement militaires, où nous pensons avoir mis en lumière quelques-unes de ces vérités qui sont éternelles, parce qu'elles sont inhérentes au fond invariable de la nature humaine, nous en trouverons d'autres encore du même ordre dans divers domaines et tout d'abord dans ce qu'on peut appeler le domaine de la stratégie politique.

L'adage, l' « union fait la force » est aussi vieux que le monde, il n'en est peut-être aucun qui soit plus souvent oublié ou méconnu dans l'application. Tout commentaire affaiblirait la portée des paroles que prononce, dans la *Cyropédie*, le Prince d'Hyrcanie; paroles que les Alliés d'aujourd'hui, dressés contre le germanisme, ne sauraient trop méditer :

Alliés, je ne vois pas qu'il soit besoin de délibérer, lorsque les choses indiquent ce qu'il y a de mieux à faire. Nous savons tous qu'en demeurant unis nous faisons plus de mal à l'ennemi qu'il ne nous en fait et que, pendant que nous étions séparés, il nous traitait d'une manière aussi satisfaisante pour lui que fâcheuse pour nous.

§

Malgré que je craigne d'allonger outre mesure cet essai, je ne résiste pas au plaisir de noter une fine remarque de Xénophon sur le problème de la division du travail, qui a pris à notre époque une importance primordiale, tant en sociologie qu'en économie politique.

Le principe de la division du travail est l'un des fondements essentiels de l'ère de « civilisation industrielle » dans laquelle nous sommes entrés ; la pensée de l'écrivain attique, dans sa perspicacité déliée, prend ici comme un parfum de prophétie.

(1) Déjà dans l'Iliade, le vieux Nestor conseille à Agamemnon de placer les bons soldats en première ligne, au milieu les lâches, à l'arrière-garde les troupes d'élite

On ne doit pas s'étonner, dit-il,

de voir les ouvrages de quelque genre que ce soit mieux travaillés dans les grandes villes que dans les petites. Dans celles-ci, le même homme est obligé de faire lits, portes, charrues, tables, souvent de bâtir des maisons : heureux quand il est assez employé dans ces différents métiers pour en tirer de quoi vivre. Or, il est impossible que l'ouvrier qui s'occupe à tant de choses y réussisse également. Au contraire, dans les grandes villes, où une multitude d'habitants ont les mêmes besoins, un même métier suffit pour nourrir un artisan ; quelquefois même il n'en exerce qu'une partie : tel cordonnier ne chausse que les hommes, tel autre que les femmes ; l'un gagne sa vie à coudre, l'autre à couper les cuirs ; entre les tailleurs, celui-ci coupe l'étoffe, celui-là ne fait qu'en assembler les parties. Nécessairement un homme dont le travail est borné à une seule espèce d'ouvrage y excellera.

La division du travail a pour corollaire la *spécialisation* qui, en restreignant les horizons de la pensée et de l'activité humaine, dresse devant les yeux de l'humanité l'idéal d'une sorte d'homme-machine. Par l'éducation de ses habitudes, par la répétition, l'homme parvient graduellement à s'approcher d'une perfection mécanique qui permet les hauts rendements matériels et la production en masse dite production industrielle.

Xénophon a pressenti la puissance extraordinaire que recélait en lui le principe de la division du travail, mais il ne pouvait deviner ce qui est sa conséquence nécessaire, le machinisme, qui suppose l'avènement d'une société et d'une civilisation nouvelles.

Malgré les *progrès*, immenses et incontestables, réalisés dans cette direction, peut-être ne sommes-nous qu'à l'aube de l'âge d'acier, cyclopéen et barbare, qui verra s'établir définitivement le triomphe de la machine sur l'homme et de la quantité sur la qualité.

La machine, et j'entends par là tous les instruments, des plus simples aux plus compliqués, créés par l'intelligence humaine pour faciliter le travail et augmenter son rendement, fut d'abord une esclave docile, une bonne servante et rien de plus. Peu à peu l'esclave se libéra, puis se révolta, jusqu'à ce qu'elle eût réussi à imposer au monde les formes nécessaires de son obscur et formidable génie.

La machine façonna lentement le monde à son image.

La machine, comme le dit Nietzsche dans un aphorisme profond, enseigne sur elle-même l'enchaînement des foules humaines, dans les actions où chacun n'a qu'une seule chose à faire : elle donne le modèle d'une organisation des partis et de la tactique militaire en cas de guerre. Par contre, elle n'enseigne pas la souveraineté individuelle : elle fait une seule machine du grand nombre et de chaque individu un instrument à utiliser en vue d'un seul but. Son effet le plus général, c'est d'enseigner l'utilité de la centralisation.

Le même philosophe complète sa pensée en ajoutant ailleurs :

La machine, produit elle-même de la plus haute capacité intellectuelle, ne met en mouvement, chez les personnes qui la desservent, que les forces inférieures et irréfléchies. Il est vrai que son action déchaîne une somme de forces énormes qui autrement demeurerait endormie ; mais elle n'incite pas à s'élever, à faire mieux, à devenir artiste. Elle rend *actif* et *uniforme*, mais ceci produit à la longue un effet contraire : un ennui désespéré s'empare de l'âme qui apprend à aspirer, par la machine, à une oisiveté mouvementée !

Nietzsche conclut enfin, dans un troisième aphorisme intitulé : *En quoi la machine humilie* :

La machine est impersonnelle, elle enlève au travail sa fierté, ses qualités et ses défauts individuels qui sont le propre de tout travail qui n'est pas fait à la machine, donc une parcelle d'humanité.

Autrefois tout achat chez des artisans était une *distinction* accordée à une personne, car on s'entourait des insignes de cette personne ; de la sorte les objets usuels et les vêtements devenaient une sorte de symbolique d'estime réciproque et d'homogénéité personnelle, tandis qu'aujourd'hui nous semblons vivre seulement au milieu d'un esclavage anonyme et impersonnel. Il ne faut pas acheter trop cher la facilitation du travil.

Au règne des masses correspond le triomphe de la machine, dont la fin est de créer la quantité ; idéal énorme et médiocre, qui ne se réalise qu'aux dépens de l'originalité et de la personnalité qui sont les marques distinctives de la qualité.

Nulle part le règne des masses et le triomphe des machines ne s'est affirmé de façon plus visible que dans la guerre actuelle. Le principe de la nation armée, qui dresse les peuples en hordes contre les hordes des peuples, développe toutes ses conséquences et fait du monde habité un camp gigantesque qu'alimentent sans cesse des casernes colossales.

La terre entière s'est transformée en une fabuleuse usine de mort. Tous et toutes, hommes et femmes, adolescents ou vieillards, travaillent pour la guerre. A l'arrière, les civils en masses, penchés sur des machines, peinent durement pour fabriquer d'autres machines, pour créer des monceaux de produits, qui serviront à faire vivre ou à faire mourir les masses de combattants, à l'avant.

Comme l'écrivait Tocqueville, jadis la qualité des armées importait plus que la quantité des troupes ; mais peu à peu, les choses ont changé de face, et la densité des hordes, le poids des masses, la quantité, ont primé la qualité des soldats :

Lorsque je me demande pourquoi la confédération helvétique du xv^e^ siècle faisait trembler les plus grandes et les plus puissantes nations de l'Europe, tandis que, de nos jours, son pouvoir est en rapport exact avec sa population, je trouve que les Suisses sont devenus semblables à tous les hommes qui les environnent, et ceux-ci aux Suisses ; de telle sorte que, le nombre seul faisant entre eux la différence, aux plus gros bataillons appartient nécessairement la victoire. L'un des résultats de la révolution démocratique qui s'opère en Europe est donc de faire prévaloir, sur tous les champs de bataille, la force numérique...

On ne peut marquer d'un trait plus net, ni illustrer d'un exemple plus saisissant la portée générale de ce grand *Fait* du triomphe de la quantité sur la qualité. Le machinisme et la démocratisation sont indissolublement liés par leur commune tendance qui est de donner, en toutes choses, le pas aux masses sur les individus ; et qui travaillent en liaison dans le sens d'un universel nivellement.

Si de ces considérations, d'un ordre général, nous retournons au domaine particulier de la guerre, en nous souvenant que seuls le cœur et l'esprit humains restent immuablement semblables à eux-mêmes au sein des évolutions historiques dont la pente paraît irrésistible, que voyons-nous ?

Comme l'a dit Ardant du Picq :

L'homme ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. Il fait tout ce qui dépend de lui pour supprimer la première et assurer la seconde... Il faut combattre, c'est-à-dire vaincre en risquant le moins possible : et l'on marche avec le bâton ferré contre le pieu, avec les flèches contre le bâton ferré, avec le bouclier contre les flèches, avec le bouclier et la cuirasse contre le bouclier seul, avec de longues lances contre la courte lance, des épées trempées contre les épées de

fer, les chars armés contre l'homme à pied, et ainsi de suite. L'homme s'ingénie à pouvoir tuer sans courir le danger de l'être. Sa bravoure est le sentiment de sa force et elle n'est point absolue ; devant plus fort, sans vergogne il fuit.

Appliquant son intelligence créatrice à satisfaire aux exigences impératives de ses sentiments, l'homme, pour suppléer à sa faiblesse craintive et pour augmenter du même coup sa force et sa bravoure, a recours aux instruments, aux machines. Pour tenter de tuer sans risquer d'être tué, il s'ingénie à combattre de loin, d'où l'épée ou la lance qui allongent le bras, et le bouclier qui protège ; d'où les flèches et les frondes, et le bouclier encore et le casque et la cuirasse. Avec l'invention de la poudre et du canon, les armes de jet et d'agression se perfectionnent, les instruments de défense aussi, suivent une marche parallèle ; ainsi, par étapes, la technique militaire se complique et se perfectionne, créant des armes et des machines de plus en plus formidables. Peu à peu, au cours de cette évolution, et selon une expression très juste qui est passée dans la langue, les hommes sont devenus les *servants* des canons.

Aujourd'hui, tapies dans des tranchées profondes, abritées par d'épais réseaux de fils de fer, les armées invisibles, avant d'en arriver, et combien rarement, au corps à corps, se tâtent et, si l'on peut dire, s'étreignent à longue distance, à coups de canons, durant des semaines et des mois.

Lentement, mais irrésistiblement, l'industrie de la guerre prend le pas sur l'art de la guerre. Pourtant, par une ironie du destin, ou pour la revanche du cœur humain, malgré le luxe des machines et l'immensité des puissances matérielles qu'on déploie et qui finissent par s'équilibrer, c'est encore et finalement l'assaut, le corps à corps, la lutte directe de l'homme contre l'homme qui décide de l'issue des combats.

Nous voilà, semble-t-il, bien loin de Xénophon et de la *Cyropédie?*

Que non pas ; car voici où j'en voulais venir...

Le Cyrus de Xénophon, chef d'Etat et conducteur d'armées, a eu la vision des vérités que nous venons d'exprimer, savoir : que le combat rapproché, le corps à corps, la lutte directe de l'homme contre l'homme est l'acte final du combat, et qu'au cours de cet acte final la valeur individuelle, la qualité du soldat reprend sa primauté, et que, dans le combat de loin, au

moyen et par l'intermédiaire des machines, dans le cas, l'arc et les javelots, le nombre devient l'élément décisif. Dès l'origine, encore que peu marquée et rudimentaire, la tendance niveleuse des machines s'avère. Pour lutter contre cette primauté des éléments de quantité, Cyrus préconise la solution qui consiste à se protéger et à rechercher, malgré tout, le combat rapproché, le corps à corps, où la qualité et la bravoure du soldat demeurent l'élément décisif.

Voici le fragment de dialogue auquel se rapporte le commentaire ci-dessus :

Nous examinerons bientôt, dit Cyrus, si nous avons encore besoin d'hommes ou non : maintenant apprends-moi quelle est la façon de combattre de chacune de ces nations. — Pour toutes à peu près la même : car nos gens et les leurs se servent de l'arc et du javelot. — Avec de telles armes, dit Cyrus, il faut nécessairement combattre de loin. — Cela est vrai. — La victoire sera donc où il y aura le plus de combattants : car le grand nombre blessera et détruira plutôt qu'il ne sera blessé et détruit par le petit nombre. — Dans ce cas, le meilleur expédient est d'envoyer chez les Perses leur représenter que, si la Médie éprouve un échec, le danger gagnera la Perse, et de leur demander un renfort. — Sache que, quand tous les Perses viendraient, nous ne surpasserions pas encore les ennemis en nombre. Vois-tu un meilleur moyen ? — Pour moi, si j'étais à ta place, je fabriquerais pour tous les Perses qui viennent ici des armes pareilles à celles que portent les homotimes. Ces armes sont une cuirasse pour couvrir la poitrine, un bouclier d'osier pour la main gauche, le cimeterre ou la hache pour la droite. Par ce moyen, nos gens iront en avant avec plus d'assurance, l'ennemi préférera la fuite à la résistance...

De ce long et lent voyage, plein de détours, à travers le monde d'idées qui se révèle dans la *Cyropédie* de Xénophon, parmi d'autres conséquences qu'on déduira de soi-même, une conclusion se dégage et s'impose : c'est la pérennité et l'immutabilité des éléments supérieurs de l'humaine nature au milieu de l'écoulement indéfini et des balancements éternels du flux et du reflux des événement historiques.

Ce phénomène de constance peut servir de base à toute méditation sur la philosophie de l'histoire.

GEORGES BATAULT.

MÉMOIRES D'UN CONSERVATEUR

LES MUSÉES PAYANTS

—

Dès le printemps 1915, des groupes se présentaient à la grille de la Malmaison, où les figeait l'écriteau : *Le musée est fermé pendant la durée de la guerre...*

— Le musée... mais les jardins ? Il n'y a besoin de personne pour faire visiter...

Et c'étaient des colloques sans fin, avec le portier, avec l'auxiliaire préposé à l'entrée; car le titulaire, ancien sous-officier d'Afrique, était parti, glorieux de reprendre l'ancien métier, porte-fanion d'un général à Versailles.

Evidemment les gardes seraient inutiles, si le public savait se garder.

A mesure que s'embellissaient les jours, les promeneurs se comptaient plus nombreux ; je ne pouvais sortir sans me heurter à leurs doléances. Les rapides lilas déchus, d'autres feuillages s'élançaient, d'autres fleurs perçaient, sous le ciel divin, des gazons reverdis aux arbres ressuscités, dans le soleil du renouveau; ce printemps se levait en fête, plus enivrant que jamais, après l'incommensurable hiver de mort...

Oui, oui, d'un banc, où je faisais halte à chaque tour de parc, on entendait le canon, on l'entendait très bien ; alors comment être sensible à la grâce vaporeuse du crépuscule, à cette sensualité criminelle de l'heure, où fond toute énergie, où s'évanouit la pensée sacrée :

Nature au front serein, comme vous oubliez !

C'est nous qui oublions, abominablement ! J'entendais le canon, je m'immobilisais à ce banc pour entendre le canon.

Chaque coup faisait sursauter en moi la douleur assoupie. Mais, aussi, je suivais de ce banc, d'où un « Touret » avait conçu la Roseraie, l'adorable perspective qui menait par delà les bois, légers encore, à l'horizon où se profilait l'aqueduc de Marly. Mes yeux y goûtaient leur joie coutumière, et quand ils revenaient se poser sur la pelouse ciselée comme une coupe d'émeraude fabuleuse, ils s'attachaient à quelque grain de corail, qui était un bouton de rose naissante; en vain, je tâchais d'écarter la tentation; en vain je tendais ma mémoire obstinée vers la détresse unanime et la peine intime, l'enchantement effroyable des choses triomphait de l'idée fixe... Alors je comprenais ces promeneurs que la douceur d'avril ramenait aux promenades annuelles, les citadins que l'attrait des champs et des sources tirait de leurs logis obscurs, les amateurs que leur goût invétéré dirigeait vers les collections préférées. Sous les voiles noirs, les teints étaient plus roses. Il y avait plus d'amour que jamais dans les couples, avec ces jeunes gens qui tout à l'heure seraient appelés, avec ces hommes en uniforme qui marquaient l'existence précaire, proche ou loin de la bataille... Pourquoi, en effet, ne pas leur ouvrir ces quelques allées fleuries ?... Sans doute, il n'y avait plus de surveillant militaire, mais ce ne serait pas non plus les foules forcenées des dimanches d'avant 1914... Et puis, quand quelques plates-bandes auraient à souffrir !... Quelques kilomètres de plus et les hordes teutonnes auraient campé là, l'autre été. Que risquait-on à y laisser pénétrer des Français, surtout des femmes, des enfants, des vieillards ; la jeunesse turbulente avait d'autres terrains où s'ébattre... et les jardiniers ne suffiraient-ils pas à protéger les jardins?...

Un tour de clef, et tant de braves gens, qui avaient risqué une heure de tramway pour Malmaison, auraient pu entrer... Mais nous avions des ordres et des responsabilités !... Pour tout il faut en référer... Je dois à la vérité de dire que l'on nous écoute, quelquefois... à condition que le chef du Cabinet s'en mêle... Tel, M. Guiraud, que des succès de théâtre n'empêchaient pas d'être zélé à sa tâche, attentif et de décision prompte; par lui, on avait chance de trouver le ministre averti...

Mais que de temps gaspillé, en courses, correspondances... Je suis le seul à savoir de quoi il retourne, à Malmaison...

Cependant, il faudra quérir des autorisations auprès des bureaux, qui en ignorent tout... La permission de peindre, de photographier, ne peut être délivrée que par la rue de Valois; il est vrai qu'elle était décernée à n'importe qui, avant « les affaires Coteau ». Une maison de cartes postales remettait le laisser-passer à tel ou tel opérateur successif, sans nom ni adresse.

Il fut admis que je pourrais ouvrir les jardins et le château, et ce dans des conditions absolument inédites : en faisant payer... Or, le Parlement, dans un récent débat, ne s'était-il pas résolument prononcé contre tout paiement d'un droit d'entrée dans les musées ? Il n'était donc pas sans hardiesse, pour un sous-secrétaire d'Etat parlementaire, de transgresser le vœu de la Chambre. Mais il ne s'agissait que d'une réouverture épisodique, dont les recettes iraient à des œuvres de guerre ; on me laissait carte blanche. Partisan des « musées payants », je me trouvais donc à même d'en tenter une curieuse, restreinte, et tout de même valable expérience...

Les musées payants ! grosse querelle d'avant-guerre, qui va être résolue par la nécessité : le droit d'entrée, dans les galeries publiques, a été inscrit aux projets de finances de M. Ribot.

« On manque d'argent, écrivais-je alors, pour accroître nos collections des chefs-d'œuvre qui, chaque année, nous sont ravis aux ventes sensationnelles. On manque d'argent pour lever un personnel suffisant à la surveillance du fond actuel de nos musées et palais nationaux. On manque d'argent pour mettre en état de se défendre et de défendre les monuments et galeries dont ils ont la garde : portiers, surveillants, hommes de service réduits à faire leurs rondes nocturnes avec des bâtons, *car ils n'ont pas d'armes*. Ils sont à la merci du moindre browning ! *Soyez bons pour les animaux* n'a point à leur être recommandé : ils ne pourraient que fuir devant un roquet enragé.

« On manque de crédits d'achats, on manque de crédits d'entretien ; les plus minces traitements sont frustrés de l'augmentation réglementaire ; on vit sur le mobilier de la Restauration et de l'Empire sans rien créer à la place ; notre Louvre est sans catalogues à jour, etc...

« Bref, le budget des Beaux-Arts est le plus minable de tous. J'accorde qu'il soit plus urgent de pourvoir aux rouages

vitaux du travail, de l'armée, de l'instruction, de la justice. Sans doute, devant tant d'intérêts primordiaux, nos surintendants de la rue de Valois ne sauraient pousser bien loin leurs exigences somptuaires ; les Chambres ont d'autres ministères à fouetter.

« On manque d'argent, sans pouvoir compter que les lois de finances à venir en fourniront plus que par le passé. Pourtant il y a des ressources plus proches. Il suffit de remplacer « l'entrée gratuite » par le régime payant, qui fonctionne dans le monde entier, et des centaines de mille francs tomberont dans nos caisses.

« Nulle réforme ne serait plus juste et mériterait d'être mieux accueillie par la démocratie. En effet, il ne saurait être question d'installer la tourniquet pour les dimanches et fêtes, où l'immense foule peut satisfaire à ses curiosités d'art et d'histoire, sacrifier d'instinct au culte du beau, communier de cœur dans la religion des souvenirs. Encore il y aurait lieu d'exonérer de la taxe l'apprenti, l'étudiant, les catégories de jeunesse des écoles et des ateliers à qui s'impose la fréquentation des modèles du génie universel. Mais le promeneur de la semaine, l'amateur en quête de sensations esthétiques, le voyageur de plaisir, le touriste cosmopolite, quelle raison irrésistible de se montrer si désintéressé envers eux ? Nous payons, en province, souvent, à l'étranger, partout, sans rien y trouver de vexatoire. Certes, la gratuité serait préférable : la beauté pour tous, libre comme l'air, la lumière, nous dit-on ! Hélas ! l'air et la lumière ne sont pas également répartis entre l'Hôtel des Champs-Elysées et le taudis de Belleville ! D'ailleurs pour une fois, ce n'est pas le peuple qui paiera, mais le public aisé, maître de son temps et qui redoute la cohue, et la clientèle d'élite, qui se rassemblerait au jour le plus cher. Vraiment la France est dupe de trop de générosités. Sous prétexte de figurer « à la tête des Nations », elle croit de son honneur de jeter nos richesses aux pieds cloutés des globe-trotters qui, chez eux, nous rançonnent de tant de manières.

« Quant au Français, son allégresse à supporter l'impôt ne va pas se démentir ici. Soyons assurés, sans paradoxe, que le musée paraîtra bien plus passionnant dès qu'il sera payant. On y pourra mener les parents et les amis sans qu'ils vous soupçonnent de trop de pingrerie. Il y aura moins de gens pour

flâner, s'abriter et se chauffer, — davantage pour regarder et s'instruire. Aussi, la charge sera vite justifiée si le produit en est heureusement appliqué à des acquisitions et à des améliorations, — et si l'on en donne au public pour son argent.

« — Le musée n'est pas qu'un plaisir du dimanche, continue-t-on d'objecter : c'est un enseignement dont vous fermez l'accès au travailleur pauvre...

« — Mais non ! que l'on protège l'étude par des dispenses, des prix réduits, des tarifs différentiels. Instruction ou labeur, que l'on avantage sous tous prétextes les citoyens à la bourse légère. Qu'il y ait des « bons de musée » comme récompense aux écoliers et que l'on fonde la carte de donateur, — à vie, à perpétuité, — dans un autre ordre d'idées. Que M. le maire offre aux noces la tournée de musée qui en évitera une, de l'assommoir, à Coupeau et à Mes-Bottes. Malgré toutes exemptions, ce sera comme au théâtre, où le billet de faveur n'empêche pas la recette considérable.

« Qu'il soit donc permis de conclure que les droits de l'homme ne seraient pas bafoués parce que le Louvre serait réservé la semaine aux visiteurs dont l'argent permettrait de le montrer pour rien, — de plus en plus enrichi, — dimanches et fêtes.

« J'ose même dire que les immortels principes ne seraient pas compromis si le règlement barrait l'entrée à nombre d'indésirables : par exemple, les enfants au-dessous de six mois qu'il conviendrait de laisser au sein de leur mère et de la nature.

« Tout à l'heure, je suivais des groupes qui *tournaient* dans la Malmaison. Soudain, grand émoi, bousculade, cris. Quelque engin meurtrier a-t-il été lancé ? Fracas de vitre brisée, éclats de verre sur le sol, un liquide blanchâtre s'étale... Cette femme et le bébé sur les bras, qui hurle, seraient-ils blessés ? Mais non. Le rire gagne. Ce n'est pas de la cervelle qui s'écrase sur les dalles. L'explosif n'était qu'un biberon garni de lait. Il n'y a pas de mal ; n'empêche que tapis, meubles et bibelots l'ont échappé belle...

« J'adore les enfants. Mais, comme fonctionnaire, il me faut rappeler aux parents la décision ministérielle qui interdit ici les repas sur l'herbe, — à plus forte raison, dans la chambre de Joséphine.

« La liberté ! je l'ai chérie jusqu'à l'anarchie ! Je commence à croire, tout de même, que les musées ont le droit de se défen-

dre, fût-ce contre d'innocents mais dangereux nourrissons — quitte à être traité d'abominable conservateur. »

La question était pendante. Depuis longtemps, M. Henri Lapauze l'étudiait dans son volume, *le Droit d'entrée dans les musées*, dès 1902. Il rappelait un projet de loi de MM. Léon Bourgeois, Yves Guyot et Rouvier, prévoyant un droit à percevoir pendant cinq jours de la semaine. En 1897, MM. Denécheau et Plichon présentaient un amendement identique, incorporé dans la loi de finances, discuté le 15 février, repoussé par 374 voix contre 135, sur un discours de M. Dujardin-Beaumetz :

Je vois mal Périclès mettant un tourniquet devant la Minerve de Phidias...

Vous ne permettrez pas qu'il soit dit que la première république a créé le Louvre, la troisième y a mis un tourniquet.

Le 5 décembre 1912 MM. André Hesse, Thalamas, Messimy et Honnorat proposaient :

La Chambre invite le Gouvernement à étudier l'organisation d'un droit d'entrée à percevoir à certains jours dans les musées et palais nationaux et dans les monuments historiques appartenant à l'Etat.

Tous les arguments furent évoqués :

— La Convention a décrété la gratuité ; la troisième République fera-t-elle faillite à ce régime idéal, respecté de l'Empire et de la Monarchie : Le thème, politique et sentimental, est facile à développer, il est d'une noblesse irréfutable.

Mais les partisans de la taxe font valoir que :

— Nous sommes dupes d'une sensibilité erronée. A l'étranger, presque partout, il faut bourse délier pour contempler les chefs-d'œuvre des musées, des églises, des monuments historiques. Reprenons aux étrangers la monnaie de nos pièces. Et de cet argent enrichissons nos collections. D'ailleurs, il ne s'agit pas de supprimer la gratuité, puisque l'accès demeurera libre les dimanches, jeudis, jours de fêtes, voire un troisième jour.

Cependant on insiste : Ce sera restreindre le rayonnement d'art de la France, diminuer les facilités de l'enseignement qu'une tradition démocratique doit au plus humble de ses enfants...

A cela, j'avais répondu par avance, le 24 juin 1912 :

L'ENSEIGNEMENT DU MUSÉE GRATUIT

Le Musée distribue l'enseignement sublime; par là, on doit s'efforcer de le laisser largement ouvert à tous, sans tourniquet payant. Voilà l'argument où se retranchent, en dernier lieu, les adversaires d'une réforme démocratique et nationale, qui ne priverait pas le citoyen français du droit à la beauté et ne manquerait pas aux devoirs de l'hospitalité en réclamant de l'étranger la taxe qu'il est accoutumé à payer et à nous faire verser au seuil de ses collections.

Les galeries et palais de l'Etat demeureront gratuits dimanches et fêtes, et le jeudi l'après-midi, par exemple ; il n'y aura guère de changement appréciable pour la foule des travailleurs et des collégiens, qui n'ont pas d'autres jours de liberté ; d'ailleurs, il conviendra, par toutes mesures de circonstances, de faciliter l'accès exceptionnel, temporaire ou permanent, à quiconque justifiera de titres pour une autorisation gratuite; tous tempéraments, à l'expérience, devront être apportés à une mesure qui n'a pas pour but de repousser les visiteurs, mais, en même temps qu'elle enrichirait nos trésors d'art, d'assurer aux connaisseurs, aux savants et aux travailleurs sérieux, des expositions accrues, mieux installées, bien surveillées, et débarrassées de leurs familiers indésirables; le Louvre a mieux à faire que d'être le refuge le jour de pieds humides et de tignasses crasseuses, dont les propriétaires s'arrogent, par droit de premiers occupants, la toute jouissance des banquettes officielles, dont un gardien naguère écartait vivement un académicien connu en lui criant : « Ne vous asseyez pas... Regardez... Vous attraperiez des poux! » Evidemment, on prendra la défense du pauvre bougre, qui peut prétendre à toute humanité; eh bien ! qu'on prélève pour lui un tant pour cent sur les entrées et qu'on le nourrisse et qu'on le chauffe; il ne réclamera pas l'enseignement du Musée. Nous ne réclamons que de la sécurité et de la propreté, au minimum, pour la promenade à travers les demeures de l'histoire et du génie; nous ne pouvons obtenir, du premier coup, de la politesse française, on ne saurait obtenir que le touriste mette des chaussons pour ne pas souiller des salles officielles, en Allemagne; ou qu'il laisse son chapeau au vestiaire de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, ni qu'il se déchausse pour pénétrer en tous lieux particuliers ou publics du Japon ! Nous sommes des civilisés, nous, n'est-ce pas? et n'allons pas nous soumettre à ces coutumes sauvages de lourds Prussiens, de grands Cosaques et de petits Jaunes !

Mais venons à l'enseignement du Musée, dont un tourniquet d'un mètre de haut sur soixante centimètres de large va obstruer le rayonnement sur le monde! Sans doute, la gratuité vaudrait mieux : mais ni le collège, ni le théâtre ne sont gratuits; et l'instruction n'est

peut-être pas inutile pour aborder l'enseignement du Musée. Quelle vaste préparation ne faut-il pas, méthodique et sévère, pour que l'œil et la pensée se débrouillent parmi ces agglomérations extraordinaires de marbre, ces alignements de toile peinte, ces corps sans tête, ces bustes sans bras, ces têtes exhumées seules de l'antiquité, ces paysages, ces portraits, ces histoires de tous les temps et de tous les pays ! C'est une épouvante! Quel entraînement ne faut-il pas pour échapper à la migraine et au torticolis, pour les promeneurs à leur première randonnée ! Interrogez autour de vous, de l'ouvrier au rentier, et renseignez-vous sur le nombre de fois que chacun est allé aux Musées de Paris. Et en province! Que de chefs-d'œuvre ignorés d'à peu près toute la population qui vit à leur voisinage. La presque unanimité des visiteurs n'est composée que de passants, qui viennent piétiner une fois dans leur vie devant la Vénus ou l'Apollon, vulgarisés par les chromos et les cartes postales. Combien ne gardent de ce pèlerinage occasionnel qu'une infinie courbature, comme la jeune personne à qui l'ami proposait la distraction instructive :

— Tu n'es jamais allée au Louvre?

— Si, quand j'étais petite, avec toute la famille... Ce que ça glissait sur ces parquets!

— Eh bien! veux-tu que nous y retournions?

Et la belle de répondre, avec une mine effarée :

— Oh! encore!

Oui, aussi, il y a le coup de foudre, l'étincelle, l'illumination.

— Et moi aussi je serai peintre! de l'enfant du peuple, du jeune homme pauvre. Le miracle se produira quand même. La vocation fatale ne manquera pas de se produire parce que l'on aura institué un jour cher pour les *aficionados* fortunés, qui préfèrent l'heure réservée, et le ticket coûteux. L'enfant doué se révèle bien avant la communion au Musée. Au moment propice il saura bien répandre ses inspirations et ses modèles, comme le futur prodige dramatique, auteur ou comédien, qui s'arrangent bien pour aller écouter les interprètes et entendre les pièces. Nous assistons avec nonchalance aux spectacles, dans le fauteuil loué ou la loge de faveur! Que le plaisir est loin de notre émotion d'étudiants, quand il fallait rogner sur le repas ou le café, pour économiser les dix sous nécessaires pour grimper aux deuxièmes galeries d'une représentation populaire. Gratuit, le musée peut être un enseignement; il n'y a que payant qu'il risque d'être un plaisir, escompté de la jeunesse.

L'enseignement du musée? Il est tout à organiser. D'abord, tout au moins par le classement rationnel, par l'étiquetage. Or, aucune méthode de classement, d'étiquetage, pas ou peu, étiquettes rares, incomplètes, souvent illisibles, de formules différentes; le labyrinthe et des énigmes. Sans doute, il est des musées d'enseignement, mais

c'est généralement à Londres où chaque objet est accompagné d'une étiquette qui est un véritable *état civil*, descriptif, instruisant qui le lit de tout ce qu'il peut apprendre ! En revanche, chez nous, des catalogues ruineux, jamais à jour, et dont, en divers endroits, on semblerait vouloir forcer la vente, par la pénurie des indications essentielles et pratiques. Les recettes du tourniquet pourraient solder les améliorations.

On manque d'argent pour entretenir, surveiller, augmenter nos collections. L'Etat ne peut faire plus qu'il ne fait. Il n'y a donc qu'une mesure, démocratique, de trouver de l'argent : c'est de rendre les musées payants pour l'étranger qui, lui, nous fait payer et, avec les gains réalisés, nous dévalise peu à peu notre patrimoine d'art par la surenchère aux ventes sensationnelles; c'est de rendre les musées payants pour tous ceux, Français ou non, qui préfèrent leurs aises de la semaine à la cohue des dimanches, ils sont légion, seulement étonnés qu'on refuse leur obole...

Certes, il était joli de voir la France au-dessus de ces questions matérielles ouvrir toutes grandes les portes à tout le monde, mais nous nous ruinons à ce jeu de prodigues et nous voici dans l'obligation de compter. La question est indifférente à la masse du public, habituée du jour public; pour les étrangers, cela ne les dérangera pas de leurs habitudes, puisqu'ils paient chez eux. Reste le lot des professionnels, critiques, artistes, amateurs, à qui toutes facilités seront offertes. Quant aux commerçants, reproducteurs qui s'enrichissent de l'exploitation des chefs-d'œuvre par cent procédés industriels, c'est une taxation à étudier.

Oui, l'habitude et les vieilles habitudes... plus que la pièce d'un franc, de cinquante, de vingt-cinq centimes à débourser... Des habitués n'entreront plus, me dit-on, même s'ils n'ont qu'à demander une carte gratuite... Ce n'est pas dans notre tempérament.

Eh bien ! je ne vois pas quel préjudice il y aura là pour le musée. Et pour ces visiteurs indolents, tant pis. Contentons-nous de ceux que la volonté dirige, et qui n'oublieront pas de faire valoir leurs titres à la dispense !

La contagion de l'exemple est excellente. Et puis ne jugeons pas les jeunes et les générations montantes d'après nos errements. Ils savent se *grouiller*. Les guichets ne seront pas installés depuis vingt-quatre heures qu'associations et syndicats auront su faire valoir leurs revendications.

Et comme je l'ai dit ailleurs, ce ne sont pas des entrées de faveur et de service qui diminueront le rendement : les théâtres pratiquent le billet de faveur; cela n'empêche pas les recettes de monter; c'est de la publicité; la carte de faveur entraîne les billets payants.

Chaque système a ses défenseurs opiniâtres, parmi les artistes, les littérateurs, les fonctionnaires : à qui entendre !

Notons des remarques secondaires : les recettes seront infimes, témoins les musées municipaux de la Ville de Paris, Petit Palais, Cernuschi, Victor Hugo. Mais peut-on mettre en parallèle ces établissements avec le Louvre, Versailles, où passe l'univers qui voyage? Il fut étrange d'entendre M. Pujalet, directeur des musées nationaux, après M. Homolle, déclaclarer :

On ferait donc une recette de 100.000 francs tout au plus (car on ne vient pas à Paris pour voir les musées) ; on est attiré dans la capitale pour cent autres raisons, *et si on entre, en passant, au Louvre, c'est par surcroît* ; la comparaison avec l'étranger ne signifie rien : *on ne fait pas le voyage de Paris dans le même but que celui de Naples ou de Florence.* Dira-t-on que cet argent servirait à des achats ! Mais les musées nationaux n'ont nullement besoin de ces 100.000 francs ; ils on ,soit par la subvention de l'Etat, qui est de 165.000 fr., soit par le produit de legs particuliers, plus d'un million à dépenser par an : c'est un joli denier ; bien employé, il est largement suffisant pour nos achats.

Ce langage n'est-il pas singulier, — d'autant plus que M. Pujalet — si rien ne le désignait pour le poste où il avait été introduit fortuitement, sans l'avoir sollicité, d'ailleurs, — était homme d'esprit et de culture : *Si on entre au Louvre, c'est par surcroît. Et les musées nationaux n'ont pas besoin d'argent !*

Puis, le tourniquet. Ce mot de tourniquet offusquait. Tout de suite, il évoque cet étau noir, dont un cran vous prend à la taille, vous triangule, ne vous rend libre qu'après le dépôt du franc obligatoire ; alors, on soulève des objections pratiques ; il y a tant de guichets au Louvre, il faudra donc tant d'instruments de torture, avec leur personnel de tortionnaires. Oui, c'est odieux ; mais il y a d'autres moyens de perception, plus rapides et plus aimables que le tourniquet...

De part et d'autre on se réclamait de nom illustres : Puvis de Chavannes, J. F. Raffaëlli, pour ; Rodin, Carrière, contre le droit d'entrée ; la majorité des conservateurs avec MM. P. de Nolhac, Lapauze, G. Caïn, Dardenne de Tizac penchait pour, tandis que M. Gustave Geffroy se portait contre ; M. Bénédite, d'abord favorable, changeait d'avis ; mais leur

opinion pouvait-elle compter d'après M. Augagneur intervenant à la tribune :

Notre collègue (M. André Hesse) s'est servi beaucoup de ce qu'on peut appeler l'argument d'autorité ; il nous a représenté qu'un certain nombre de littérateurs éminents étaient d'avis de fermer les musées aux foules ignorantes et qu'il ne voyait aucune espèce d'inconvénient à rendre les entrées payantes. Cet argument d'inspiration aristocratique ne vaut que par l'autorité accordée à ceux qui le présentent ; je ne m'y arrêterai pas davantage. Pas davantage, non plus, je n'ajoute d'importance à l'opinion de quelques conservateurs de musée. Nous savons tous que certains conservateurs de musée, comme certains bibliothécaires, trouveraient charmants les établissements qu'ils dirigent, à la condition qu'il n'y vienne ni visiteurs, ni lecteurs.

M. Victor Augagneur va un peu fort. Sans doute, il est libre de ne pas accorder à des Nolhac, à des Geffroy, à des Haraucourt, à des Paul Margueritte, à des Alfred Mézières, à des Reinach, l'autorité que leur confèrent leur talent, généralement admis, ou leurs fonctions, mais, dans l'espèce, il est mal renseigné. Devant tant d'efforts accomplis aux Gobelins, à Versailles, au Petit Palais, à Cluny, à Galliéra, à Carnavalet, aux Arts décoratifs, devant tant d'expositions pour attirer le public, comment avancer que tant d'écrivains, devenus des fonctionnaires d'élite, n'ont d'autre but que d'assurer leur repos égoïste, au détriment des droits du peuple ? C'est tout le contraire. Les conservateurs qui souhaitent l'entrée payante vont à un surcroît de responsabilité et de besogne, avec cette comptabilité supplémentaire et les soucis nouveaux qui accompagnent toute réforme.

Et M. Augagneur continue :

Ce droit d'entrée, on vous l'a démontré, sera insignifiant.

On ne l'a rien moins que démontré. Et il est curieux de voir traiter les centaines de mille francs qui pourraient provenir de la taxe, — de quantité négligeable, alors qu'à chaque discussion du budget, les plus maigres crédits sont âprement rognés aux Beaux-Arts. Nos musées sont les plus mal tenus du monde. Nos monuments historiques se délabrent ; Trianon est à l'abandon. Nos artistes des manufactures nationales touchent des salaires dérisoires. Le traitement de ces luxueux

conservateurs va de 1.800 fr. à 5.000 fr., — que je n'avais pas atteint en dix ans de Malmaison.

Mais il faut bien amuser les tribunes, n'est-ce pas ?

Que si vous vouliez faire une expérience, vous pourriez *exiger* qu'un jour par semaine, il sera *exigé* un prix d'entrée très élevé. Le snobisme aidant, vous vous procureriez peut-être ainsi des recettes intéressantes. Les musées seraient, en principe, ouverts gratuitement tous les jours, sauf deux jours qui seraient réservés l'un au balayage, l'autre aux gens qui veulent se montrer. (Rires et applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs).

L'extrême gauche n'est pas difficile. Il n'y a pas que des gens qui veulent se montrer, parmi ceux qui vont aux jours réservés. Il y a des travailleurs aussi, des amateurs et des artistes qui *veulent voir*, et l'on ne peut voir avec la cohue. Est-ce que dans les *Salons* il n'y a pas deux prix, 2 fr. le matin pour les personnes qui désirent éviter l'affluence de l'après-midi à 1 franc. ?

Mais oui, il serait bon de tabler sur le *snobisme*, pour enrichir et mieux aménager nos galeries nationales. S'il y a un bénéfice moral à ce que l'ouvrier s'instruise, n'en serait-il pas de même pour le bourgeois et l'aristocrate, puisque le mot a été prononcé? Seulement, le snobisme veut être guidé, encouragé ; rien n'est fait en vue de le diriger vers nos mornes pinacothèques.

Tristesse innombrable du Musée — avec ce rigide, éternel alignement qui est le pire désordre... C'est une vague d'épouvante qui déferle vers vous du fond des siècles. Chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre, par milliers ! Vous êtes jeté au gouffre sans guide ! Comment se diriger par le labyrinthe, sans fil conducteur? Ce n'est que depuis très peu d'années, grâce à des sociétés, à des groupements privés, que des visites se font avec explications, conférences ! Mais pour la masse des promeneurs du dimanche, c'est une bavarderie éreintante à la queue leu leu. Combien d'enfants ainsi traînés aux jupes des parents en seront rassasiés pour toujours ! Si cela devenait une récompense pour un écolier d'y aller avec les maîtres, munis de billets de faveur, quelle allégresse, au contraire !

Et si l'on visitait méthodiquement, par petits coups ! Non il faut tout avaler à la course...

Les musées sont ouverts. Promenons-nous dans les bois tandis que le loup, — le tourniquet n'y est pas... Les musées sont ouverts, comme en 1793, tout est dit. Ne conviendrait-il pas de rêver plus, qu'ils soient gratuits ou payants...Qu'on les rende attrayants... Les chefs-d'œuvre ne suffisent donc pas? Si, n'empêche qu'ils sont en exil, au musée, déportés sous le ciel étranger, presque jamais à leur place...Et l'admiration s'en ressent, l'admiration de commande, une fois pour toutes... Comparez avec les petites expositions des marchands, périodiquement renouvelées, si fréquentées. Est-ce que les essais des contemporains l'emporteraient sur les merveilles du passé dans le goût des amateurs? Pas du tout, mais, en un quart d'heure, à travers ses occupations, le Parisien peut voir « une œuvre », vingt toiles agréablement présentées. Si, dans une salle de musée, d'accès facilité, on groupait de temps à autre un ensemble significatif, à l'occasion d'un achat, d'un anniversaire, on ferait salle comble. A condition d'user de la publicité. Il faudrait mener un musée comme théâtre, avec ses répétitions générales, ses premières, ses centièmes, ses reprises. Ne criez pas au scandale. Le musée est un temple. Bien. Mais dans les églises, les cathédrales, il y a des saisons d'éloquence, des jours de musique choisie, toute une incomparable mise en scène. De la musique au musée? Pourquoi pas? Ça ne serait pas si dégoûtant d'entendre des instruments, des airs du temps, au seuil de la salle où l'on aurait réuni des Fragonard, des Boucher, des Watteau. Et ainsi de toutes les époques. Pourquoi pas le thé ? Mais oui, même le restaurant ! Sacrilège? Vous êtes au musée, à 11 heures. Il faut sortir au moment où vous vous passionnez. Voilà le charme rompu. Vous reviendrez à deux heures! Ce n'est plus la même chose! Je parle, naturellement, ici, pour le voyageur. N'y-a-t-il pas des buffets aux *Salons* ?

Surtout, aux *Salons*, comme chez les marchands, il y a des guides, des notices et des conférences et de la musique...

— Des recettes insignifiantes, dites-vous? Des recettes formidables.

— Nous prenons le Louvre pour un million, disent des experts sérieux. Nous ne toucherons à rien. Simplement, nous ferons de la réclame...

Pour avoir du monde payant, il suffirait d'en donner aux gens pour leur argent.

§

C'est dans cette disposition d'esprit que j'entrepris de rouvrir Malmaison, — avec des moyens de fortune, — tout mon personnel mobilisé et les objets les plus précieux enlevés en 1914.

Que de difficultés, imprévues, — sans quoi je ne me serais pas jeté dans l'aventure, si elles m'étaient apparues en bloc; une par une, on arrive à les rétorquer...

Le jardin se présentait de lui-même, la jeune roseraie croissant en force et en éclat ; mais le château était bien démuni. Aucune salle où il ne manquât quelque objet. D'autre part, le premier étage ne pouvait être visité que par roulement, sous la conduite d'un gardien; il n'y a qu'un escalier, et, manque d'issue, il faut redescendre par où l'on a monté. L'accès devrait donc être limité au rez-de-chaussée,où l'on déménagea du haut ce qui pouvait y être placé logiquement ; les souvenirs mortuaires se rangèrent dans le vestibule d'honneur ; la salle de billard, vide de tapisseries, reçut la collection de *papiers peints* que n'avait pas reprise M. Charles Follot, mobilisé. La cage de l'escalier masquée de tentures et de tapisseries devint le boudoir de Joséphine ; grâce à un tapissier, à un menuisier de Rueil, qui, depuis des années, avaient suivi les transformations du château, et m'avaient consciencieusement aidé au rangement de 1914, les choses allèrent sans encombre...

Mais les parquets ? Pas de frotteurs,— tous volatilisés, avec la mobilisation.

Or, après la foulée d'un millier de gens, y apportant le sable ou la boue des allées, ce n'est pas de luxe que de râcler, d'encaustiquer,de brosser; depuis des semaines, mes journées étaient dévorées par la réinstallation des meubles, pendules, bustes, peintures et bibelots. Je croyais en avoir fini. Ce n'était rien auprès de mon initiation aux mystères de la paille de fer ; car le frotteur, enfin découvert, n'accepta de traiter qu'avec moi ; gigantesque et velu, un long visage envahi de barbe et de cheveux noirs, son baluchon sous le bras, nu-tête, chaussé d'espadrilles, en chemise dépoitraillée sous une jaquette aux basques flottantes, il n'en sortait pas de ses évaluations et considérations, coupées de l'éloge de son métier — qui se perdait. Lui était un vrai, passionné de sa « partie » qu'il

m'expliquait dans le détail. Même quand il se trouvait sans ouvrage, il travaillait pour s'entretenir.

Ainsi, il y avait un appartement dont les locataires étaient partis, depuis la guerre, sans le décommander... Eh bien, il continuait d'y aller, et tant pis s'il n'était jamais payé... Comme personne n'y marchait, c'était une pure glace : je dus promettre d'aller voir. Alors seulement, après une heure et demie de palabre, j'obtins des conditions, — augmentées, c'était la guerre; et, en outre du prix, la clause d'un litre de vin, à l'arrivée...

Le lendemain, il fut exact ; on m'appela au lit, à cinq heures du matin : il réclamait le vin, avant de commencer, et, toutes les heures, il exigeait ma présence, pour constater, admirer, tandis qu'il s'épongeait, se rafraîchissait ; vision fantastique que celle de ce grand diable, patinant sur les planchers, avec son bâton armé de cire jaune... Et la séance achevée, il fallait le règler, il n'acceptait pas de faire crédit à l'Etat... Il fallut me plier, deux ou trois fois la semaine, à ce manège... Oh, je recevais parfois des compliments :

— C'est bien tenu, votre musée...

Je payais, de ma personne, pour le savoir... ô Sinécure !

L'escalier condamné, le premier fermé, plus n'était besoin au rez-de-chaussée d'obliger le public à suivre un guide énonçant ses explications péremptoires; les visiteurs seraient libres d'aller et venir, et de revenir sur leurs pas, de stationner devant la relique historique; cela théoriquement, car dans la pratique, avec la foule, c'était la bousculade incessante. Sans snobisme, on peut préférer un jour à cent sous, ou, du moins, l'on a plus de chance de ne s'être pas dérangé pour rien. Les travailleurs le savent et viennent le matin.

Du moins ici, avait-on la ressource de se trouver de plain-pied dans le parc, aux heures trop encombrées. Le gardien impératif était remplacé par quelques soldats en permanence dans les salles, des blessés et convalescents de l'hôpital et de l'ambulance Tuck-Stell, de l'ambulance « des Œillets », heureux d'une légère rétribution qui ne grevait pas trop mes dépenses et leur procurait quelques douceurs avec la distraction et l'oubli de quelques heures; d'autres surveillaient les jardins, fonctionnaient à la grille, alternant du dedans au dehors... Enfin, une jeune femme qui vendait des roses de Malmaison,

— installée contre la vasque de la salle à manger, d'où elle exerçait une bonne surveillance; elle fut une auxiliaire précieuse ; — elle payait! n'étant rémunérée que sur le débit de ses roses. Tout ce personnel se reconnaissait à des brassards aux initiales du château...

Un détail irritant fut la confection des billets d'entrée. Où s'adresser?

Courir à Paris — de Montrouge à Montmartre : les imprimeries spéciales que l'on m'avait indiquées étaient bouclées. Ou bien je tombais à quelque librairie me proposant des cartons fastueux qui auraient dévoré le quart des recettes, — et livrables dans trois mois. Je fus sur le point d'en faire dactylographier. Mais comment les coudre! les relier! Enfin, je trouvai.... sur le modèle des tickets de tramway, par liasses de cent détachables des talons. Pas besoin de tourniquet, de l'épouvantable tourniquet.

Oh! les bureaux n'avaient pas manqué de préconiser le système de contrôle des théâtres : — un président et deux assesseurs, etc. Quelle simplification — comme sur Madeleine-Bastille : un receveur (avec des liasses de tickets : les talons font foi) un seul a toujours suffi, pour distribuer jusqu'à deux mille papillons... Un jeune homme de seize ans, débrouillard, avec une sacoche, prêtée par la Compagnie des Tramways, suffit à la besogne; le soir il marquait le chiffre d'entrées, avec les numéros du ticket de fermeture; il inscrivait même le temps, ce qui d'une saison à l'autre nous expliquait les fluctuations de la foule.

Une crainte me hantait, maintenant, — qu'il ne vînt pas grand monde. La Malmaison n'était guère inédite, depuis des années qu'on la visitait, et gratis. Le trajet était long, dispendieux. Je cherchais un clou, une attraction... Cent trophées allaient aux Invalides. Pourquoi pas un à Malmaison? Mais il était bien inutile d'espérer rien de la direction du musée de l'armée, sourde à toute initiative. Si j'essayais par ailleurs. J'écrivis au Président de la République dont je pouvais escompter la bienveillance, auprès de qui mon vieil ami Félix Décori était secrétaire général; du moins, par lui, ma lettre parviendrait :

Le 6 juin.

J'ai l'honneur de vous exposer que, malgré l'absence de tout mon personnel mobilisé, j'ai réussi à rouvrir les jardins, le musée et le château de Malmaison, sans aucune dépense pour l'Etat et les recettes brutes des entrées payantes devant être versées au bénéfice des orphelins, des artistes et gens de lettres, victimes de la guerre.

Entre divers moyens d'attirer le public, déjà sollicité par tant d'œuvres de bienfaisance, j'ai pensé que l'exposition de quelque trophée de 1914-1915, dans la maison de victoire où Bonaparte revenait de Marengo — *anniversaire le 14 juin* — serait de l'attrait le plus puissant et de la plus émouvante actualité.

Je demande donc pour cinq semaines — jusqu'au 15 juillet — que quelque drapeau, un canon pris aux ennemis soient transportés à Malmaison : je ne sache pas que nulle loi s'y oppose ; seules les habituelles entraves bureaucratiques pourraient se dresser ; je ne pense pas qu'elles doivent faire objection à l'idée que je vous soumets respectueusement et qui, en provoquant la générosité française vers notre œuvre, évoquerait les plus magnifigues souvenirs de l'histoire franco-italienne (1)...

Le 16 juin, deux lignes de Décori :

Tous mes regrets, mon cher ami, c'était prévu...

en me communicant la réponse du Ministère de la Guerre à la présidence :

15 juin.

Vous avez bien voulu me transmettre une demande de M. Ajalbert, Conservateur du Musée de la Malmaison, exprimant le désir qu'un certain nombre de drapeaux allemands et autrichiens (il n'avait pas été demandé un *certain nombre*, mais *un* drapeau) fussent mis à sa disposition à l'occasion de l'exposition qu'il projette d'organiser pour l'anniversaire de la bataille de Marengo...

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'il ne saurait être question (*pourquoi ?* a crayonné, en marge, Décori, en soulignant cette singulière fin de non recevoir) d'enlever même momentanément au musée de l'armée les drapeaux récemment pris aux Allemands...

— Pourquoi ne voyez vous pas Millerand, directement, qui est votre ami ?

Allais-je prendre une minute de son temps à un Ministre de la Guerre, en temps de guerre, pour une si mince querelle !

Je me tournai donc d'un autre côté : je savais où se rouil-

(1) L'Italie venait de déclarer la guerre à l'Autriche.

laient des avions boches, jetés à la ferraille. Je sollicitai le sous-secrétariat de l'armement ou j'avais de cordiales accointances; le motif du refus me stupéfia, me stupéfie encore :

— Ces avions font partie du *matériel des alliés*, qui pourrait être utilisé, etc.

Cette fois, je renonçai; je ne devais compter que sur mes seuls moyens...

J'ordonnai le rez-de-chaussée comme une demeure vivante; le vestibule d'honneur, qui, ne craignant rien du soleil, était ouvert comme la salle à manger sur la pelouse; le jour s'étouffait dans le salon de Joséphine où des roses trempaient dans des vases ; aussi, l'éclairage était tamisé dans la bibliothèque du premier Consul ; tous soins impossibles à obtenir des hommes de service qui s'obstinent à tout ouvrir, sans se préoccuper des rayons qui rongent rideaux, sièges et tentures. C'est cruel à dire : du moins, avec les mutilés, rien à craindre; avant l'ouverture, j'avais voulu les faire répéter, leur apprendre à manier les cordons de tirage, à accrocher les volets ! J'avais choisi la demi-douzaine qui avaient tous leurs membres, — en apparence ! Hélas, une main crispée ne pouvait serrer la poignée de la fenêtre; un bras ne se levait pas, ou ne disposait pas de l'horizontale... Mais fraternellement, allègrement, ils s'entr'aidaient...

Le salon de musique, avec la harpe aux cordes brisées, résumait toute la mélancolie de la fabuleuse aventure de guerre et d'amour... Il aurait suffi d'un air du temps, de quelque robe de l'époque pour ressusciter le passé, évoquer l'histoire...

Au tramway de minuit quarante, *au balai*, je ne manquais pas de rencontrer, quand je rentrais de quelque théâtre, M. Dumoulin, le merveilleux violoncelliste de l'Opéra,—avec son instrument. Jamais, sans doute, violoncelle n'a tant voyagé. D'autres artistes peuvent égaler en talent M. Dumoulin. Mais il rend des points à tous comme voyageur. Non qu'il ait été loin. Il n'a guère, que je sache, dépassé Marly, ni pratiqué d'autre sport que le charroi mécanique de l'Etoile, Porte Maillot, vers Saint-Germain. Mais, là, il détient le record, imbattable. Il s'est entraîné quand le train était encore à vapeur, — une heure. 1 heure 1/2 pour Port Marly. Le trolley a abrégé la durée: encore 3/4 d'heure, une petite heure,

tout de même. Or, presque chaque jour, M. Dumoulin, de bon matin, descend à Paris et remonte pour déjeuner, et, chaque soir d'Opéra, revient à son pupitre et rapplique à la station pour regagner ses pénates — avec le sourire. Il est le *banlieusard* invétéré, — en même temps que le Parisien endurci dans cette existence dédoublée entre les horizons peints des décors et les bois véridiques de Bougival. La guerre seule a quelques mois bouleversé ses habitudes, en l'envoyant veiller sur des gares lointaines; mais il avait emporté son instrument. Rendu à ses foyers, nous nous rencontrâmes, — de jour; le dernier départ de minuit quarante s'effectuait maintenant avant neuf heures du soir ! A travers ses deux allers et retours quotidiens, M. Dumoulin n'avait jamais pu faire escale à Rueil. Il était comme ces marins qui font des traversées immenses, sans mettre pied à terre qu'au terminus. Je le pressai. Il fut exact. Et, devant la harpe de Joséphine, comme tous les musiciens, il murmura :

— Ce serait délicieux de la musique, ici...

Mon projet n'était pas de donner des concerts, il n'y avait pas la place; comme quelques roses embaumaient la demeure j'aurais voulu que quelque voix perdue, quelques accords finissants missent une présence invisible, traversant les pièces vides ; je demandais l'immatériel. Ici, cela ne pouvait se réaliser que brutalement avec un piano, un violon, un hautbois, une flûte. Que sais-je? Va pour le petit orchestre, qu'on ne verrait presque pas, avec un paravent. Je pris conseil de ma voisine, Madame Marie Mockel, femme du poète, dont le talent exquis de cantatrice, la maîtrise savante de professeur, devaient me servir précieusement. Elle m'indiqua des jeunes filles charmantes du conservatoire, — et je pus annoncer quelque musique du temps au salon de Joséphine et d'Hortense... Ça ne devait être qu'une phrase, écoutée en passant comme on respirait les fleurs... Or l'on s'empressa et se pressa dans l'étroit espace... Au bout de deux fois, ce fut le tumulte, — des réclamations. La petite troupe s'installa à une porte-fenêtre, d'où au dehors cinquante, cent personnes pouvaient voir, s'asseoir et entendre. Il fallut se résoudre au concert. Mon vieil ami Albert Vernaëlde, professeur au Conservatoire, que les nécessités de l'existence, les charges de famille accablant sa jeunesse pleine des dons de poète et de compositeur ont

contraint à se résigner au seul enseignement, Vernaëlde dirigea les auditions, composant les programmes, amenant des élèves. Nous avions placé les séances aux mauvais jours, les mardis, vendredis: les spectateurs augmentaient, chaque fois, il se créait des habitués. Et ces concerts m'étaient un moyen d'obtenir une publicité nombreuse. Les journaux ne pouvaient répéter chaque jour que la Malmaison était ouverte, mais, à la rubrique des théâtres, qui n'était pas encore bien rétablie, en été 1915, nos programmes étaient accueillis favorablement; d'autant mieux que je les recommandais à des camarades de journaux et m'ingéniais à en varier la forme ; dix ou quinze échos, deux fois la semaine, cela constituait encore un certain lot de copie. Je ne regrettais pas ma peine, et n'avait été le coup du frotteur matinal, qui ne me faisait pas grâce une fois de ses discours, ces quelques semaines, versant le baume des parfums, des couleurs et des sons sur la douleur et la fièvre incurables ne me laisseraient aucun souvenir médiocre. Mais, avec le frotteur, je retombe dans le terre à terre de mon rôle de *manager*, assailli des plus aiguës mesquineries; mais ne descendons pas trop bas...

L'empressement croissant du public me récompensait amplement de mes efforts; on ne récriminait pas sur le droit d'entrée. Chaque courrier m'apportait des demandes de louer les places en payant; les visiteurs hésitaient à s'asseoir, ne croyaient pas qu'ils avaient droit au concert sans supplément: l'expérience était convaincante.

— Alors ce n'est pas une gageure... De la musique au Louvre, au Luxembourg, etc. — De la musique, des conférences, des buffets, des lavabos, des salons de conversation et des cabinets de lecture, de correspondance; un musée devrait être un lieu de repos, et non une enceinte de footing à perte de vue, — c'est le cas de le dire (1).

En 1916, je répétai l'expérience avec les mêmes vicissitu-

(1) La réouverture avait été limitée du 6 juin au 15 juillet, en semaine, 1 fr. par personne, 0 fr. 50 jeudi, dimanches et fêtes. Les enfants, les soldats, les pensionnats, les sociétés qui en faisaient la demande ne payaient pas. La recette brute fut de 7.430,50. Les frais s'élevèrent à 1085 fr. 30. A la vérité, le château bénéficia pour un tiers au moins de ces dépenses qu'il aurait fallu prendre sur le budget courant pour une réouverture ordinaire, — nettoyage, gardiennage... et frottage...

Le total fut attribué par décision du Sous-Secrétaire d'Etat à Madame Poilpot, présidente de l'Orphelinat des Arts.

des, atténuées déjà par l'habitude; les exigences du frotteur me parurent toutes naturelles.

Cependant, le doute me lancinait. Y aurait-il encore des promeneurs après l'angoissant hiver de « Verdun », avec la vie renchérie? Ceux qui avaient vu, en 1915, en avaient assez vu. C'est maintenant, absolument, que l'attraction devenait nécessaire. Mais quoi?... En temps de paix, que de fêtes à imaginer, costumer, directoire, consulat, empire, que d'expositions, de conférences ! Aujourd'hui, rien à faire dans cette voie. J'en revenais toujours au trophée de guerre, à l'avion, — bref à l'intangible ministère de la guerre; je ne désarmais pas. Je réfléchis qu'il n'y aurait qu'à intéresser une personnalité, une œuvre à la caisse. Je jetai mon dévolu sur M. Léon Bourgeois, ministre et président d'une œuvre de tuberculeux. J'allai sonder son chef de cabinet, qui m'exposa nettement :

« Je ne crois pas au succès. Les ministres sont excédés de sollicitations de participer à des œuvres. Ils ont décidé d'opposer des fins de non recevoir. Je saisis bien que vous nous apportez, vous, des bénéfices, et M. Bourgeois sera très heureux que vous ayez songé à son œuvre. Fera-t-il la démarche? Je le suppose. Mais elle n'aboutira pas plus par lui que par M. Poincaré, l'an dernier. Maintenant, décidez si vous souhaitez une audience, je vous suis tout acquis... »

— Je vais réfléchir...

Et j'allai déjeuner avec mes amis de l'aviation, aux Ambassadeurs...

— Un avion boche, — il y en a à Saint-Cyr...

— Il n'y a qu'à demander au capitaine X...

— Non, au lieutenant Y...

Ces jeunes gens ignoraient les barrages infranchissables de l'administration militaire...!

Et surtout Audemars, qui parle peu, me glissa :

— Vous devriez voir Besançon !

— Qui Besançon ?

— Le Secrétaire général de l'Aéro... Il obtient tout... Il comprendra tout de suite... Il est *dessalé*...

— Oh ! je ne le connais pas... Je suis dégoûté...

— Montez dans mon auto. — Je vais téléphoner, pour savoir s'il est rue François Ier et peut nous recevoir.

Dix minutes après, j'étais à l'hôtel de l'Aéro-Club... J'ex-

posai le projet : une part de recettes irait à la Caisse de secours de l'Aéronautique.

— Attendez, il faut que je sache s'il y a vraiment quelque *Taube* à Saint-Cyr; je téléphone au Capitaine X...

— Allo. — Capitaine X... Bon... Cher ami... Il paraît que vous avez des avions boches... Est-ce que vous en prêteriez un à l'Aéro-Club, pour l'exhiber quelques jours à la Malmaison... au bénéfice de notre Caisse... Charité... à la Malmaison... Pas d'inconvénient de votre part... ? Que j'en parle au commandant Y...? Bien...Je lui dis que c'est de votre part, n'est-ce pas ?... Merci... Quand venez-vous à Paris... ?

Etc...

— Je vais voir le chef de cabinet du général Roques.— Je le connais personnellement, je crois que j'aurai la réponse favorable...

Dehors, Audemars me confirmait...

— Je vous l'avais dit... Avec M. Besançon, c'est toujours comme ça... C'est fait... Vous avez trouvé le filon.

Le lendemain, 24 mai, télégramme de M. Besançon :

— J'ai le plaisir de vous informer que vous aurez avant le 30 le L. V. 5.

Le surlendemain, 26 mai, lettre du Chef d'Escadron, directeur de l'Atelier de réparation de l'aviation :

Saint-Cyr, 26 mai 1916.

Monsieur,

Le Ministre me donne l'ordre de mettre à votre disposition un avion ennemi.

A moins d'avis contraire, j'ai l'honneur de vous faire connaître que je compte vous livrer cet appareil mardi 30 courant. Il voyagera démonté sur remorque et une équipe d'ouvriers procédera immédiatement au remontage à l'endroit que vous leur désignerez...

On peut croire qu'il n'y eut pas d'avis contraire de ma part.

La réussite de la saison était assurée; mais on n'allait pas renoncer aux éléments de succès précédents; au contraire, les auditions musicales devaient se poursuivre, avec une ordonnance moins précaire ; M. Dumoulin, repris par l'Opéra, des concerts, des leçons, ne disposait que de rares heures ; mes petites instrumentistes étaient dispersées ; il me fallait un organisme indépendant, responsable. La *Fraternelle des Artistes* accepta d'organiser deux séances par semaine. La grande

allée, entre la roseraie et le parc, était toute désignée. Une estrade fut dressée près du hêtre pourpre; l'avenue montant vers la grille, les chaises étaient rangées comme sur des gradins; huit cent, mille personnes auraient pu être placées aisément; la vue embrassait à gauche le parc, à droite la roseraie, au fond le château, le cèdre de Marengo et l'on évitait le reproche de détruire la pelouse devant le ruisseau, la pelouse historique de la partie de barre.

La réouverture fut fixée du 30 mai au 16 juillet, — au *Bénéfice du Comité des Lettres*, de l'*Œuvre fraternelle des Artistes* et de la *Caisse de secours de l'Aéronautique*, ce qui devait nous valoir une publicité soutenue, dans la presse, les théâtres, les milieux militaires et sportifs, où M. Besançon propagea la nouvelle. Nous avions fait tirer des cartes postales avec la photographie de l'aéroplane, — lancées dans la direction où elles pouvaient toucher quelque foule. Des affiches furent apposées, à l'intérieur de restaurants, de boutiques fréquentées. Nous sollicitions la générosité par des envois de carnets de vingt entrées, qui produisirent une certaine somme. Pauvres détails sans doute, et qui feront sourire les gens demeurés les bras croisés; mais tout cela avait pour nous le goût et le charme d'un devoir dont l'accomplissement n'était pas vain; en attendant, par exemple, que la *Fraternelle* touchât sa part globale du profit, les artistes recevaient un cachet; c'était du travail, au lieu d'un secours; et l'on faisait la charité tout en gagnant un peu de sa vie; il y avait là des débutants et des débutantes, des jeunes dont quelques-unes, sans doute, connaîtront plus tard de la gloire du théâtre; je suis sûr que, devant les somptueuses corbeilles des premières triomphales, elles n'oublieront pas l'humble gerbe de roses qu'elles emportaient de Malmaison.

Dès le premier jour, le nombre des entrées fut une progression constante sur 1915; il était plus élevé, avec le franc de péage, qu'aux années de gratuité; il faut bien croire que les concerts, l'exhibition de l'aéroplane, tout le bruit fait autour de la réouverture contribuaient à l'accroissement. Mais il ne s'agit pas, dans une œuvre, que de la question matérielle. Ce serait trop parler de planter n'importe quel *clou* — où s'accrocherait la badauderie! Quelques puristes auraient pu m'objecter : Pourquoi pas un sous-marin, etc? Et j'aurais pu répondre que

l'ombre de Napoléon ne serait pas offusquée de contempler le vaste oiseau captif! N'avait-il pas rêvé de débarquement en Angleterre par la voie des airs! Oh! s'il avait eu un Adler, un Garros, à sa disposition, quels chantiers il eût fournis à celui-là et comme celui-ci eût eu le commandement, à vingt-cinq ans, dans l'éclat de son génie, d'une armée aérienne!

Mais que la présence de l'aviatik dérangeât provisoirement pour un amateur la vue de la vérandah, je n'en souffrais guère. Surtout je me réjouissais de la bonne leçon de choses offerte en la circonstance. N'est-il pas étrange de constater que, pour des années où chaque communiqué parle de la guerre aérienne, trente millions de Français, peut-être, sur trente-cinq, n'auront jamais aperçu une nef de combat, française ou allemande! Ils auront été aussi loin de la guerre que les Esquimaux. L'avion, la mécanique sublime dont rêvent toutes les jeunes têtes! Il devrait y en avoir un dans chaque ville, devant lequel tous nos écoliers, nos apprentis pourraient se réjouir de la fantastique réalité, mieux que dans la fantaisie fade des livres. Peut-être est-ce d'une de ces jeunes cervelles que jaillirait la trouvaille définitive. Je ne faisais pas appel à la seule curiosité, — dans une passion de l'arme nouvelle, — puisque, hélas, à peine né, l'oiselet inouï était devenu la pire bête de proie. Je pensais enseigner. Dans la cour des Invalides, juché sur des socles, les avions exposés n'étaient que des squelettes inertes. Un spécialiste seul en pouvait tirer quelques remarques. Ainsi l'on entasse canons et projectiles, au musée de l'armée, comme les toiles et les marbres aux musées de peinture. Quelle force, quel génie de divination ne faudrait-il au passant, pour tirer quelque savoir de cette contemplation, pour ainsi dire bovine, comme du bétail devant les locomotives!...

Un territorial fut affecté à la surveillance et à l'entretien de ce colossal oiseau, isolé par un cercle de fil de fer, sans quoi les curieux l'eussent étouffé... L'homme se morfondait, tout le jour, en bavardage avec les visiteurs. Vous comprenez, monsieur le Conservateur, ils voudraient voir l'intérieur... Il n'y aurait qu'à construire un escabeau, sur la droite, moi, je monterais sur la gauche, pour expliquer, comme je faisais au stand...

— Quel stand?

— Je faisais la démonstration, à l'Exposition d'autos et d'aéros des Champs-Elysées...

Parfait. Du moins, pour un mois, ce soldat occuperait-il l'emploi de ses aptitudes !... Dès lors, par groupes les visiteurs franchissaient le cercle de fer, entendaient l'explication, grimpaient sur la petite plate-forme... Les détails techniques, qui rebutent les profanes sur le papier, intéressaient tout le monde, ici, devant l'objet.

C'était un *Aviatik*, plus exactement un *L. V. 5, type D. 9.*

Envergure : 12 m. 85. Longueur : 8 m. 17.

Biplan à fuselage (l'avant plaqué ; l'arrière entoilé).

Ailes un peu en V transversal — le bord antérieur en flèche, le bord arrière droit.

Le gouvernail de profondeur, avec son vaste plan stabilisateur, a l'aspect d'un cœur (pointe en avant). Ce plan stabilisateur est particulier aux Allemands par son énormité et par sa forme presque triangulaire.

Le fuselage est, comme l'ensemble de l'appareil, assez massif.

Le moteur est à l'avant, ainsi que l'hélice.

Moteur Mercédès 150-160 HP — 6 cylindres — refroidissement à eau ; radiateur en haut de la « cabane » ; tuyau d'échappement analogue à une cheminée, dirigé vers le haut.

L'équilibre transversal est assuré par des ailerons qui offrent cette particularité que chacun d'eux est en deux plans réunis par une sorte de pli.

Le pilote est à l'avant.

Les commandes sont du type usuel : palonnier au pied, très large poignée sur tige verticale pour la manœuvre du gouvernail de profondeur et des ailerons.

Le passager est à l'arrière, entouré par la « tourelle » tournante (qui est assez remarquable) pour mitrailleuse.

4 tubes lance-bombes.

La tourelle mobile pour la mitrailleuse, le système de déclanchement des bombes, l'aménagement des sièges de pilote et de passager, — tout cela comparé avec nos moyens, était un petit cours fort goûté des auditeurs, dont on s'empressa d'exploiter le contentement. Un tronc fut installé au bénéfice des aviateurs ; il produisait de 20 à 50 fr. par jour ; et des cartes postales avec photos de l'avion devant le Château, vendues 0,15 et 0,20 apportaient encore un petit profit.

Sans compter les bons pourboires qui allaient au speaker,

Il lui était interdit de manifester ses opinions personnelles sur l'état de la cinquième arme, dont il jugeait de par sa seule fantaisie. Mais, dans le tuyau de l'oreille, il ne pouvait s'empêcher de renseigner les curieux, avides de connaître le dessous de l'aéronautique. Il le faisait d'ailleurs avec le plus sûr optimisme. Il souffrait de ce que notre L.V. 5 n'eût pas d'histoire. Comment était-il échoué à Saint-Cyr, on ne put jamais nous l'indiquer. *Abattu à Varangeville*, portait une fiche. Comme il était à l'état de neuf, — après quelques réparations, — on pensait qu'il s'était constitué prisonnier, égaré sur nos lignes. Suppositions. Notre méridional n'hésitait pas à lui fabriquer un livret plus étoffé! Le vautour aux ailes timbrées de la Croix de Fer ne pouvait avoir été mis en cage si banalement. C'était une de nos fières alouettes qui l'avait contraint à descendre, — sinon descendu dans une chasse périlleuse. Il jetait le nom d'un « as », Guynemer, Nungesser... Et il se retirait, chaque soir, bien convaincu que le seul L.V. 5 était le but de la visite à Malmaison, — comme les musiciens, de leur côté, devaient penser de la musique...

Ils n'avaient pas tort, ni l'un ni les autres, — encore que Bonaparte et Joséphine pussent réclamer, pour mémoire...

On ne venait pas que de loin, — de haut aussi... Malmaison est sur le chemin, à vol d'avion, de Versailles, de Villacoublay, de Buc au Bourget. Le ciel, sur la Seine, entre Bougival et Nanterre, est tout bourdonnant de moteurs. Ce fut un rare spectacle, aux après-midi de concert, quand les aéroplanes s'abaissaient, tournaient sur le château, attirés par l'*Aviatik* au repos, comme empaillé, avec cette foule insolite. Entre deux chants du passé, les oreilles s'immobilisaient pour écouter le canon du front, qui souvent parvenait en ondes étouffées très distinctement...

Dans un de ses élégants billets de *Paris-Midi* (28 juin 1916), M. Maurice de Waleffe notait :

Etes-vous des gens qui ont scrupule de se divertir pendant la guerre? Vous avez raison pour les dissipations bruyantes, dont l'éclat offenserait nos deuils. Mais il faut maintenir les récréations honnêtes. Elles détendent le ressort des nerfs et allègent le poids des heures.

Mais fréquenter les concerts et les expositions, quand on a du temps de reste, soutient au contraire le moral et nous garde, dans

le moment que nous luttons contre le barbare, quelques fleurs de civilisation.

Je donnerai donc de grandes louanges à M. Jean Ajalbert, conservateur de la Malmaison, pour les concerts qu'il organise deux fois la semaine dans le cadre — romantique avant la lettre — des amours du premier consul avec la citoyenne Bonaparte, ci-devant Beauharnais.

Charme indicible que prend une musique d'époque dans un cadre du temps! Hier, entre un poème de l'abbé Delille et un air de Lulli, on nous lut des lettres de 1803, que le maître de l'Europe adressait à sa créole, partie aux eaux de Plombières : « Je t'aime comme au premier jour, parce que tu es bonne et charmante. Reviens-nous guérie! La Malmaison est triste sans Joséphine... »

Auditoire de vieux messieurs, de femmes discrètes, de militaires blessés, tels à peu près que la citoyenne Bonaparte en réunissait sans doute pendant la campagne d'Italie... Ces évocations nous relient au passé, nous font sentir combien la France change peu, combien elle est notre terre. Les racines de nos âmes s'émouvent et frémissent. On sort de là aimant mieux son pays.

Pourquoi ce qui se fait en petit à la Malmaison ne se ferait-il pas en plus grand à Versailles et à Fontainebleau?

En prêtant l'oreille, dans ces calmes solitudes, vers le soir, on entend dans le ciel une canonnade très lointaine, ouatée et étouffée, quelque chose comme les pulsations du cœur de la patrie. Tandis que les jeunes, là-bas, forgent l'avenir, on écoute doucement chanter le passé.

Il n'y a pas de leçons d'histoire de France qui vaillent celles-là!

On fermait... Alors, aux grilles, s'incrustaient cent visages de gamins agrippés aux barreaux, les yeux fiévreusement sur l'avion. Je faisais ouvrir la petite porte; c'était une ruée... Quel délice que de créer pareil enchantement!... Il y en avait de tout âge, de la marmaille de Poulbot à l'adolescence qui demain s'élancerait, peut-être, par les airs — d'avoir reçu ici « la grâce ». Ainsi naissent les vocations. Pour nos rois du volant, nos maîtres de l'air, n'est-ce pas de la rue, apprentis et écoliers, qu'ils sont partis pour la conquête de l'espace? Comme j'étais récompensé, par tous ces regards rayonnants, de mes rancœurs de quémandeur éconduit, — comme j'étais récompensé, d'avoir eu raison contre tant de Généraux d'Invalides, et de ministères, — avec M. Besançon...

Mais la récompense probante fut qu'un jour on m'appela :

— Monsieur... des jeunes filles.... avec un bouquet....

Un bouquet, des jeunes filles ?... Ce n'était pas ma fête... Il y a des temps que l'on ne me souhaite plus mon saint. Il n'y a plus de fête....

Pourtant le bouquet était bien pour moi. La veille de leur brevet, les candidates d'une institution étaient venues... Elles avaient vu l'avion, écouté la conférence.... Le lendemain, elles avaient eu en composition : *Parlez de l'aviation...* Elles avaient toutes été reçues... Et gracieusement, reconnaissantes à la Malmaison, elle y revenaient en pèlerinage — avec ces fleurs.... (1)

Le tronc avait produit 494,50, la vente des roses 600 francs, à quoi s'ajoutèrent la vente des cartes postales et celle des programmes; un vestiaire et des lavabos eussent rapporté un appoint des moins négligeables....

JEAN AJALBERT,
de l'Académie Goncourt.

(1) En six semaines, les entrées avaient été de 17.965, produisant 10.802 francs, 6.105 entrées, 3.366 fr. 50 de plus que l'an dernier, — par un mauvais temps qui obligea de remiser sept concerts sur onze à l'intérieur. La recette fut divisée entre la *Fraternelle des artistes*, le *Comité des Lettres*, la *Caisse des Secours de l'Aéronautique*, pour laquelle le Général de Lacroix remercia en ces termes :

« Monsieur le Conservateur,

« Très reconnaissant du précieux concours et de l'aide efficace que vous avez apportés à l'œuvre d'assistance créée en faveur de nos Héros de l'air victimes d'accidents ou de leurs familles, par l'Aéro-Club de France et la Ligue Aéronautique de France, en concevant l'idée d'organiser au Château de la Malmaison l'exposition d'un avion allemand, le Comité de la Caisse de Secours de l'Aéronautique nous prie de vous transmettre avec ses remerciements ceux de nos admirables aviateurs, vos amis.

« Notre Comité joint à ses sentiments de vive gratitude ses chaleureuses félicitations pour le succès obtenu par les commentaires qui, sous votre direction, précisèrent, d'une façon si instructive pour les visiteurs, les particularités de ce beau trophée de guerre... »

POÉSIES

—

MÉDITATION AU MIROIR

Dans la pénombre, votre visage luit et songe,
Et mon visage songe et se penche sur cette onde...

Miroir ! Mirage serti d'argent par un orfèvre,
Regard magique, reflet du monde et de mon rêve !

Et j'interroge, minutieuse, l'eau dormante
Où mon visage vient refléter ses ressemblances ;

Où mon enfance douce-amère déjà lointaine
Penchait son âme, son âme lourde de mystère ;

Où des images fraternelles mais fugitives
Se sont mirées dans ce visage exempt de rides ;

Où tels des cygnes, des cygnes noirs glissant à l'aise,
J'ai vu se perdre, se perdre en lui tant de chimères ;

Où ma jeunesse, faune aux yeux pers, s'est reconnue
Parmi les danses, parmi les fleurs — au son des flûtes !...

Et j'interroge, minutieuse, l'eau dormante
Où mon visage vient refléter ses ressemblances ;

Car une image, toujours la même, m'accompagne,
Oui, m'accompagne le long des jours, le long des âges :

Fidèle image modelée à ma ressemblance
Sous les doux voiles de ses cheveux couleur de cendre...

Nos fronts se touchent... nos âmes restent confondues...
Et j'interroge, comme une sœur — ma Solitude.

Dans la pénombre votre visage luit et songe,
Et mon visage songe... et se penche sur cette onde...

DIALOGUE SUR L'EAU

— Cette sérénité mauve et calme du soir !
Et vois : de chimère en chimère,
Sur ce fluide et merveilleux miroir,
De reflet en reflet nous glissons, éphémères...
Nous glissons — et n'est-ce point assez ?
Nous glissons, et les hauts peupliers balancés,
Balancés vainement par les brises moroses,
Dans l'ensommeillement des choses,
Dans la sérénité mauve et calme du soir,
Au bord de ce fluide et merveilleux miroir
Frissonnent ainsi que des femmes...

— Oui, j'entends la cadence des rames ;
J'entends, j'entends bruire en vain les peupliers
Par les brises tièdes pliés ;
Je vois, sur l'onde merveilleuse et sage
Et dont s'éclairent un peu nos visages,
Le visage fragile, inquiet et dansant,
Le clair visage des étoiles
Dans un filet ombreux de roseaux bruissants.

— Chère, je voudrais à travers brume et voiles
Cueillir pour toi, sur l'eau, parmi ces mille étoiles,
Celle de ton secret désir.
Au creux de ta main, blanche coupe molle,
Elle serait l'ardente luciole
Toute dansante de plaisir !
Mais vois : de chimère en chimère,
De reflet en reflet, nous glissons, éphémères...
L'étoile se dissipe et leurre mon espoir,

Et l'on dirait d'une chose irréelle,
Et je ne sens que la fraîcheur mortelle
De ce fluide, et pur, et merveilleux miroir,
Dans la sérénité mauve et calme du soir.

BRUMES SUR L'EAU

Trianons, Trianons, votre âme puérile et double,
Dans les bassins dormants, dans les ronds bassins troubles,
Ce soir
Votre âme s'est mirée aux fraîcheurs des miroirs.
Ses charmes surannés, ses grâces noblement frivoles
Ont mêlé des rires défunts
Aux parfums
Dispersés par Octobre avec les feuilles qui s'envolent,
Les vaines, jaunes feuilles molles.
C'est une âme lunaire — à pas légers et sourds
Elle se glisse sous un bosquet sombre ;
Ses cheveux argentés luisent parmi les voiles d'ombre,
Tour à tour,
Ou le long des furtives allées
Qui s'habillent d'herbes échevelées...
Et les marbres figés en satyres galants
Auréolent leurs fronts durs et blancs
De ses dansantes mélancolies,
Trianons, Trianons, et de ses folies !
Sur vos troubles bassins j'aime cette âme, ô Trianons,
Cette âme vôtre tour à tour éprise
De bals poudrés, de damas rose et de linon ;
Cette âme qui revient en capuchon de brumes grises,
Ce soir !
Cette âme qui se penche... se penche au miroir,
Noblement surannée et frivole,
Et que le vent disperse avec les jaunes feuilles molles.

BARONNE A. DE BRIMONT.

LES YOUGOSLAVES ET L'ENTENTE

Le *Corriere della Sera* soulevait récemment une polémique à laquelle prirent part tous les journaux italiens. Il s'agissait de la politique du gouvernement italien à l'égard des nationalités opprimées de l'Autriche-Hongrie. Le grand organe de Milan reprochait au baron Sonnino, ministre des Affaires Etrangères, de n'être pas d'accord avec M. Orlando, président du Conseil. Cette polémique est, paraît-il, définitivement close à l'heure où nous écrivons, et c'est heureux. « Cette longue discussion, assure le 10 septembre le *Giornale d'Italia*, a affirmé la concorde et la pleine solidarité du ministère dans la politique étrangère, intérieure et militaire. »

Nul plus que nous qui, en France, avons suivi cette campagne de la presse italienne, ne se réjouira de la voir aboutir à une politique nette et claire dont profitera toute l'Entente et avec elle sans doute tout le bloc des malheureuses nations opprimées par les Germano-Magyars d'Autriche-Hongrie.

Maintenant donc que l'apaisement s'est fait en Italie et que l'ardente polémique de ces dernières semaines est déjà un souvenir du passé, nous pouvons l'examiner avec plus de sérénité. Elle nous apparaît comme ayant été éminemment utile non seulement à nos voisins et alliés dont elle a ainsi affirmé la concorde et la solidarité, mais à nous-mêmes. Elle éclaire certains points obscurs dans la politique de guerre des Alliés, et le proverbe a bien raison : de la discussion naît la lumière. Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi, dans les déclarations de l'Entente, les diverses nationalités de la Monarchie dualiste ont joui de traitements fort différents ; pourquoi, alors que la reconstitution de la Pologne devenait par

la déclaration de Versailles un de nos buts de guerre, les Tchécoslovaques et les Yougoslaves ne recueillaient que de vagues sympathies. La volonté de maintenir dans toute son intégrité le traité signé à Londres en 1915 et qui promettait à l'Italie des frontières stratégiques et presque toutes les côtes et les îles de l'Adriatique, était sans doute la cause de cet état de choses. C'est aussi et surtout cette volonté qui, alors que la France, l'Angleterre et l'Amérique ont reconnu le bien fondé des aspirations tchécoslovaques, faisait négliger les Yougoslaves.

Nous savions, dès les premiers jours du conflit, le *Giornale d'Italia* l'avait affirmé, le Ministre des affaires étrangères d'Italie parfaitement d'accord avec le président du Conseil « pour considérer avec une extrême sympathie les efforts faits par les nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie pour conquérir leur liberté et leur indépendance »; nous savions aussi que « les paroles si éloquentes prononcées en tant d'occasions par M. Orlando sont parties de son cœur et de son cerveau aussi bien que du cœur et du cerveau de M. Sonnino ». Nous connaissions d'ailleurs les actes du gouvernement italien à l'égard des Tchécoslovaques et nous savions que si ces actes ne portent pas la signature de M. Sonnino, celui-ci ne les répudiait pas. Il restait les Yougoslaves. La polémique permit d'éclairer l'opinion publique sur leur rôle. Le 19 août, le *Giornale d'Italia* attacha le grelot en laissant entendre aux Yougoslaves un bon conseil.

Il appartient aux nationalités opprimées, écrivait-il, de coopérer aussi vaillamment, aussi héroïquement que l'a fait la Bohême à l'œuvre de libération pour laquelle l'Italie a prodigué le sang de sa jeunesse, et lorsque l'heure de la victoire aura sonné, l'Italie ne sera ni intransigeante, ni avare, ni immodérée, ni oppressive ; elle saura concilier ses propres intérêts vitaux avec les intérêts des autres peuples de l'Adriatique.

Les Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie ont donné des preuves nombreuses de leur désir d'émancipation. Ils ont, chez eux comme chez nous, aidé la cause de l'Entente dans toute la mesure de leurs moyens. La main dans la main avec les Tchécoslovaques, ils ont en toute occasion, et même par les armes, combattu l'Autriche-Hongrie. Les déclarations de leurs députés à la Chambre autrichienne ne sont pas moins radicales que celles des députés tchèques. Nous

voudrions donc, à notre tour, car la chose n'a pas encore été faite systématiquement, exposer rapidement le rôle joué par les Yougoslaves dans la lutte contre la Monarchie des Habsbourgs.

§

Nous ne reviendrons pas sur les persécutions que, même avant la guerre, le gouvernement austro-hongrois fit subir aux Yougoslaves. On nous permettra cependant de rappeler ce que disait au Reichsrat, le 19 octobre 1917, le député dalmate Tresitch-Pavitchitch, lui-même victime du régime contre lequel il s'élevait :

Tous les hommes aux sentiments nationaux, conscients et honnêtes furent arrêtés, relégués, jetés dans les prisons, ruinés, condamnés, exécutés; tous ceux qui étaient trop jeunes ou trop vieux furent destinés à mourir de faim; le reste fut intimidé, démoralisé et déshonoré.

Un autre député yougoslave, M. Vukotitch, qui représente à la Chambre autrichienne les Bouches de Cattaro, ajoutait le 6 février 1918 :

La façon d'agir des autorités militaires visait non seulement la liberté, mais la vie des citoyens. Le peuple innocent et pris au dépourvu se trouva placé tout à coup sous le régime de la terreur. Seules, les horreurs de l'inquisition espagnole et de la Saint-Barthélemy pourraient être comparées à celles que nous avons subies.

Lorsque le 30 mai 1917, le jeune empereur Charles daigna rouvrir les portes de ce Reichsrat suspendu le 25 juillet 1914, il ne s'attendait certainement pas à y trouver l'opposition que rencontra le régime austro-hongrois. Une foule de députés, aussi bien yougoslaves que tchèques, avaient été arrêtés, emprisonnés ou condamnés à mort. Le gouvernement comptait bien, par l'intimidation, avoir raison des autres. Cependant dès le début de la première séance, avant même toute discussion, le député Korochets vint lire au nom du Club parlementaire yougoslave une déclaration semblable à celle des Tchèques. Il y demandait l'union de tous les Serbes, Croates et Slovènes en un Etat libre et indépendant. La prudence néanmoins avait exigé que Yougoslaves et Tchèques tempérassent leurs revendications en tenant compre du « sceptre des Hasbourgs ». Les adversaires des Yougoslaves leur ont reproché cette précau-

tion oratoire, qu'ils pardonnent aux Tchèques, sans songer que les députés italiens d'Autriche-Hongrie n'ont même jamais osé faire aucune déclaration ni aller, comme les Yougoslaves, jusqu'à refuser en corps de voter le budget et les crédits de guerre. Plus tard d'ailleurs, le Club parlementaire yougoslave, notamment dans le mémoire qu'il a adressé aux délégués de Brest-Litovsk, a précisé ses desiderata ouvertement et sans tenir compte de l'Autriche-Hongrie et de la dynastie des Hasbourgs.

Quand on parle de l'opposition irréductible des Yougoslaves, il est difficile de les séparer des Tchèques. Dans toutes leurs déclarations, dans tous leurs actes, ces deux « peuples frères », comme ils s'appellent, sont indissolublement solidaires. Leurs moyens de lutte sont identiques. Ils ont tous les deux formé le premier groupe des ennemis intérieurs de l'Autriche-Hongrie. A ce groupe sont venus, au congrès tenu à Prague le 16 mai 1918, se joindre les Polonais, les Roumains et les Italiens. Ainsi a été conclue une alliance des nationalités opprimées par l'Autriche-Hongrie, alliance que vient de sceller le congrès tenu à Ljubljana (Laybach) les 16, 17 et 18 août 1918.

C'est là l'aboutissement logique du traitement que l'Autriche-Hongrie a fait subir aux nationalités qu'elle prétend gouverner. Les opprimés se sont ligués contre leurs oppresseurs ; et les Yougoslaves, étroitement unis, qu'ils soient Serbes, Croates ou Slovènes, catholiques ou orthodoxes, cléricaux ou socialistes, ne sont pas les moins ardents dans la lutte. Pour montrer leur désir de libération, ils ne se sont pas contentés de simples déclarations de plus en plus radicales. Ils ont, dans toutes les régions du sud de l'Autriche et de la Hongrie, organisé un plébiscite qui, malgré les entraves de l'administration et de la police, confirme avec évidence l'unanimité de toute la nation. Les signatures affluent par centaines de milliers, et telle ou telle région fait, par le nombre des adhésions recueillies, mentir les statistiques officielles.

M. Hussarek, le nouveau président du Conseil autrichien, sentant l'impossibilité de conserver l'Autriche-Hongrie à l'Allemagne, émettait récemment l'idée de transformer la monarchie dualiste en un semblant de fédération. Il s'attira une énergique réponse non seulement des Tchèques, mais aussi des

Yougoslaves, qui considèrent leurs questions nationales non pas comme des questions d'ordre intérieur que le gouvernement peut régler à son gré, mais comme des problèmes d'ordre international que devra résoudre la conférence de la paix. C'est dire que les Yougoslaves ne veulent à aucun prix d'une politique austrophile. Ils l'ont d'ailleurs montré en chassant de leurs rangs les très rares hommes politiques, comme M. Susterchitch, qui rêvaient de réaliser le fameux trialisme, jadis cher à François-Ferdinand.

§

Les politiciens ne sont pas les seuls à montrer des sentiments si nettements anti-autrichiens. Le peuple yougoslave a, lui aussi, lutté comme il le pouvait contre l'Autriche-Hongrie. On semble parfois reprocher aux Yougoslaves de ne s'être pas soulevés. C'est qu'on ne tient pas compte de diverses circonstances qui, aussi bien dans les pays yougoslaves que dans les pays tchécoslovaques, rendaient tout soulèvement extrêmement dangereux. On oublie, par exemple, que l'Allemagne n'aurait pas laissé les peuples de l'Empire des Habsbourgs affaiblir son alliée. Nous savons, pour l'avoir entendu de la bouche même d'officiers autrichiens, que depuis 1913 Berlin avait promis à Vienne de tenir aux frontières de la monarchie dualiste des troupes toutes prêtes à intervenir si la moindre insurrection se produisait. Nous savons aussi que l'Entente n'a rien fait, même lorsque la situation était très tendue dans les Balkans, pour encourager les mouvements nationaux. La Russie elle-même, la Russie tsariste dans laquelle certains voulaient voir un appui du panslavisme, s'était ouvertement désintéressée et des Tchécoslovaques et des Yougoslaves. Le fait que le traité de 1915 porte la signature de l'ambassadeur de Russie à Londres en est une preuve convaincante.

Si la nation yougoslave ne s'est pas révoltée en masse, elle a pourtant aidé l'Entente autrement, et peut-être plus efficacement. Les terribles condamnations encourues par de nombreux Serbes, Croates ou Slovènes, le fait que l'armée austro-hongroise a pris et souvent martyrisé des otages dans les provinces yougoslaves, disent avec éloquence le peu de confiance que les autorités austro-hongroises avaient dans leurs sujets slaves du sud. On voit aussi par là quel rôle ont dû jouer les

Yougoslaves dans le sabotage intérieur de la Monarchie.

Dans l'armée, le rôle anti-autrichien des soldats yougoslaves n'a pas été moins actif que celui des Tchécoslovaques. Incorporés malgré eux et envoyés contre leurs frères slaves de Serbie et de Russie, ils n'ont jamais hésité à abandonner l'armée de leurs bourreaux. En Serbie comme en Russie, ils se sont rendus en grand nombre. D'autres fois, lorsque la reddition leur était impossible, ils ont préféré se laisser massacrer par les mitrailleuses allemandes ou magyares plutôt que de tirer sur les Serbes ou sur les Russes. « Pendant notre séjour en Orient, écrit M. Paul Berthelet dans le *Salut Public* de Lyon, du 19 août, des officiers serbes nous ont confirmé qu'on trouvait très souvent, sur les premiers champs de bataille, des soldats autrichiens morts ou blessés, dont les fusils avaient été volontairement détériorés et dont les gibernes conservaient, intacts, tous leurs paquets de cartouches. Ces soldats revêtus de l'uniforme autrichien étaient des Yougoslaves. Ils avaient préféré la mort au déshonneur de tirer sur des Slaves. »

Les Serbes, Croates et Slovènes qui avaient, au sacrifice de leur vie, réussi à se rendre ne jugeaient pas avoir fait assez encore. Ceux qui se trouvaient en Serbie se firent immédiatement enrôler dans l'armée serbe. C'est d'eux que, dans sa dépêche du 12 septembre 1916, parlait le correspondant de l'*Agence Reuter* au quartier général serbe, lorsqu'il disait : « Le mois dernier, les lignes serbes s'étendirent devant l'offensive bulgare en flanc atténué jusqu'au lac Presba, au delà de Florina. Ce flanc était tenu par des volontaires presque exclusivement yougoslaves ». Confondus aujourd'hui sur le front de Salonique avec les soldats du Prince Alexandre dont ni la langue, ni la nationalité ne les distinguent, ils continuent, au nombre de 23.000, dit l'*Unità* du 24 août 1918, à lutter contre les envahisseurs de la Serbie (1). On en trouve même dans les unités françaises. C'est ainsi que le ....e régiment d'infanterie compte dans ses rangs une « compagnie yougoslave »

(1) Au moment où nous corrigeons les épreuves de cet article, le communiqué de l'Armée d'Orient en date du 16 septembre 1918, apporte un éclatant témoignage de la valeur des troupes yougoslaves. On y lit en effet : « A l'est de Vetrenik, les forces alliées se sont emparées des massifs du Chlem et Golo-Bilo et des défenses de Zorrsko. *D'autre part, exploitant le succès initial, une division yougoslave a enlevé le 16, avec un entrain magnifique, le massif de Kosiak,* deuxième position ennemie et point culminant de la région. »

qui s'est distinguée en maintes circonstances. L'armée française, d'ailleurs, a eu l'occasion d'apprécier sur notre propre front la valeur des Yougoslaves. Au début de la guerre en effet, de nombreux Serbes, Croates et Slovènes se sont engagés dans nos régiments étrangers :

Je me suis trouvé en France au moment de la déclaration de guerre, racontait un de ces braves dans le *Temps* du 8 février 1916, et je me suis empressé de m'enrôler dans la Légion étrangère. La médaille que vous voyez sur ma poitrine m'a été récemment décernée par Sa Majesté le Tsar. Plusieurs de mes compatriotes, qui se sont distingués par des actions de courage et d'héroïsme sur le champ de bataille, ont été également décorés. Nous autres, Yougoslaves, nous sommes mêlés avec les Tchèques, et c'est là la raison pour laquelle les Français ne savent même pas que nous combattons aussi à leur côté.

Les Yougoslaves ont fréquemment été confondus ainsi, soit avec les Tchèques, soit avec leurs frères serbes de Serbie. Le gouvernement serbe, en effet, les considère comme les propres enfants de la Serbie. Cela explique certaines confusions dont abusaient les adversaires de la cause yougoslave. A l'heure où, avec juste raison, on admirait les exploits héroïques accomplis par les Tchéchoslovaques en Russie, on semblait ignorer ceux des Yougoslaves. Pourtant les rangs même de l'armée tchécoslovaque de Russie comptent des unités yougoslaves. Un officier slovaque récemment rentré de Russie nous disait, par exemple, avoir vu, à Tchéliabinsk, 4 bataillons de Slaves du Sud se joindre aux troupes tchécoslovaques (1). Qui dira combien d'autres ont fait de même ? C'est qu'il y avait en Russie de nombreux prisonniers serbes, croates et slovènes désireux de lutter contre l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne. La Légation de Serbie à Pétrograd reçut ainsi, en 1915, 19.700 requêtes de Yougoslaves, soldats de l'armée austro-hongroise, qui, spontanément, demandaient à être libérés et incorporés dans l'armée serbe. Il y avait là de précieux éléments à utiliser. Il

(1) D'autre part, le *Berliner Tageblatt* du 9 août 1918 se faisait télégraphier par son correspondant de Moscou que l'armée tchécoslovaque de Russie, forte au début de 75.000 hommes, s'était vue renforcée depuis la Révolution par des contingents *serbes*, cosaques et russes. Ces renforts *serbes* ne sont autres que des contingents yougoslaves. La confusion, comme nous le verrons plus loin, vient de ce que les corps de volontaires yougoslaves prirent en Russie le nom de « divisions serbes ».

fallait les organiser. Le Comité yougoslave s'y attacha et y réussit.

En 1916, en effet, après de nombreuses et pressentes démarches, les prisonniers yougoslaves se trouvant en Russie avaient été autorisés, grâce à l'appui des représentants de la Serbie, à combattre comme volontaires contre les ennemis de l'Entente. Ils formèrent tout de suite une première division qui fut envoyée en Dobroudja. « La première division serbe, composée de Serbes, de Croates et de Slovènes, annonçait le *Temps* du 28 septembre 1916, combat sous le commandement d'officiers serbes dans la Dobroudja. Les journaux russes font l'éloge du merveilleux courage avec lequel cette division a défendu le territoire roumain contre les attaques des Bulgares et des Allemands, lors de la plus grande bataille, qui eut lieu le 25 août, lorsque la division serbe eut à repousser 18 attaques bulgares.

Par suite du recul de l'armée roumaine, la division serbe se trouva encerclée par les armées bulgares et allemandes, mais elle se fraya un passage à la baïonnette et repoussa l'ennemi en lui causant de grandes pertes. L'attitude héroïque de ces troupes a valu à leur commandant la reconnaissance et l'admiration de l'armée russe. Les correspondants des journaux de Bucarest mandent que la division serbe a repoussé l'ennemi et que la bravoure des soldats serbes, le sang-froid et l'habileté de leurs officiers sont sans exemple. Cette division serbe aurait dû s'appeler division yougoslave, car, à part les officiers supérieurs, elle ne comptait que des Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie. Plus tard, d'autres contingents vinrent grossir ses rangs et former de nouvelles unités auxquelles on donna enfin ce nom de « divisions yougoslaves ». Elles comptaient 42.360 hommes.

Le chiffre des pertes subies en Dobroudja par ces divisions de volontaires yougoslaves pourra donner une idée de la vaillance qu'elles ont déployée. Sur 500 officiers, 32 furent tués et 300 blessés. Parmi les hommes de troupes, on comptait 1939 morts ou disparus et plus de 8000 blessés. Le moral néanmoins resta excellent, d'autant meilleur que de nouveaux volontaires venaient sans cesse s'adjoindre aux premiers.

La révolution russe et la terrible situation qu'elle entraîna mirent fin aux exploits de ces héros. L'arrêt des opérations

militaires par les maximalistes n'éteignit cependant pas l'ardeur des soldats yougoslaves. Ne pouvant plus lutter sur le front russo-roumain, ils résolurent d'aller sur le front serbe contribuer à libérer leur nation. Après avoir résisté à la propagande désorganisatrice des bolchéviks et aux menaces des agents austro-allemands, ils demandèrent à être transportés au front de Salonique. Une partie des troupes yougoslaves put ainsi, par la côte mourmane, quitter la Russie avant la complète désorganisation du grand État slave.

Certains contingents, malgré tous leurs efforts, ne purent suivre leurs compagnons. Pour eux commença un exode dont l'héroïsme ne le cède en rien à celui des Tchécoslovaques. Un de leurs officiers, récemment débarqué, nous conte, par exemple, les aventures d'un groupe d'environ 4000 Yougoslaves. Lorsque fut signé le traité de Brest-Litowsk, qui enlevait tout espoir de combattre en Russie contre les Austro-Allemands, ces volontaires yougoslaves se trouvaient à Odessa. Ils décidèrent alors de se rendre à Kiev par le chemin de fer. Arrivés à Razdielnaïa, point de bifurcation, ils trouvèrent la ligne occupée par l'ennemi. Ils redescendirent à Nikolaïev, sur la mer Noire. De cette dernière ville, ils se rendirent, non sans de nombreux détours, à Belgrade (Russie), à Kharkov et à Koursk. De ce dernier point, ils gagnèrent Saratov. Là ils se heurtèrent aux troupes bolchéviques qui refusèrent de leur laisser continuer leur route et voulurent les désarmer. Trop faibles pour engager un combat, les Yougoslaves revinrent sur leurs pas et, par Orel, se rendirent à Toula. Ils essayèrent ensuite d'atteindre Moscou, mais durent rebrousser chemin. Ils voulurent alors, comme les Tchécoslovaques, se diriger vers Vladivostok. Par Toula, Penza et Samara, ils arrivèrent à Tchéliabinsk, au delà de l'Oural. Là encore, ils furent arrêtés par les forces bolchéviques soutenues par des prisonniers allemands et magyars. Il fut alors décidé que l'on prendrait la direction de la côte mourmane. A Iékatérinbourg et à Perm, les Yougoslaves rencontrèrent les Tchécoslovaques qui, tenant le chemin de fer, favorisèrent leur passage. Par Viatka, Vologda, Petrozavodsk, Kem et Kola, ils finirent, après des mois de périlleuses pérégrinations, qu'il est intéressant de suivre sur la carte, par gagner Mourmansk. Ils s'empressèrent alors d'occuper la côte et la ligne de chemin de fer.

Lorsque les troupes alliées approchèrent de la côte mourmane, elles furent surprises de la trouver gardée par des soldats qui les attendaient. Le colonel Marinkovitch, qui commandait les Yougoslaves, après avoir prêté à l'armée de débarquement le concours de ses hommes, se présenta au général anglais et lui dit : « Général, j'ai l'honneur de remettre à l'Entente mes soldats et le chemin de fer mourman qu'ils occupent, et je me mets moi-même à votre entière disposition. » Le général anglais félicita vivement le colonel Marinkovitch de l'endurance dont lui et ses hommes avaient fait preuve.

§

Si les Serbes, Croates et Slovènes d'Autriche-Hongrie ont ainsi prêté leur appui à l'Entente en Macédoine et en Russie, en fournissant au moins 80.000 hommes à ses armées (1), ils n'ont pas fait moins sur le front austro-italien. Le 28 juillet encore, un communiqué de l'état-major austro-hongrois attribuait à la défection des Yougoslaves et des Tchécoslovaques la cruelle défaite subie sur le Piave. « En Italie, écrivait l'*Unità*, les prisonniers yougoslaves ont présenté jusqu'à ce jour 3.900 demandes en vue d'être enrôlés dans l'armée serbe. Deux cents officiers yougoslaves, concentrés à Nocera-Umberto, ont adressé une requête dans le même but. » Le nombre des prisonniers serbes, croates et slovènes que renferment les camps d'Italie est si considérable même que le Comité yougoslave, qui fait dans les pays de l'Entente la même œuvre anti-autrichienne que le Conseil National tchécoslovaque, n'attend que l'autorisation du gouvernement italien pour en constituer une armée qui combattra aux côtés de nos frères latins.

Après les efforts qu'ils ont faits, aussi bien dans leur patrie qu'à l'étranger, pour servir notre cause, nous croyons donc qu'il est superflu aujourd'hui de demander aux Yougoslaves de nouvelles preuves de leurs sentiments anti-autrichiens. Ils méritent, autant que les Tchécoslovaques, la libération qu'ils réclament de nous. Leur programme devrait donc sans tergiversation être adopté par tous les hommes d'Etat de l'Entente.

Si même les Yougoslaves d'Autriche-Hongrie n'avaient pas aidé l'Entente — et l'on voit que ce n'est pas le cas, — il

(1) Nous empruntons ce chiffre à un article signé G. S. (Gaetano Salvemini) paru dans l'*Unita* du 24 août 1918, article que nous citons plus loin.

faudrait les libérer, puisqu'ils le demandent et que tel est leur droit, si nous en croyons tous les principes proclamés aussi bien en Europe qu'en Amérique. Cette libération ne doit pas être une récompense, mais un acte de justice. C'est ce qu'a fort bien compris un Italien de Trieste qui, dans le journal slovène *Edinost* du 18 août 1918, écrivait en italien :

Nous autres, Italiens, devons nous persuader que si nous voulons aussi notre liberté, nous devons veiller à ce que la même chose soit accordée à nos voisins. Nous devons donc, dans notre propre intérêt, nous lier étroitement aux Yougoslaves, nous souvenant que les Yougoslaves sont avec nous et forment un peuple assez mûr pour se gouverner lui-même.

Ces sages paroles seront entendues à Rome. Elles l'ont déjà été en Autriche même où, il n'y a pas longtemps, M. Conci, député italien du Trentin, exprimait, dans une lettre rendue publique, « l'espoir que des personnalités compétentes réussiront à choisir la direction, facile à trouver, par laquelle il sera possible d'obtenir entre les deux nations un accord durable, sincère et basé sur la justice et l'égalité ». Les partis socialistes, de leur côté, ont émis la même idée. Social-démocrates yougoslaves et italiens, réunis le 22 août 1916 à Trieste, ont en effet voté un ordre du jour dont un des principaux passages est ainsi conçu :

Vu la particulière situation ethnographique de nos régions, y compris Trieste, l'assemblée invite les deux comités exécutifs régionaux de la section italienne et de la section yougoslave du parti social-démocrate à discuter et à préciser sans hésitatien, dans des conférences tenues en commun, les points principaux de la solution de la question nationale dans les régions de l'Adriatique, afin que ces solutions puissent être mises en discussion dans un congrès qui sera réuni le plus tôt possible.

Les Italiens d'Autriche, on le voit, ont fort bien saisi que les différends suscités par la politique des Machiavels de Vienne ne peuvent servir que leurs oppresseurs. Ils savent aussi qu'on ne peut libérer une nation sans libérer les autres, c'est-à-dire en conservant une Autriche-Hongrie. Vaincue et obligée de céder à l'Italie certaines régions, cette Autriche, toujours soutenue par l'Allemagne, ne rêverait qu'à prendre sa revanche. Que feraient alors, nous le demandons, les Yougoslaves maintenus sous une domination qu'ils abhorrent ? Les

Polonais et les Tchécoslovaques ont vu leurs droits reconnus par l'Entente. Conserver l'Autriche-Hongrie en ne libérant pas également les Yougoslaves et les Roumains serait assurer l'hégémonie germano-magyare sur ces deux nations et faire d'elles, et malgré elles, des ennemies de l'Entente. La justice s'accorde par conséquent avec les intérêts des Alliés, surtout avec ceux de l'Italie, voisine immédiate de l'Empire des Habsbourgs. Nous croyons savoir qu'on le reconnaîtra et qu'une déclaration plus nette et plus complète que celle de Versailles assurera, après notre victoire, aux Yougoslaves et aux Roumains le droit de disposer d'eux-mêmes et de s'unir à leurs congénères.

JULES CHOPIN.

LES ORIGINES FLAMANDES
DE
BEETHOVEN

—

La présente guerre a ramené une fois de plus des discussions musicales (ou plus exactemeut à propos de musique), aussi passionnées qu'aux temps déjà lointains du wagnérisme militant. Une fois passés les moments de stupeur qui suivirent la mobilisation générale, nos philosophes de la presse — ceux du moins qui n'étaient pas mobilisés — commencèrent à discuter sur les causes profondes du phénomène qui venait d'ébranler notre vieux monde, et, malgré l' « union sacrée », on se jeta à la tête de violents arguments pour ou contre la culture austro-allemande.

En musique, domaine austro-allemand par excellence, Wagner, tout désigné par un demi-siècle de succès dramatiques universels, fut, par certains, chargé de tous les péchés du pangermanisme. Cependant, des esprits impartiaux rappelèrent que s'il avait, parfois, médit des Français, il était juste de reconnaître que d'autres musiciens, et non des moindres, mériteraient autant que lui un patriotique ostracisme : Gluck, pourtant assez fêté, de son vivant, en France, et le doux Mozart lui-même n'avaient-ils pas eu à l'égard de nos aïeux (et de nos aïeules), le premier des paroles plutôt désobligeantes, le second des jugements d'une grossièreté que M. Brieux seul pourrait colorer d'euphémismes décents ? Et Meyerbeer, Spontini, n'avaient-ils pas tour à tour ou simultanément servi la France et la Prusse sans que nul leur en eût jamais fait

reproche?... L'énumération serait interminable des griefs réciproques que les belligérants peuvent s'adresser au sujet des rapports artistiques internationaux. Beethoven lui-même, auquel le monde moderne doit sans doute ses joies artistiques les plus pures, n'aurait pas dû être excepté d'une proscription sévère, pour ses chants de guerre autrichiens de 1796, sa *Victoire de Wellington à Vittoria* (sa dixième symphonie) et son *Glorieux Moment*, composé en 1814. Cependant la seconde saison de guerre des concerts symphoniques ramena sur les programmes le nom de Ludwig van Beethoven...

« Par où une symphonie peut-elle être plutôt française qu'italienne, russe ou allemande, si elle n'est qu'un composé de sonorités harmoniques, sans radicaux ni désinences, et par où Beethoven s'y divulgue-t-il germain ou seulement germanophile (1) ? » demandait Emile Bergerat, tandis que, dans le *Journal des Débats*, l'anonyme « Z. », essayait de montrer l'inanité de pareilles discussions, en refusant de prendre au sérieux « les maniaques qui ont besoin de se rappeler que Beethoven avait un grand-père belge pour écouter la *Sonate au Clair de lune* (2) ».

Il est pourtant des personnes pour lesquelles l'audition d'une symphonie, eût-elle cent ans d'existence, ne saurait produire d'effet sans avoir au préalable rassuré leur conscience, par la lecture de l'acte de naissance du compositeur. Qu'on nous permette de dédier à ces « maniaques », — bien que la lecture n'en soit pas réservée à eux seuls, nous l'espérons, — ces quelques pages, résultat de recherches faites aux sources les plus dignes de foi, où nous évoquons la personnalité de Louis van Beethoven, l'ancien, kapellmeister de l'Electeur de Cologne, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

§

On sait que Beethoven vit le jour à Bonn, aux bords du Rhin, en décembre 1770. Sa naissance, comme celle de maint homme illustre, a été entourée pendant longtemps de légendes et d'obscurités. La plus absurde de ces légendes, mises en circulation dès son vivant, faisait de lui le fils naturel du roi de Prusse Frédéric II, lequel ne mit les pieds à Bonn durant

(1) *L'art a-t-il une patrie ?* Lettre à Camille Saint-Saëns, dans *l'Information* du 22 septembre 1915.
(2) *Journal des Débats*, du 25 juillet 1915.

l'année 1770. Nonobstant, ce racontar, inventé on ne sait par qui, fut accueilli, sous toute réserves, par Choron et Fayolle, auteur d'un *Dictionnaire de musique* apprécié, il y a un siècle; il n'en fallut pas plus aux musicographes allemands pour rejeter sur leurs collègues français l'invention de cette médisance, recueillie bientôt après par le *Dictionnaire de la Conversation* de Brockhaus (1). Comme un de ses amis, le docteur Wegeler, compagnon de sa jeunesse, auteur aussi précis que précieux de *Notices* sur la vie de Beethoven, s'étonnait que ce dernier laissât propager cette légende sans protester :

Tu m'écris, lui répondit, Beethoven que, en certains endroits, on me représente comme étant le fils naturel du roi de Prusse ; on en a déjà parlé il y a longtemps. Je me suis fait une loi de ne jamais rien écrire sur moi, comme pour répondre à ce qu'on aurait écrit sur mon compte. Aussi je te confie très volontiers le soin de faire connaître au monde l'honnêteté de mes parents et en particulier de ma mère (7 octobre 1826).

Un autre jour, Beethoven se contentait de répondre à la même insinuation par le vers de *l'Odyssée* dans lequel Télémaque proclame qu'on ne peut jamais savoir quel est son père.

Lorsque les biographes s'intéressèrent, vers 1840, aux origines de celui auquel la ville de Bonn allait élever une statue, sur l'initiative généreuse de Liszt, la Belgique et la Hollande se disputèrent la gloire d'avoir été le berceau de la famille van Beethoven. Il y avait, et il y a peut-être encore aujourd'hui, comme au temps de Fétis, des van Beethoven en Hollande, et l'on découvrit, à cette époque, un Ludwig portant ce patronyme, à Zutphen ; mais les musicographes belges Léon de Burbure et Grégoire, après de minutieuses recherches dans les archives locales, recherches contrôlées depuis par les patientes investigations de l'Américain Wheelock Thayer, prouvèrent que les origines du plus grand musicien allemand du début du XIX^e^ siècle étaient purement flamandes. De père en fils les van Beethoven étaient flamands, jusques et y compris Ludwig van Beethoven I^er^, le grand-père, qui, un beau jour, quitta le pays natal pour émigrer aux bords du Rhin ; — d'où

(1) Un journaliste anglais renchérit encore sur cette absurdité en confondant Frédéric I^er^, mort en 1740, et Frédéric II.

son petit-fils, prénommé comme lui Ludwig, s'exilera à son tour, en 1792, pour aller vivre à Vienne.

§

Un jour de l'année 1732, sous le règne de Clemens-August, Électeur de Cologne, débarquait à Bonn, résidence de ce prince, un jeune musicien flamand dont le nom, à désinence étrangère, n'était pas inconnu alors à Bonn : un Michael van Beethoven y exerçait déjà la profession lucrative de cirier ou marchand de cierges et de bougies et, comme tel, était fournisseur de la cour électorale.

Ludwig (ou Louis), son parent, sans nul doute, natif d'Anvers (où il avait été baptisé le 23 décembre 1712), était le troisième enfant d'un tailleur aisé qui devint, peu après la naissance de ce dernier, propriétaire d'une maison de la rue Neuve désignée sous le vocable de *Sphera Mundi;* sa mère était née Catherine de Herdt. Henri-Adélard (ainsi se prénommait le père de Ludwig Ier) était lui-même fils de Guillaume van Beethoven et de Catherine Grandjean (mariés depuis le 11 septembre 1680); il avait été baptisé à Notre-Dame d'Anvers, le 8 septembre 1683. Originaire de la région de Louvain, marchand de vins de son métier, Guillaume, dont le père s'était fixé aux bords de l'Escaut vers le milieu du XVIIe siècle, est l'ancêtre le plus ancien connu de celui qui devait illustrer à tout jamais ce nom roturier, dont la signification très prosaïque signifie à peu près « du jardin aux choux », et qu'on trouvait encore, à la fin du XVIIIe siècle et au début du suivant, dans la région de Louvain : à Rotselaer, Leefdaal, Berthem, ainsi qu'à Maestricht, à Tongres et à Tirlemont. La famille était donc bien flamande et non hollandaise, et certaines de ses branches le demeurèrent jusqu'à leur extinction.

Suivant une tradition de famille rapportée par le peintre Jacob Jacobs, son petit-neveu, Louis van Beethoven aurait quitté très jeune la maison paternelle, à la suite d'une discussion. Ce qui est certain, c'est qu'on le trouve engagé, par le chapitre de l'église collégiale Saint-Pierre de Louvain, comme chanteur du chœur et du jubé, à la date du 2 novembre 1731, et, huit jours plus tard, désigné pour faire l'intérim du *phonascus* ou maître de chant, Louis Colfs. Il était donc, à cette époque, à peine âgé de dix-neuf ans, ce qui laisse supposer qu'il pouvait être à Louvain depuis quelque temps déjà, et s'y était perfectionné dans

la pratique de son art. Beethoven Ier ne remplaça d'ailleurs son maître que pendant le temps qui avait été fixé : un trimestre. Peu après, attiré peut-être autant par ses parents déjà établis aux bords du Rhin que par la renommée de la chapelle électorale, qui comptait parmi ses membres un grand nombre d'artistes d'origine flamande, ou, tout simplement, poussé par une humeur vagabonde, il arrivait à Bonn, où il savait devoir se trouver en pays de connaissance (1).

Doué d'une belle voix de basse, qu'il conserva jusqu'à un âge avancé, et d'un talent musical vite apprécié, Louis van Beethoven l'ancien reçut, au mois de mars 1733, le brevet de *Kurfürstlicher Hof-Musiker* (musicien de la cour électorale), aux appointements annuels de 400 florins payables par trimestre (*quartaliter*) à compter du 1er janvier précédent. L'année n'était pas achevée qu'il devenait Bonnois d'adoption par son mariage avec Maria-Josepha Poll, native de Bonn, âgée de dix-neuf ans, qui fut célébré le 17 septembre, en l'église Saint-Remy. Les témoins étaient deux musiciens de l'Electeur, van den Eeden, futur maître du grand Beethoven, et Kicheler. Un an plus tard, un premier enfant naissait de ce mariage : Maria-Bernardina-Ludovica, qui fut baptisée, le 28 août 1734, à la même église Saint-Remy ; le parrain était Michael van Beethoven, le fournisseur de cire de la cour électorale, représenté par son fils Cornelius. Un second enfant, un fils, qui fut baptisé Marc-Joseph, le 25 avril 1736, vint bientôt prendre la place de Bernardina, morte le 17 octobre précédent ; il mourut probablement fort jeune, lui aussi. Vers la fin de 1739 ou le début de l'année suivante, — l'acte de baptême n'a pas été retrouvé, — un second fils naquit, qui fut prénommé Johann ; c'est lui qui fut le père de Ludwig van Beethoven, deuxième du nom.

Louis van Beethoven le grand-père était arrivé de Louvain à l'époque la plus brillante du règne de Clemens-August. Sous la direction du marquis de Caponi, chambellan de l'Electeur, la chapelle était composée de musiciens dont les noms, pour la plupart, révèlent une origine germanique, mais qui étaient dirigés par des chefs d'orchestre italiens : à Trevisani, mort le 29 mars 1732, avait succédé Donnini comme kapellmeister, alors que le violoncelliste Ferdinand dell'Abaco dirigeait la

(1) On a supposé aussi que l'Electeur, l'ayant entendu à Louvain, l'aurait engagé pour sa chapelle de Bonn.

musique de la Chambre, depuis le 26 août 1729. Par contre, l'organiste, van den Eeden, qui avait déjà servi le précédent Electeur, était d'origine flamande.

§

Le service de la « chapelle », réglementé par Joseph-Clemens, en 1719, comprenait, outre les offices religieux, les concerts et les représentations dramatiques, ainsi que les bals donnés à l'occasion de certaines fêtes, notamment de l'anniversaire du prince. Cette date marquait, ainsi que les semaines du carnaval, plusieurs jours de divertissements. Les représentations d'opéras ou d'oratorios italiens devaient être assez fréquentes, au temps du fastueux Clemens-August. Les comptes de l'Electeur montrent que de nombreux musiciens, chanteurs, danseurs, comédiens étrangers (italiens, bohémiens, français) étaient appelés à Bonn pour le divertissement de Son Altesse Sérénissime et de sa cour. Ils y apportaient naturellement leur répertoire, que les artistes de la chapelle locale avaient simplement pour rôle d'accompagner ou de compléter.

L'un des rares livrets qui aient été conservés de cette époque, celui de *la Morte d'Abele*, indique en tête de sa distribution, dans le rôle d'Adamo, « il Signor Biethoven ». Ses camarades et lui sont qualifiés de « Virtuosi di Camera ».

A la mort de Clemens-August (1), un certain Zudoli, qui avait succédé lui-même comme kapellmeister à Donini (1732-1752), venait d'être remplacé par un violoniste français nommé Touchemoulin. Né à Châlons en 1727, Touchemoulin, au dire du musicographe Gerber, avait jadis été confié par l'Electeur à l'illustre Tartini. Jouissant, depuis 1753, d'un traitement de 1000 florins, qui fut réduit à 400 après l'avènement de Max-Friedrich, Touchemoulin donna aussitôt sa démission d'un emploi qu'il n'avait pas rempli une année et redevint simple violoniste.

C'est alors que Louis van Beethoven, qui remplissait les fonctions de « bassiste » au jubé ou « doxal » de la chapelle et au théâtre, demanda, dans les termes suivants, à succéder à Touchemoulin :

(1) Clemens-August, se rendant à Munich, s'arrêta, le 5 février 1761, chez l'Electeur de Mayence, qui offrit une fête en son honneur ; grand danseur, l'Electeur de Cologne mourut au cours du bal, dans la matinée du 6 février.

Eminentissime Archevêque et Prince Electeur
Sérénissime Seigneur et Maître!

Votre Grandeur Electorale permettra de se faire très humblement remontrer que j'ai, au cours du long temps de mes services, accomplis en toute conscience et fidélité comme vocaliste, après la mort du capellmstre (*sic*) assuré les services *in Duplo* pendant plus d'une année entière, à savoir : en chantant et en battant la mesure, sur quoi se base aujourd'hui ma requête *ad referendum* ; d'ailleurs j'ai reçu l'assurance de cette place. Mais comme par *recommandation* particulière le Dousmolin (*sic*) m'a été préféré, et cela illégalement, j'ai dû jusqu'ici me soumettre à mon sort.

Mais depuis, sérénissime Prince et Seigneur, par suite de la réduction survenue de son traitement, le Capellmstr Dousmolin a donné réellement ou sollicité sa démission, j'ai, sur l'ordre formel du baron Belderbusch, recommencé *de novo* à remplir sa charge qui doit certainement continuer à être remplacée.

Si ma très humble supplique parvient à Votre Altesse Elect., elle me permettra très gracieusement (attendu que d'ailleurs pour assurer au Doxal la *Musique* nécessaire, je conduis le gouvernail, le cas échéant, dans les cérémonies de l'église et je dois être au *puncto* du Coral) de me faire rentrer dans les droits qui m'ont été octroyés par Votre Sérénissime *antecessori*, de Bienheureuse mémoire, et de me nommer Cappelmestr, avec quelque augmentation (*augmentierung*) de mon traitement futur, à cause de mes services en *Duplo*. Pour cette très haute faveur, je n'oublierai jamais de prier Dieu qu'il accorde longue vie, santé et [long] règne à Votre Altesse Electorale, aux pieds de laquelle je me jette en très profonde soumission.

De Votre Altesse Sérénissime le très obéissant

Ludwig van Beethoven,
Passist.

Par décret du 16 juillet 1761, Louis van Beethoven obtint satisfaction et fut nommé, « par suite de la démission de notre ex Capellmeister Touche Moulin et de la très humble demande de notre bassiste Ludwig van Beethoven », à la tête de la chapelle électorale, tout en conservant sa place de bassiste. A ses 292 thaler *species* 40 alb. furent ajoutés 97 rheinthaler 40 alb., le tout payable par trimestre.

Beethoven l'ancien n'avait donc pas mis moins de vingt huit ans à conquérir la première place de la chapelle, qui lui avait été promise dès la mort de Zudoli, mais que l'interrègne éphémère de Touchemoulin lui avait fait attendre environ une année. Tout en ayant à pourvoir aux quadruples devoirs de

directeur musical de la chapelle et des concerts, du théâtre et des bals de la cour, pour lesquels il composait vraisemblablement quelques morceaux ou faisait des raccords de plus ou moins d'importance, Beethoven continuait à figurer parmi les chanteurs.

Si l'on en croit une tradition rapportée par Wegeler, l'un des premiers biographes de son petit-fils, il chantait encore à l'âge de cinquante-huit ans, vers 1770, dans *l'Amore Artigiano* de Gassmann et dans *le Déserteur* de Monsigny. En 1770 même, un livret italien (*S. S. Cipriano e Giustina Martiri*, oratorio exécuté à la cour de Bonn, pendant le carême) attribuait à « *Il Signor Ludov. van Beethoven* » le rôle d'Eusebio, « *Sacerdote Christiano occulto* » ; et l'on trouve encore, l'année suivante, son nom imprimé dans le livret de *Sylvain* de Marmontel et Grétry. La pièce, jouée en français, porte en tête de sa distribution : « Dolmon, père... Mons. Van Beethoven, Maître de Chapelle », et immédiatement au-dessous : « Dolmon, fils aîné, sous le nom de Silvain... Jean van Beethoven », indiquant ainsi que le vieux kapellmeister avait déjà fait entrer son fils dans la troupe électorale.

Le répertoire de la Cour se composait surtout d'opéras-comiques italiens ou français et de pantomimes. Aux grandes fêtes, les représentations dramatiques étaient généralement suivies d'un repas de gala et d'un bal qui se prolongeait parfois jusqu'au matin : ainsi, le 6 janvier 1765, on donna *le Aventure di Rudolfo* (avec la Compagnie Mingotti sous la direction de Rizzi Romanini) et *Arlequino fortunato per la Maggia*, pantomime suivie d'un grand souper et d'un bal masqué qui se termina vers six heures du matin. Des fêtes dont le programme était aussi chargé ne laissaient pas que de donner grand souci au directeur de la musique ; sous ce rapport, l'anniversaire de Max-Friedrich, le 13 mai 1767, offre un exemple encore plus typique des exigences du service de l'orchestre électoral. Le matin, après les salves d'artillerie protocolaires et le baise-main traditionnel, il y eut service solennel à la chapelle ; pendant le repas qui suivit, il y eut musique de table (*Tafelmusik*) et, le soir, une sérénade, puis une représentation d'opéra-comique ; enfin, après le souper, un bal masqué qui dura jusqu'à cinq heures du matin. La sérénade allégorique et mythologique, à la mode du temps, dont les

auteurs ne nous sont pas connus, avait pour personnages Bacchus, Diane et le Rhin (*Bacco, Diana e Reno*); l'opéra-comique, en deux actes, était *la Schiava finta*, « del celebre don Francesco Garzia, Spanuolo », musique de Piccinni; le rôle de Dorinde y était rempli par « Giovanni Van Beethoven », alors âgé de vingt-sept ans environ.

Le 16 mai de l'année suivante, on donna, à la même occasion, un « poème allemand musical » suivi d'un intermezzo italien (*ein welsches Zwischenspiel*), *la Nobilita delusa*, qui obtint beaucoup de succès; le 17 mai 1767, un opéra-comique italien, *Il riso d'Appoline*, « spécialement composé pour le très haut anniversaire du prince ».

L'année 1772 vit représenter : le 27 février, *le Donne sempre Donne*, d'Andrea Luchesi, en mars, *la Contadina in corte*, de Sacchini, et, pour la fête du prince, *il Natal di Giove*, de Luchesi encore, et *la Buona Figluola*, de Piccinni.

Toujours à la même occasion, le 13 mai 1773, on joua *l'Inganno scoperto overo il Conte Caramella, drama giocoso per musica*, en trois actes, « del Sig. Maestro Andrea Luchesi, all' attuale Servizio di S. A. A. E. ». Ici encore, et pour la dernière fois, figure, à la fin de la distribution, le nom du vieux kapellmeister, qui avait laissé la conduite de l'ouvrage au maestro italien : « Brunoro, Contadino e Tamburino di Truppe suburbane... Ludovico van Beethoven ». Il s'agissait là, sans doute, d'un rôle très secondaire, ou même d'un rôle muet, dont le titulaire se bornait à battre le tambour.

Le vieux van Beethoven, qui, à son emploi de musicien, joignait la profession, peut-être plus lucrative en pays rhénan, de marchand de vins en gros, comme son grand-père, mourut à la fin de cette même année, la veille de Noël 1773, soixante et un ans après son baptême à Anvers, dans une maison de la Bonngasse, presque en face de celle où habitait son fils Johann. Sa veuve, qui avait depuis longtemps fait preuve d'un penchant marqué pour la boisson (dont hérita Johann), était alors retirée ou, plus exactement, enfermée, dans un couvent de Cologne, et ne tarda pas à le suivre au tombeau.

Au dire de Wegeler, le kapellmeister était « un petit homme, robuste, avec des yeux très vifs ; il était fort estimé comme artiste ». Un portrait de lui, peint par Radoux, peintre de la cour électorale, le représente vêtu d'une large pelisse

verte, bordée de fourrure, la tête prise dans une sorte de béret, comme aimaient à en porter les artistes du XVIII^e^ siècle, l'air très digne, l'œil clair et vif trahissant son authentique origine flamande.

Les bavardages du bonhomme Fischer et de sa sœur donnent ce portrait naïf des grands-parents de Beethoven :

Taille du kapellmeister : un grand bel homme, visage allongé, front large, nez rond, gros et grands yeux, grosses joues, visage très sérieux. C'était un homme très respectable, ayant bon cœur pour son entourage, son épouse était une bonne femme tranquille, mais elle était adonnée à la boisson, aussi la supportait-il avec une grande peine... Hofkapellmeister van Beethoven avait de l'argent placé. Il avait deux caves avec du vin, qu'il vendait au tonneau ; soit que ses parents ou ceux de sa femme eussent été marchands et fait le commerce de vin, il savait s'occuper du vin et s'occuper avec son maître tonnelier, ou peut-être pour se faire des revenus avec son argent. C'est ainsi qu'il fit la connaissance du commis des caves de la cour Baum [dont la femme tint avec lui son petit-fils sur les fonds baptismaux, le 17 décembre 1770], il le consultait sans doute souvent au sujet de son vin, et qui lui avait indiqué les bons crus de ce pays. Il vendait son vin dans le plat-pays, où il avait des connaissances, à des marchands qui lui achetaient son vin ; et les bonnes années, il s'approvisionnait ainsi de vin nouveau... A la mort de son père, Johann van Beethoven trouva dans son livre de nombreuses créances sur des paysans auxquels il avait prêté de l'argent, ou des vignerons auxquels il avait fait des avances. Ceux-ci nièrent alors leurs dettes, et exigèrent de voir leurs écrits qu'il ne pouvait leur montrer. Johann van Beethoven s'en plaignait à Theodor Fischer et disait : « Je me suis souvent disputé avec les paysans, mais je n'en tire rien, et si je leur faisais prêter serment, ils jureraient et j'en serais encore pour les frais. Je me suis souvent dit qu'il en serait ainsi. Mon père était un honnête homme, il se fiait à la parole et aux arrangements verbaux, rien d'écrit. Quand les paysans, qui connaissaient son côté faible, lui apportaient une chose qu'il aimait, une belle motte de beurre frais et de beaux fromages bien faits, il leur en était reconnaissant, leur prêtait et leur avançait de l'argent sur leur vin, et j'ai perdu beaucoup d'argent ainsi. »

§

Johann van Beethoven, l'unique enfant survivant de Ludwig, avait tout naturellement appris la musique dès son plus jeune âge ; à dix ans, un programme d'une fête scolaire donnée au gymnase de Bonn, où il fit quelques études, le cite parmi les

jeunes chanteurs ; il était dans la classe dite *infima*. Son instruction paraît ne pas avoir été négligée par son père. Cependant, à douze ans, il était déjà sopraniste à la chapelle et, quatre ans plus tard, un « décret pour Johann Biethofen », signé le 27 mars 1756, le nommait musicien de la cour (*Hofmusikant*), en réponse à la demande suivante, où il rappelait à l'Electeur les bons et loyaux services de son père :

A Son Altesse Sérénissime Electorale de Cologne, etc ;
Mon Sérénissime Seigneur,
Très humble mémoire avec une requête.

JOAN VAN BEETHOVEN.

Eminentissime et Excellentissime Prince Electeur,
Très gracieux Maître et Seigneur, etc.

Votre Altesse Sérénissime Electorale daignera me permettre de lui représenter humblement que dans la chapelle de la cour de V. A., par suite du manque des voix nécessaires à la musique, mon humble personne a fait ses preuves quatre années, mais elle ne niera pas le bonheur que lui ferait V. A. S. en lui accordant gracieusement un médiocre salaire.

En accueillant ma très humble requête, V. A. S. El. daignera (: en considération des 23 années de services réels et très loyalement soumis de mon père :) vouloir me faire le plaisir d'un simple décret en qualité de Hoffmusicant, et cette grâce de V. A. m'encouragera à pouvoir satisfaire à mon service très loyalement empressé.

De V. A. S.

Le très humble, très fidèle, très obéissant serviteur.

JOAN VAN BEETHOVEN.

Sur le rapport de Gottwald, directeur de la musique de la chambre (*Camer musique director*), qui attestait que « Joan van Bethoven servait avec sa voix depuis deux ans au Duc-Sall (doxal) », et rappelait avec bienveillance les mérites du père, l'Electeur signa, le 27 mars, le décret sollicité, qui fut communiqué le jour même au nouveau musicien de la cour. Dans un autre placet, de six ans postérieur à cette nomination, le fils du kapellmeister demanda qu'on lui réservât, le cas échéant, le traitement de *Hofmusikant* dont il remplissait bien l'office, mais à titre purement honorifique. Johann reçut une promesse, mais il lui fallut patienter encore deux ans, avant de recevoir un traitement de 100 thaler. Il comptait alors parmi les ténors de la chapelle. Une démission étant survenue, il fit valoir que, « ayant eu la faveur de servir un certain temps

comme Hofmusikant », il pouvait humblement prétendre à une partie au moins d'un traitement de 1050 thaler qui se trouvait vacant ; il signait cette requête : « *Joannes van Beethoven, Vocalist.* » Le père appuya d'une longue lettre cette demande si juste, rappelant que son fils avait « chanté pendant treize ans sans traitement avec sa voix, au Duc Sahl (doxal), le soprano, contralto et ténor dans toutes les circonstances survenues, et était en même temps capable sur le violon (*auch vor die violin capable*)..... »

Mon opinion très humble et sans préjudice, ajoutait-il, serait que le traitement vacant de 300 florins de votre Hofsängerin Lentner.... fût réparti gracieusement de telle sorte qu'il fût décrété gracieusement celui de mon fils 300 florins....

LUDWIG VAN BEETHOVEN.
Cappell Meister.

En conséquence, Johann reçut, par décret du 24 avril 1764, un traitement annuel de 100 thaler. Cinq ans plus tard, le 17 novembre 1769, un décès étant survenu dans le personnel de la chapelle, Johann sollicita une augmentation de ses maigres appointements. Après avoir rappelé ses fidèles services au « Duc Saahl » et au théâtre, « mon père, dit-il au prince, met à vos pieds dans cette supplique sa très humble capacité du théâtre, et est intéressé à ce que V. Grâce Elect. veuille bien me faire une faveur ; car il m'est maintenant impossible de vivre avec les cent Rth. qui m'ont été gracieusement attribués. Je demande donc très humblement à V. A. S. de vouloir bien m'assigner le traitement vacant de 100 Rth. »

Par décret du 25 novembre, « Joan Bethof » obtint 25 florins; puis, le 3 avril 1772, le « tenorist Bethof » bénéficia d'une nouvelle augmentation de 50 florins. A cette date, il était marié depuis quatre années avec une jeune veuve originaire d'Ehrenbreitstein, Maria Magdalena Keverich, fille du chef cuisinier du château de cette ville, née le 19 décembre 1746. Maria Magdalena Keverich avait épousé, toute jeune, le valet de chambre de l'Electeur de Mayence, nommé Johann Laym. Deux ans à peine après son veuvage, elle se remaria, en l'église Saint-Remy de Bonn, avec Johann van Beethoven, le 12 novembre 1767. Le kapellmeister n'avait donné qu'à regret son consentement à une union qu'il considérait comme une mésalliance :

Lorsque Johann van Beethoven, dit Fischer, présenta sa bien-aimée en personne à son père, disant que c'était son idée, qu'il y insistait et ne voulait pas en démordre, qu'elle ne soit sa fiancée, elle ne parut pas convenable à son père, ni de son rang; M. le Hofkapellmeister s'en tint à cette présentation et ne voulut rien savoir de plus; bien que ce fût une belle et grande personne, et que nul n'eût rien à redire sur elle, et qu'elle fût de bonne et honorable famille bourgeoise, et pouvant prouver par d'anciens témoignages qu'elle avait servi chez de grands personnages et qu'elle avait reçu une bonne éducation et instruction.

Lorsque M. le Hofkapellmeister se fut renseigné et eut appris qu'elle avait été servante, il s'y opposa, et lui dit : « Je n'aurais jamais cru ni attendu de toi que tu te serais ainsi abaissé. » Mais ce qu'il voulait faire, c'était son idée, il y persista, il dut le laisser agir. « Fais ce que tu voudras, lui dit le vieux, je fais ce que je veux moi aussi, je t'abandonne tout le logement et je déménage. » Et M. le Hofkapellmeister van Beethoven alla demeurer Kœlnerstrasse, dans l'ancien Gudenauer Hof, deux maisons plus loin, numéro 387....

Après leur mariage, dit encore Fischer, ils sont partis en voiture pour Coblenz, sont allés à Thal-Ehrenbreitstein montrer à leurs parents qu'ils étaient mariés. Trois jours plus tard, ils sont revenus à Bonn, où toutes leurs connaissances les ont félicités. Plus tard, Mme van Beethoven disait que, de son côté, ils auraient pu faire une plus belle noce, mais que son beau-père n'y ayant pas assisté par caprice la chose s'était faite rapidement.

Mais le kapellmeister de la cour se réconcilia bientôt avec les jeunes époux, qui s'en furent demeurer dans une maison de la Bonngasse, nº 515 (nº 20 actuel).

Au dire de Fischer, la femme de Johann était une belle personne élancée, assez grande, le visage long, le nez un peu aquilin, maigre, les yeux sévères. Cécile Fischer ne se rappelait pas l'avoir jamais vue rire. « Capable de parler à tous, grands et petits », ce qui la faisait aimer et estimer, femme d'intérieur, bonne ménagère, elle s'occupait de couture et de broderie. Elle devait mourir à quarante ans, ayant donné quatre fils et deux filles à son mari, dont la vie passablement déréglée ne continua pas peu à hâter sa fin prématurée. Un portrait, peint par son compatriote Bekenkamp, et conservé aujourd'hui dans les collections de la Maison de Beethoven, à Bonn, passe, sans certitude absolue, pour la représenter.

Une de ses deux sœurs, mariée au médecin militaire Rovantini, eut un fils, Franz, qui fut musicien de l'Electeur Max-Frie-

drich ; celui-ci l'envoya, en 1770, se perfectionner à Dresde et à Berlin.

§

La maison de la Bonngasse, assez proche du château électoral, subsiste encore aujourd'hui et, restaurée dans l'état où elle pouvait être à la fin du XVIII^e siècle, est devenue la Maison de Beethoven, musée consacré exclusivement au culte beethovénien. Elle se divise en deux parties, autrefois distinctes, comprenant deux étages qui forment des appartements assez vastes sur la rue, auxquels on accède par un escalier bordé d'une rampe élégante en fer forgé ; ils étaient occupés bourgeoisement, le premier par le propriétaire, un passementier nommé Clasen, dont la boutique était au rez-de-chaussée ; le second par la famille Salomon, famille de musiciens comme celle des Beethoven. Ceux-ci habitaient, sur le jardin, ou la cour, un humble logement de deux étages, en aile, ne comprenant chacun qu'une pièce et une entrée où débouche un étroit escalier de bois, roide comme une échelle. La mansarde du second étage, où devait naître Ludwig, servait vraisemblablement de chambre à coucher.

Un premier enfant de Johann fut baptisé à Saint-Remy, le 2 avril 1769, et eut pour parrain le grand-père Ludwig, qui lui donna son prénom ; mais il ne vécut que quelques jours. Le second, né à la fin de l'année suivante, fut également prénommé Ludwig. On a discuté beaucoup pour savoir exactement la date de sa naissance, qui a été, par surcroît, entourée d'une légende ridicule dont nous avons parlé au début. Le seul document officiel est, selon les us et coutumes de l'ancien régime, l'extrait de baptême, qui se trouve ainsi libellé dans les registres de l'ancienne paroisse Saint-Remy :

1770

Parentes.	Proles.	Patrini.
D : Joannes van Beethoven et Helena Keverichs conjuges.	17^ma X^bris Ludovicus.	D : Ludovicus van Beethoven et Gertrudis Müller dicta Baums.

Vraisemblablement, selon la coutume constante des pays catholiques, le fils de Johann van Beethoven et de Magdalena (non Helena) Keverich fut baptisé le lendemain, ou le surlendemain au plus tard, de sa naissance ; celle-ci doit donc se

placer le 15 ou le 16 décembre. Toutes les discussions qui ont été accumulées par les graves érudits allemands autour de cette date inconnue n'ont pas fait avancer d'un iota la solution de cette question qui, somme toute, n'offre qu'un intérêt de pure curiosité, — aussi bien pour Beethoven que pour beaucpup d'autres hommes illustres. La seule date qu'on puisse inscrire avec certitude en tête de la biographie de Ludwig van Beethoven est donc celle de son baptême : le lundi 17 décembre 1770.

§

Les Beethoven eurent encore cinq enfants : d'abord deux fils, Kaspar Anton Karl, né le 8 avril 1774, qui eut l'honneur d'avoir pour parrain le fameux ministre von Belderbusch, et pour marraine l'abbesse de Villich, Catharina von Satzenhoven, laquelle était à la fois la favorite du prince Electeur et celle de son ministre ; et Nicolas, né en 1776 ; puis une fille, née en 1779, un quatrième fils, né en 1781, et enfin, en 1786, une dernière fille ; ces trois derniers moururent en bas âge.

Quand le vieux kapellmeister fut mort, à la fin de 1773, son fils crut devoir sans retard revendiquer sa place, et adressa à son souverain une supplique où il faisait valoir qu'on le trouvait suffisamment capable pour succéder à son père qui, pendant 42 ans, avait rempli les fonctions de « capellen Meister » ; il demandait, en terminant, une gratification pour sa mère. La réponse fut que celle-ci devait demeurer dans son couvent, où elle recevrait une rente de 60 thaler ; quant au traitement de kapellmeister, que Johann eût bien voulu se faire attribuer, il n'en fut pas même question. Dix-huit mois plus tard, Johann revenait à la charge, adressant cette fois à l'Electeur une demande de secours à peine déguisée. On lui promit, « après la mort plus ou moins prochaine de sa mère », la jouissance des 60 thaler obtenus naguère, promesse qui ne fut pas tenue d'ailleurs, car, vers la fin de 1775, Johann se plaignait encore de ne toucher par an qu'environ 145 thaler, provenant de ses brevets antérieurs. Sa famille, avec ses trois garçons dont l'aîné n'avait pas encore six ans, avait quitté la Bonngasse deux fois déjà ; elle logeait dans l'antique Rheingasse, chez le boulanger Fischer, où, sauf un court intervalle, devait s'écouler, jusqu'à l'âge de quinze ans, la jeunesse de Ludwig.

Devenu veuf, en 1787, Johann s'adonna de plus en plus à

son funeste penchant pour la boisson, seul héritage qu'il tînt de sa mère ; aussi l'Electeur jugea-t-il prudent de partager son traitement entre lui et son fils : 200 thaler plus trois muids de blé annuellement. Il mourut misérablement, le 18 décembre 1792, au moment où Ludwig venait d'arriver à Vienne.

Johann van Beethoven nous est dépeint par son contemporain Fischer comme un grand et bel homme, les cheveux poudrés, à la manière de son temps, d'un caractère vif et joyeux dans sa jeunesse, ne détestant ni le vin, — on le sait du reste, — ni les gais propos; mais il était violent, emporté, autoritaire vis-à-vis de ses enfants. Dans les premières années de son mariage, il avait été encore recherché comme maître de musique et devait avoir eu une assez belle clientèle d'élèves des deux sexes, dont quelques-uns appartenaient aux plus riches familles de Bonn. Mais, ainsi que l'indique un rapport remis à l'Electeur Maximilian-Franz, en 1784, sa voix, dès cette époque ; était « complètement gâtée », et il ne fit plus dès lors, surtout après la mort de sa femme, que traîner une vie lamentable (1). Peut-être ne faut-il pas le juger avec trop de sévérité, car on ne doit pas oublier qu'il sut discerner de bonne heure les dispositions exceptionnelles de son fils, diriger lui-même et perfectionner son éducation musicale, en le confiant aux meilleurs maîtres que possédait la petite résidence de Bonn. On peut dire cependant, avec le regretté Teodor de Wyzeva, que « Jean a été seulement l'intermédiaire par lequel est venu à son fils quelque chose de la nature physique et morale de l'aïeul, du vieux maître de chapelle flamand. Beethoven lui a dû le fond de son âme, de même qu'il a hérité de lui cette structure massive et nerveuse du corps, ces traits accentués, ces yeux mobiles et maints autres détails de physionomie que le père n'avait pas et que nous fait voir un portrait du vieux Louis », — portrait que Beethoven conserva toute sa vie sous ses yeux, à Vienne, et dont la vue, lui rappelant le vieillard que son enfance avait à peine connu, le soutenait à travers les maladies, les infirmités et les mille douleurs qui devaient traverser sa carrière héroïque.

J.-G. PROD'HOMME.

(1) Un portrait, de mêmes dimensions et de même facture que celui de sa femme, passe pour le représenter. Conservé à Cologne, avec le précédent, par M. Walter Jagenberg, il figura, en même temps, à l'Exposition du Livre de Leipzig, en 1914.

LES DÉVOTES D'AVIGNON

(*Suite*[1])

—

XIII

VITA NUOVA

Quelle messe d'Alleluia et de Lætare, le lendemain! Comme il pria! Son cœur résonnait comme un orgue. Quand Emezinde entra dans l'église, sa démarche s'harmonisait avec la douceur de ses nouveaux sentiments. Elle se plaça plus près de lui. Elle l'entendait prier et soupirer d'aise. Cette joie nerveuse s'exhalait en jaculations orales, dans un mélange inextricable d'amour et de dévotion, de patenôstres et de délectation. L'idée du consentement de la vierge le soulevait. Il ne volait plus, il ne mendiait plus ; on lui donnait, il ne cessait ni de prier, ni de jouir, mais l'intensité de l'impression l'élevait. Il ne regardait plus curieusement un coin de la chère personne, il l'embrassait toute. Son cœur, si longtemps muet, couvrait les autres voix intérieures. A la sortie, sur l'espèce de terrasse qui s'étend devant le porche, il offrit, à l'étonnement d'Emezinde, un visage sillonné de larmes. Il avait pleuré doucement, sans le savoir. O la caresse des yeux d'or, le chaud rayon qui le touche! L'idole versait de la tendresse avec la même force qu'elle décochait du dédain. En la suivant jusqu'à sa porte, il ne songeait plus à ce beau corps, désormais complaisant à son admiration. Emezinde avait tourné son âme vers lui; et c'était une autre ivresse, plus forte encore, plus vertigineuse encore.

A sa table, il écrivait déjà, quand Mademoiselle de Romanil entra, lumineuse, souriante.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 483, 484, 485 et 486.

— Ne bougeons pas, chien, je te le défends.

Elle lui porta sa main gantée aux lèvres.

— Tu travaillais... je suis contente... Tu mérites qu'on te satisfasse... Tu as prié ce matin... je t'entendais et tu priais de travers... J'étais deux fois contente : mais tu as pleuré... Pourquoi ?

— Ta beauté, c'était accablant... et maintenant, ta bonté !...

— Il y a sermon, ce soir, aux Doms, à huit heures. Adélazie viendra me prendre; tu attendras au porche, tu te placeras entre nous deux.

— Quelle joie ! Mais, que je n'oublie pas mes dettes. Quel bijou, quel objet plairait à Félicité?... Je lui dois le bonheur et la vie peut-être...

— La vie ? tu mords, mauvais chien... Ce matin, je t'avais donné un os, cependant...

— Oui, magnanime, ton bras mince et de rondeur parfaite, et ces veines ! Oh ! la chair d'un esprit !

— Travaille... travaille bien... Je suis contente de t'avoir vu...

L'assistance s'éparpillait en groupes noirs, qui descendaient vers la ville, à travers la place sombre, sans réverbères sinon à un angle.

— Allons nous asseoir sur les marches du Calvaire, le chien entre nous.

Quand ils furent groupés :

— Adélazie, je te comprends mieux. Donner est une volupté.

— Fée, dit le jeune homme, je n'ai jamais tant souhaité d'être vertueux, pour conserver ce que je possède. La vie ne peut me donner davantage que votre tendresse et la miséricorde d'Emezinde. Entre votre cœur et sa beauté, je doute si cette heure appartient au songe ou à la réalité.

Des pensées, ces hôtes que favorise le silence nocturne, dans son cerveau se pressaient. La vraie vie, la vie intérieure, celle qui ne se raconte pas, qui entasse des trésors pour le souvenir, s'avivait chez ces trois êtres.

— Oh ! fit Emezinde, j'ai longtemps hésité à avoir un chien : maintenant il me manquerait...

Elle lui mit une pastille dans la bouche et il garda ses doigts serrés entre les dents.

— Mes enfants, quand je songe au dîner casuistique, que de chemin vous avait fait, je ne dis pas de mauvais chemin, mais dangereux!...

— Cousine, je suis incapable de me repentir : voilà peut-être ce qu'il y a de grave. Vivre maintenant, c'est l'idéal, il faut vivre d'abord. Si Ram pense à moi, cela s'appelle délectation morose. Comme la délectation est de même espèce que le péché, qui la réalise, cela fait une délectation *stupreuse* autant que morose. En réalité, je donne du bonheur, j'en reçois, j'empêche peut-être des péchés, j'en évite moi-même. Sommes-nous en état de grâce, nous qui avons pris pour prétexte d'être ensemble la parole de Dieu, qui ne l'avons pas écoutée, parce qu'elle parlait dans notre cœur plus éloquemment? Cherchant cette atmosphère sacrée pour nos profanes sentiments, sommes-nous sacrilèges, à détourner l'ambiance du temple au profit de nos émois?

Ram dit, un peu à la cantonade :

— On nous convie à admirer le Créateur, sauf dans son chef-d'œuvre. Ma Dame, ce soir, avait ôté ses gants, et ses mains, tantôt câlines et posées l'une sur l'autre comme un signe d'initié, tantôt se caressant entre elles, montraient leur paume profonde et souple ou leurs longs doigts aux ongles de gemmes. Ces mains songeuses égrenaient un invisible chapelet de pensées qui me concernaient; ces mains conscientes de leur beauté et de leur puissance et tellement belles et puissantes, je n'ose les toucher. Car je prendrais un plaisir que je reconnais ne pas avoir mérité! Ces mains, dont le moindre geste m'épanouit, et qui ne pourraient me faire mal, car leur vertu est indépendante de leur volonté et qu'elles ne sauraient me peiner qu'en se cachant, ces mains ont le droit de se tendre, indifférentes, et de recevoir des baisers superficiels; elles de viennent coupables si, sensibles elles-mêmes, elles touchent le seul être qui les admire, les aime et les désire. L'affluence, ce soir, collait les chaises, ennui pour tous et péché pour deux êtres, dont l'un a joui et l'autre consenti à cette joie. Si je frôle Emezinde, je pèche, car j'y ai du plaisir et je ne lui donne point d'ennui. Si je la gênais, sans me causer de joie, ce serait licite. Voyez ce commandement : « Tu regarderas à ton

gré tous les êtres pourvu qu'ils soient laids et que leur vue te déplaise ; si tu rencontres un bel être dont la vue te réjouisse, tu détourneras la tête : car le vrai nom du péché, c'est le plaisir. Ton prochain, celui que tu dois aimer, c'est celui qui ne t'aime pas, qui te déplaît. Ceux que tu chéris et que tu adores ne sont que des tentations vivantes. Jeune fille, tu ne danseras qu'avec les ennuyeux; jeune homme, tu offriras ton bras aux dames, sauf à une seule, celle qui t'attire et dont le contact serait coupable parce qu'il serait doux. »

Mademoiselle de Pierrefeu regardait devant elle, dans la nuit.

— Vous êtes injuste! Regardez un troupeau de moutons; le chien aboie à ces douces bêtes et les bouscule, prêt à les mordre, si elles s'écartent trop. N'est-il pas dans son devoir? Emezinde est vertueuse et vous l'êtes aussi. Si l'un cédait au vertige, l'autre subitement sage incarnerait le devoir oublié et l'imposerait. Vous obéissez à cette discipline que vous calomniez. Elle paraît trop serrée : vous oubliez avec quelle fatalité elle se relâche. Combien de jours écoulés depuis l'heure où ma belle cousine voulait vous chasser d'Avignon ? Comptez-les : maintenant, elle crée des circonstances qui la rapprochent de vous.

— Adélazie, ne le persuade pas trop de ma bénignité, je serais forcée de redevenir *la fera*, la sauvage bête. A t'entendre, je l'aime. A m'en défendre, je ments. La vérité n'est pas si simple. Dans les yeux d'aucun être je n'ai vu mon reflet aussi beau. Pour tous, je suis une très jolie fille ; pour lui, je suis la Beauté même. Si tu n'existais pas, cousine, je serais l'univers, y compris le ciel que je peux ouvrir à mon gré et les étoiles qui, réunies ensemble, ne brillent pas autant que les paillettes de mes yeux. Il m'a révélée à moi-même ; j'étais une mortelle, me voilà déesse. Les hommages, les compliments, les recherches me paraissent des espèces d'affront. Il m'a vue, et n'a plus vu que moi ; à mon approche, il s'est mis à genoux, et il y est resté, en esprit. Sa pensée m'entoure d'un vol d'abeilles qui me respire sans se poser. Me voir a été son seul vœu ; cela suffit à l'emplir d'une telle joie, qu'il n'en souhaite pas d'autre : ma vue le rassasie. Si j'y ajoutais une caresse, la supporterait-il ? A cette minute, avec un mouvement qui n'a pas besoin de l'obscurité pour complice, je le ferais vibrer comme

une harpe. Sous ce léger et incident contact, il perdrait la parole. Comment dédaignerais-je un tel mystère ? Je le dis devant lui, je ne l'aime pas, mais il est le seul être qui m'importe. Je ne crois pas qu'il m'aime, non plus.... C'est autre chose... Il m'idolâtre !... La science découvre des attractions surprenantes entre deux corps et des répulsions invincibles. On constate, on n'explique pas. A tout autre, en disant le bonsoir, je tendrais la main : pour lui, c'est trop. Il aura bien assez si, dans le trajet, par un hasard, je le frôle, même imperceptiblement. Des cheveux flaves, un teint de lys attirent les regards. Qui lui a révélé que toute autre manifestation que la sienne eût été repoussée, que je ne pouvais supporter que sa façon et qu'elle était irrésistible? Cette puissance qu'il m'a donnée me rend esclave. On repousse un amant, on ne refuse pas l'apothéose. Pense à l'histoire de Merlin : il révèle les secrets magiques à celle qu'il aime. Qu'est-ce à dire, sinon que Merlin subit un enchantement semblable à celui qui change Ramman en fétichiste?

— Fétichiste est dur, dit Adélazie.

— Non, il m'aime comme un nègre !

— Avant, c'était comme un chien !

— Je crois fétichiste plus exact : il aime moins ce que je représente que ce que je suis.

— Et il ne proteste pas ! fit Adélazie.

Emezinde eut un trait de rire.

— Il a toute la vie pour philosopher, il a moins de temps pour être heureux. Mes mots, les entend-il ? C'est un ivrogne et, quand il est saoul, il permet au monde de tourner et à Emezinde de l'injurier. Ce qui sort de moi l'extasie. Si je le battais, ce chien-là, il se tordrait de joie.

— Quelles expressions ! quelle bizarrerie ! Vous êtes si étranges, vous m'inquiétez.

— Par instant, l'effroi me saisit moi-même, dit Emezinde, et puis, grave : Ah ! ce n'est pas une amourette à rimer ni à conter.

Mademoiselle de Pierrefeu mit la main sur celle du jeune homme.

— Etes-vous ensorcelé ?

Il sursauta, comme s'il se réveillait.

— Répondez-moi ?

La voix sourde, la lèvre lourde, il dit :

— Certes, marraine, mais à quoi...

— A ce qu'elle a dit, ces paroles qui passent devant vous, à travers vous, qui touchent vos oreilles avant les miennes, vous ne les entendez pas ?

— Il va les entendre, maintenant, dit Emezinde avec une fierté intraduisible d'accent, et elle ramena le genou qui touchait Ramman.

Celui-ci soupira.

— Voulez-vous, marraine, d'un mot me remémorer...

— Consentez-vous à être un chien, un nègre, un fétichiste et un ivrogne ? Consentez-vous à ces injures ?

Il s'exclama, comme s'il entendait ces épithètes pour la première fois.

— Si vous aviez écouté musicalement la voix, vous auriez saisi l'intention si tendre. Ces couples villageois qui se bourrent de coups de poings, se bousculent avec un gros rire vous ont paru bêtes : ils étaient tendres. C'étaient des caresses, ces horions, et ceux qui les échangent en éprouvaient grande liesse. Quand Emezinde m'a dit avec sa voix profonde : « Chien, tu n'es qu'un chien », j'ai éprouvé une telle joie que je m'en souviendrais, même s'il ne me restait qu'une minute à vivre. Aucun homme n'entendra de cette bouche céleste une parole plus formidable, plus pesante de secrets et encore plus débordante de charité, plus chrétienne, plus divine...

— Enfants, vous jouez avec le péché, c'est de votre âge, ne jouez pas avec la raison.

— Belle marraine, cher témoin d'un ineffable secret, laissez-moi vous l'exposer... Ma Dame est l'orgueil incarné, et je l'appellerais Lucifera, si elle n'avait des idées routinières sur le démon, qui n'existe pas, tel du moins qu'on nous l'enseigne. Ma Dame est aussi très subtile... Elle devina que cet inconnu, qui la contemplait à la messe, qui la suivait ensuite jusqu'à ce qu'elle rentrât, tirait de sa vue un tel plaisir, qu'elle eût éprouvé moins de colère pour l'impudent de quelque folle entreprise. C'était un voleur et quel voleur ! Sa pudeur se révolta chaque matin, sous ce regard qui l'enveloppait. Attentat immatériel, pourtant réel ! Je lui prenais, malgré elle, de la volupté. Elle ne s'expliquait pas comment, et elle se sentait touchée, elle incapable de supporter la moindre privauté. Son plus vif éton-

nement venait de l'intensité de ma sensation. Je n'attendais, je ne demandais rien : j'avais ! Comment je tirais tant de joie de sa rencontre, secret ! Et un secret obsède. Changer d'heure et d'église : elle en serait venue là, si Félicité, chargée d'enquête, n'avait découvert que l'inconnu logeait chez sa cousine, dans sa famille même. De là à pousser au monstre, à le surprendre, à le confondre, pour une nature vive il n'y avait qu'un pas; elle le fit. Elle constata son pouvoir prodigieux : elle régnait sur moi, comme le Créateur sur le monde. Elle était le soleil et la lune. Elle s'éclipsa méchamment. Plus de travail ni de paix ; je n'avais que la force de dissimuler à votre cher cœur le goût de mort que je trouvais à la vie.

— Tu as bien souffert, chien ? interrogea Emezinde d'une voix sombre.

— J'étais l'intoxiqué qu'on sèvre brusquement de son poison.

Et à Adélazie :

— Ce que vous avez fait de vœux pour moi, marraine, les anges vos frères seuls le savent. Le drame qui s'est joué dans le cœur d'Emezinde était digne de leur intervention. Cette affinité fantastique, fatale, qui existe entre nous, elle l'accepta quand elle vint et, tragique pour le salut, me lança au visage : « Chien, tu n'es qu'un chien » ; ce fut comme si elle se donnait, puisqu'elle m'acceptait et avec toute ma faiblesse, ma folie, ma faute.

— Il oublie, le monstre, que je lui ai dit ensuite : « Tu es chien, mais tu es mon chien. »

— Dame de toute grâce, je n'osais me parer de cette parole.

Vive et un peu farouche, elle s'écria :

— Est-ce que je me farde devant Adélazie, et fais de la dignité et de la pudeur ? Me reste-t-il autre attitude que d'être sincère ? Suis-je Circé ? Comment ai-je changé un homme en chien ? L'ai-je voulu ? Que faire devant ces yeux qui me paissent comme un pré, qui m'aspirent, comme l'insecte le suc des fleurs? Il me boit, il me mange. Pourquoi suis-je son aliment ? Pourquoi vient-il de si loin et tombe-t-il si près de moi que je ne puis l'éviter ? Pourquoi en m'apercevant m'a-t-il suivie, ce chien fatal, ce chien redoutable, dont j'ai attendu un mouvement de patte, pour le chasser, et qui, extasié, ne de-

nande rien, les yeux emparadisés par ma présence ?... Parce qu'il est chien, il me domine. Quand je dis que je ne peux pas même le battre, je ne charge pas le tableau : contre lui, je suis désarmée. Il m'ôte le moindre prétexte de défense. Quoi que e fasse, sauf de me cacher, je ne saurais l'influencer. Je me couvrirais d'un sac, qu'il percevrait encore ma forme, et je me barbouillerais la chair, qu'il en verrait le ton. Il y a des ténuités d'accord tellement délicates entre nous ! A la plus petite audace, si, par exemple, à l'instant il se rapprochait de moi, il déchirerait le pacte tacite: la préocupation de défense surgirait. Je le guette et je ressens la contrainte qu'il s'impose. En le forçant à vous répondre, vous l'avez tiré d'une espèce d'extase; un centimètre de déplacement, c'est imperceptible : il s'observe cependant. Qu'aurais-je à dire s'il rétablissait ce contact que, moi, j'avais voulu auparavant? Il ne s'y exposera pas, il sait que sa passivité abolit ma défense.

— Dame, cette contrainte jaillit du fétichisme, comme son fruit propre. Vous m'abreuverez à ma soif. Vous m'alimenterez à ma faim, et si je m'abandonne à votre bonté. Quand vous ne me donniez rien, j'étais déjà prospère, chien heureux de passer dans la rue derrière vous ou sur l'autre trottoir. Maintenant, au lieu de vous regarder de loin, je suis tout contre vous, vos mains se sont posées sur ma tête ; et vos intentions, je les devine et j'en jouis indiciblement. Ce que vous ne me donnez pas, vous devez le garder. Cela est nécessaire à votre bien présent ou futur, à vos idées, à votre pudeur, à votre avenir, à votre estime propre. J'ai volé de la volupté, quand j'étais errant. Adopté, j'attends tout de la générosité. Votre chien sera le plus heureux des chiens. Vous me nourrissiez alors que vous ne vouliez pas et désormais je serai votre continuel souci. De ma tempérance ne me faites pas un mérite. « Il est tellement ivrogne qu'il se grise en regardant la bouteille », dit-on. Je suis de ceux-là. Je suis ivre dès que je vous vois. Pétrarque se réjouissait d'un gant, je me jetterais sur une savate.... Ces injures grossières satisfont à la plus séraphique des pudeurs. Les lèvres les jettent avec une intention de baisers.

— Voilà des gentillesses de chien ! Voulez-vous mes gants ?

La place muette et pleine d'ombre devenait archaïque; les formidables murs de la Papauté se dressaient dans un noir

d'eau forte ; les formes anciennes s'affirmaient et les âmes se montraient semblables. L'an 1342, sur cette place, Pétrarque rimait :

O belle main qui m'étreint tout le cœur
Et en si peu d'espace toute ma vie enferme !

Emezinde était plus belle que Laure. Rapide, elle lui arracha les gants; et après avoir joui de son dépit, sentimentalement, elle les lui tendit.

XIV

SOUS LE FROC BALZACIEN

Il crut à une hallucination. Son double, son fantôme, assis à sa table, écrivait. Mais des flocons dorés débordant le capuchon révélaient Emezinde.

Dans quel dessein avait-elle revêtu le froc balzacien, qui la changeait en shakespearienne figure, en sœur de Portia qui plaiderait la cause de l'âme, devant des juges ecclésiastiques?

Son long cou ivoirin sortait lumineux de la large encolure brune ; elle dégagea sa chevelure, l'ébouriffa à son gré et, dans ce geste, l'ample manche coula sur les bras nus. Ses yeux de félin brillaient d'un chaud regard.

— Révérende Abbesse ! murmura-t-il ravi. En revêtant cette robe, vous mêlez vos effluves célestes à mon obscure émanation.

— Dessein secondaire : un autre m'amène. J'ai apporté ce coussin ; il est épais. Vous y resterez peut-être longtemps : vous allez vous confesser.

— Eh ! n'êtes-vous pas et mon péché et ma vertu ? Ai-je une conscience propre? J'obéis comme un chien, un bienheureux chien.

— Précisément ! Notre pacte me rend responsable de votre destinée, et je vous dirige; et il y a des obscurités dans votre âme : je suis avide de vos secrets... Votre âme est pour moi du même intérêt que mon corps pour vous. Ma beauté, celle qui t'enivre, tu l'as créée. Il n'en existait que l'élément. Ton âme ne contient que mon reflet ? Je veux le voir tout entier. J'emprunte à notre mère l'Eglise la forme propice de pénétration intérieure. Joins les mains sur le bord de la table, regarde en toi-même ! Je ne tendrai vers toi que mon oreille. Ainsi de

profil, j'espère ne pas te distraire d'un examen sincère, sans quoi nous serions des enfants stupides... Tu l'as deviné. Eh bien, oui, sous ton froc, je suis comme Laure dans la fontaine. A la table, j'allais écrire des questions que je préfère poser de ma voix. Tu es un écrivain et le style voile, comme un vêtement change les formes. Je veux la nudité de ton âme. N'aie aucun souci de mon jugement ; tu serais le diable en personne, j'en souffrirais, sans m'écarter. De jour en jour, d'heure en heure, je penche vers toi. Il y a trois points sur lesquels tu vas m'édifier. Comment arranges-tu nos péchés avec notre foi ? Comment conçois-tu l'accord de nos destinées ? Enfin, quel fut ton passé ? Adélazie m'a effrayée. Elle nous aime, comme si elle ne t'aimait pas ; elle s'inquiète depuis qu'elle a senti le vertige dont nous vivons et dont elle mourrait, dit-elle.

— Voilà donc le fil qui me guidera, répondit Ramman. Cette chère fée, comme chaque être, ne comprend que ce qu'elle ressent. Cœur tendre, fidèle, indulgent, vertueux et pieux, elle s'effare devant la frénésie, l'impériosité et le mélange du sacré et du profane, notre harmonie à nous ! Elle a l'opinion de sa limite. Notre péché porte de terribles épithètes. Tu les connais. Les intentions sont de même qualité que seraient les actions. Tu es ma maîtresse et je suis ton amant. Nous sommes coupables de stupre, puisque tu es vierge. C'est plus grave que la fornification, l'adultère et l'inceste.

Elle protesta :

— Libres de lien tous deux, nous sommes plus coupables que si nous trahissions chacun un époux ?

— Tu repousses ce principe et tu as raison. Reconnaissons l'arbre à ses fruits. Notre justification commence. J'avais l'intention d'être chaste, en venant à Avignon, et la contemplation du matin me sembla la sanction providentielle de mon vœu ; ta beauté me donnait une volupté si vive qu'elle devenait spirituelle ; ta beauté me préservait de toute souillure. Même pour l'avenir, elle me rend indifférent aux tentations.

Gravement Emezinde articula :

— Jeune homme qui pourrais aller à la première venue, ou de l'une à l'autre, je suis un élément de vertu : tu le jures ?

— Et pour moi écrivain, imagination vive, cerveau hanté par les chefs-d'œuvre, ton influence dépasse les mœurs et me confirme en idéalité : tu purifie mes sens en leur offrant une

volupté où l'idée opère, tu assainis du même coup mon entendement.

— Ne serait-ce que pour avoir entendu cela, je bénis mon dessein.

— A la recherche de vérité, esprit de bonne foi, je te proposerai une dernière formule, la plus grave. Dans quelle mesure la témérité est-elle un péché,— car à ces deux hautes dames du ciel, Prudence et Tempérance, nous ne pouvons plaire? Quand je t'ai suivie, pour la première fois, et que je me suis promis de te suivre tous les matins, je n'ai pas songé qu'une provinciale qui lit, qui fait de la musique wagnérienne, niaisement entourée, qui s'ennuie, pourrait se troubler d'une poursuite si discrète, même si elle se prolongeait. Encore moins ai-je songé que tu sentirais la nature de mes regards, leur précision, leur préhension. Dans ma pensée, tu restais longtemps dédaigneuse ou amusée voyant que la poursuite se bornait à un suivage sans entreprise, aventurette sans lettres ni paroles, qui te plaisait juste assez pour ne pas t'y dérober.

Brusquement, elle demanda :

— Si tu allais mourir, te croirais-tu damné ?

— Celui qui prie Marie et les Anges, tous les jours, ne peut être damné.

— Es-tu en état de grâce ?

— Oui, si aucune conséquence nuisible pour toi ne sort du présent. Les effets sanctionnent la cause. On ne les prévoit pas.

— Comment accordes-tu nos destinées ?

— Je me refuse à y penser : c'est trop sombre !

— J'y pense, moi, parce que c'est sombre et que j'ai peur. Dans quelques mois, ton livre fini, tu t'en iras à Paris, suivre ta voie, et moi...

— Laisse-nous vivre ces heures bénies.

— Tu acceptes notre séparation ?

— Tu me tortures, je ne veux pas y songer...

— Les mois passent vite, et tu pourras me regarder une dernière fois, en te disant que c'est la dernière !...

— N'interroge pas l'avenir.

— Soit, ton passé maintenant ?

— Ma formation intellectuelle peut t'intéresser, mais c'est une succession de détails.

— Ne te dérobes pas : ton passé, c'est ce que je hais...

— On ne dédie pas sa haine au néant.

— Tu suivais les jeunes filles. Tu n'as parlé à aucune?... Es-tu, en un mot, ce que je suis ?...

— La pureté d'un garçon n'est pas identique à celle de la jeune fille. Je n'ai laissé, là-bas, ni souvenir ni espoir ; mon cœur est une page où il n'y a que ton nom. Cela se justifie par deux raisons : pénurie et grand labeur, sauvagerie et mysticisme.

— Es-tu ce que je suis ? répéta-t-elle entêtée.

— Je pourrais te répondre affirmativement, mais si tu me demandais encore de la précision, tu sortirais de ta grâce : il y a une casuistique où un être tel que toi n'entre pas...

— J'y veux entrer.

— Pour la première fois, j'oppose ma volonté à la tienne. Notre pacte ne peut rien contre certains principes. J'ai tout oublié, en te voyant, tout détesté. Je refuse de me souvenir.

— Je peux te faire souffrir. Non, je peux me faire souffrir : tu souffrirais alors.

— Parole diabolique !

— Tu as bien appelé le diable ?

— Je ne crois pas au diable : les forces mystérieuses, mais naturelles, que je voulais employer, je te les expliquerai.

— Tu trouves étrange que ton vertige me gagne ?

Elle se leva.

— Prends ma place : assieds-toi.

— Tu vas te mettre à genoux, toi, Bien Aimée ?

— Je ne trouve d'autre façon de te dire avec dignité ce qu'il faut que tu entendes.

S'opposer au bon plaisir de cette impérieuse amante, il n'y songea pas : il la vit avec résignation prendre la posture de la pénitence. Sa tête admirable prenait avec ce froc un accent d'étrangeté romanesque. Cela sortait du temps, du lieu, du vraisemblable.

— Je ressemble aux félins. Ils dorment inlassablement, ces puissants nerveux. Ils se réveillent pour se lécher et, contents d'eux-mêmes, se roulent en boule et reprennent leur songe. Jusqu'à toi, jusqu'à l'instant précis où tu t'es planté devant ma porte qui tardait à s'ouvrir, mon cœur avait dormi, plus pur que ma peau, plus uniforme, plus calme encore. Les confiden-

ces de mon frère me semblaient l'envers de tous les hommes. Je les méprisais, au point de ne pas pouvoir me figurer celui que j'aimerais. Vraiment pieuse, heureuse d'être moi-même, je jouissais de vivre sans intérêt et sans ennui, sans projet et sans souci. Ma mère est femme à s'opposer à un mariage, mais non à le forcer. Je m'ennuyais, je ne le savais pas. Tes regards exaspérants, insupportables me révélèrent qu'il existait des distractions. Si ton insistance m'outrageait, l'expression de tes yeux était si dévote, si ravie que certains jours elle me parut niaise, trop béate et hypnotique. L'analyse de ton regard devint ma préoccupation. Je récapitulai les œillades perçues, je les comparai avec les tiennes. Les autres demandaient, toi tu jouissais. Tu marchais derrière moi et je sentais ton regard sur tel point de ma personne. Dans une vie plus intelligente et remplie, j'aurais changé d'église. Si bizarre et irritant qu'il fût, ton regard impudique était un grand événement. Tu allais écrire quelque déclaration, car qui jamais songerait à m'aborder ? Un matin, il fallut accompagner Félicité au marché. Un parent déjeunait à l'improviste. C'est le jour où je mordis dans une orange et la jetai sur un tas de débris en te regardant. Le geste t'exprimait mes sentiments. Tu as ramassé le fruit, tu l'as essuyé et tu l'as sucé. C'était d'un fou. Je chargeai Félicité, qui ne t'avait vu que cette unique fois, de savoir d'où tu sortais. De l'hôtel de Pierrefeu ! Ce suiveur, locataire de ma cousine, que je n'avais pas vue depuis une vingtaine de jours, ce qui était rare. Car nous allions ensemble aux offices de nuit et elle me raccompagnait. Le reste... est difficile à dire et tu devrais bien le deviner. Est-ce à toi que je fais grâce ou de moi-même que j'ai pitié ? Par instant, le besoin d'un contact devient une torture... Toujours résister à cette attraction invincible... Ne m'écoute pas, je ne dis rien qui vaille... je parle pour ne pas gémir ou crier... Si tu étais mon fiancé, j'aurais le droit de te tendre les bras. Si tu n'es pas mon fiancé, est-ce ma faute ?... Que dit la théologie ?...

Elle leva ses bras dénudés et les replia autour de sa tête; l'or des cheveux exaltait le lys de la peau...

— Relève-toi, bel Ange de toute bonté.

— Si je me relève, je ne serai plus humble.

— Tu souffres d'être humble ?

Elle dit « oui » des paupières.

Il lui prit les coudes et la souleva. Elle reprit la chaise.

— Tu ne jouis pas de ma largesse autant que je l'espérais...

— Je te sens agitée, angoissée et tu voudrais qu'insensible à ton âme...

— Je voudrais te garder!... Si tu me voyais tous les jours, une heure ou deux, ou à défaut le soir, un moment, cela te suffirait-il, pendant des années? Tu juges que je suis une personne d'humeur facile à vivre? Point du tout. Si tu n'étais pas un sauvage, si tu ne vivais pas en reclus, si tu avais des camarades, si tu fréquentais un cercle, un café, si tu entrais dans un concert, tu me deviendrais odieux à l'instant même. Ton prestige, c'est ta solitude. Il n'y a personne dans ta vie que moi et Adélazie, notre complice, personne, à aucun titre... Je gémis sur l'avenir et je t'inquiète, mais on ne bâtit rien sur le mensonge. Suis-je coquette avec toi? Je crois être tendre. L'idée de plaire ne viendra jamais à une idole.

— Bénigne, veux-tu me redonner tes bras?

— Pas de bon gré. Tu ne les as pas fêtés selon leur mérite : tu as été timide... tu as craint je ne sais quoi...

— Le don avait été fait avec des accents presque douloureux; oui, je l'avoue, j'ai craint que tu te repentes.

— Je ne me repens jamais, que si tu as de la peine. Pourquoi cette épouvante de ma volonté, Ram?

— Je te répondrai par une question : Si j'avais baisé tes bras?

— Je t'en aurais privé pour un temps; je t'aurais puni.

— Tu en aurais souffert pourtant?

— Beaucoup, car je ne serais plus libre de te chérir, si tu ne craignais ton audace... Tu ne m'as pas demandé pourquoi brusquement je te tutoyais.

— J'ai supposé que, rompant avec la vie réelle et coutumière, tu créais ainsi une atmosphère d'intimité subite.

— Oui. Quand je t'ai dit « chien », les dents serrées, je te mordais en pensée. Oh! que j'ai eu de fois envie de te battre!

— Pourquoi?

— Parce que je ne dois pas te toucher, grand niais.

— Ah! que des mots semblables m'enivrent !

— Tu as été heureux, surtout comme chien?

— Que suis-je, aujourd'hui?

— L'homme qui partira, son livre fini, comme s'il ne m'avait pas rencontrée...

Elle soupira, ramena les manches sur ses avant-bras qui étaient découverts, soupira encore.

— Est-il un moyen de nous désunir? Si je pouvais d'un mot effacer tout, nous verser l'oubli, je le ferais, dit-elle.

— Emezinde! gémit-il.

Elle reprit :

— Est-il un moyen de ne pas nous séparer? Je l'accepte, quel qu'il soit... Ram, je suis ton ennemie. Ta destinée? Je m'inquiète bien de la destinée! Je suis ta destinée. Oh! je me sens absorbante, avide! Tu t'enveloppes de brumes, je m'acharne; je te serai fatale à mon tour. Je veux l'avenir... L'absence, je la supporterais. Il y a pis que l'absence... Oh! les hommes sont si fragiles... Paris plein d'embûches te guette... Paris verse une ivresse redoutable. Tu crois à la gloire... Ah! n'être pour toi qu'une étape, même radieuse, et que tu ailles éteindre les sacrés désirs nés de moi, dans une autre! Oh! Donne-moi tes yeux, tu verras l'effroi dans lequel je vis... Pourquoi as-tu troublé le grand silence où je vivais?... Trois mois, le temps de m'empoisonner tout à fait, trois mois à vivre... et puis j'irai à l'église comme une veuve... sans avoir été femme... vierge et veuve... quel sort! Tu diras que tu n'as pas touché mon corps... Prends mes bras, obéis... pas mes mains, je les mets sur ta poitrine, retrousse ces manches, encercle mes bras, serre mes coudes, monte, monte encore... Tu trembles, tu pâlis, que m'importe! Tu crois que je faiblis dans mon vœu, que m'importe!... Tu me juges lascive... Non, je souffre, j'ai le besoin irrésistible de me sentir tenue, gardée, par toi... Je te les tends, ces bras purs, et je te les tendrai toujours, je te les donne, du bout des doigts à l'épaule entièrement, je les donne à tes yeux, à tes mains, ce seront tes beaux jouets... Oui, je pense beaucoup à ce que je peux te donner,.. Es-tu content? Ta main, timide comme celle d'un enfant qui manie un jouet neuf et précieux, hésite... Tu ne les as pas pris!.. C'est un don. Un don joyeux... Le soir du Calvaire, tu aurais déliré pour rentrer en me tenant le bras... Désormais tu auras cela... Ainsi les moindres pas seront doux... Crois-tu que je dis vrai? Je mendie une parole que tu ne diras pas... Oh! si je défends quelque chose, toi, tu défends bien ta

destinée. Je suis là, nue sous ta propre robe; je t'ai donné mes bras que tu n'as acceptés qu'à moitié; tu n'as pas réclamé mes pieds nus : et tu ne me dis pas même que tu resteras plus longtemps que ne le comportait ton programme. Suis-je un événement digne de le modifier? Septembre ne sera pas un temps propice à la lanterne magique de ma beauté. Emezinde ne pourra plus autant complaire (il le croit et il se trompe) à sa fantaisie sensuelle et il prendra son essor vers Paris... Jamais je n'ai été aussi médiocre qu'aujourd'hui; je me ruine en largesses et en même temps je te lasses... Cela ressemble à une scène... Mieux vaut que je parte! On se perd, en suivant le sentiment d'autrui, et Adélazie m'a mal conseillée...

— J'ai cependant expliqué ma situation à cette chère marraine. Je vais être explicite avec vous. Sauf une soixantaine de francs dans ma poche, je suis venu à Avignon avec un billet de mille que j'ai remis à Mademoiselle de Pierrefeu. Les événements intimes entre elle et moi, puis entre nous deux se sont développés, je n'ai plus pensé qu'à mes sentiments. Je ne peux demander aucun subside supplémentaire à ma mère, qui a fait un gros effort et qui en fera un autre pour mon séjour à Paris.

— Adélazie te rendra ton billet. Ce serait une ingratitude de lui ôter le plaisir d'avoir été bonne. Elle te prouvera que tu ne lui as pas coûté vingt sous par jour : elle ne louait pas son étage, avant ta venue.

Il s'impatienta.

— Vous ne supposez pas l'ennui de spéculer sur les sentiments qu'on inspire, de gâter les floraisons de l'âme par des questions d'argent.

— Supposez-vous l'ennui d'acheter, par de positives faveurs, la présence des gens!... Pour obtenir que vous ajourniez votre départ, j'ai d'abord livré mes bras à vos mains.

— Voilà donc pourquoi je n'osais pas...

— Tes nerfs t'avertissaient.

— Quand vous disiez lamentablement : « Si vous étiez mon fiancé », pouvais-je vous répondre : « Je suis sans nom, sans fortune, sans carrière. Est-ce que votre mère l'admettrait? Reconnaissante de la jeunesse heureuse que vous avez eue, lui ferez-vous la seule peine décisive qui soit pour elle ? Ou voulez-vous que je m'engage à vivre des années, en me ca-

chant à l'hôtel de Pierrefeu, en vous flattant que notre secret ne s'évaporera pas? » Je pensais tout concilier en écourtant le séjour de Paris à un mois de démarches, exclusivement pratiques.

Il baissa les yeux; le pied nu d'Emezinde pointait à demi sous la robe; il s'exclama sourdement d'admiration.

— Le pied de la sainte Anne! murmura-t-il. Il s'accroupit pour le mieux voir. Il s'expliqua la chaussure, si contradictoire aux pavés de la ville, par le caractère sculptural. Ce pied semblait avoir été toujours nu, il témoignait de soins continuels.

Ramman se courbait malgré lui, magnétiquement attiré. L'étrange magnétisme le ressaisissait.

— Je sens ton souffle, mais pour si peu de temps que je n'ai point de pitié de ton désir.

Bientôt las de sa posture, il s'étendit sur le coussin et, accoudé par terre, il continua à regarder le beau membre.

— Je te permets, chien, d'être un chien!

Et sur le pied nu, les baisers tombèrent jusqu'au soir, dans un silence où les cœurs faisaient, pour l'oreille de chacun, un bruit d'horloge.

XV

LES VÊPRES AMOUREUSES

Le dimanche, Mademoiselle de Romanil accompagnait sa mère à la messe d'onze heures et, quoique Ramman ne manquât pas cette occasion de l'apercevoir, c'était jour pénitenciel. Il devait éviter qu'on le remarquât. Sa tendance à la contemplation extatique d'Emezinde constituait un danger sous les yeux provinciaux, à la fois les plus soupçonneux, malveillants et experts. Ce jour-là, d'amoureuse liesse, Emezinde déjeunait chez Mademoiselle de Pierrefeu et y passait l'après-midi. La chaleur accablante se trouvait complice d'une toilette propice pour Ramman chez qui la vie supérieure atteignait un haut degré, qui priait, qui pensait et qui œuvrait, mais jouissait surtout de la chair spirituelle, comme de la plus belle fête de la nature et de l'art. Et la pensée que cette chair d'opale s'offrirait à ses yeux, par une volontaire merci, accomplissait sa joie.

Ce matin-là, la terre ne porta pas de mortel plus heureux.

Combien de fois, au début de la messe, avant que sa pensée nichât dans la nuque d'Emezinde ou se suspendît à son pur profil, n'avait-il pas répété, avec l'officiant, l'action de grâces au Dieu qui lætifiait sa jeunesse? En suivant la jeune fille qui rentrait, lente et contente, sous son regard, ébloui par le rythme souple et fier de ses belles jambes, il murmurait un *Gloria in excelsis*. Pour une portion de l'humanité, ni catholique, ni païenne, c'est-à-dire qui n'entend rien ni au Ciel ni à la terre, cette pénétration de la religion et de l'amour paraît abominable. En Provence, où ce grand fait prit la forme d'une doctrine et chez un artiste, il se trouvait naturel et harmonieux.

Emezinde, toute en blanc, à son habitude, portait une sorte de boléro à manches très courtes que rejoignaient de hauts gants. Un grand voile de gaze enfermait sa tête et son cou. Sa robe à plis plats tombait droite, sans ceinture.

— Vous ne mangerez guère que des yeux et j'ai pensé sur tout à Emezinde, pour le menu, expliqua Adélazie.

— Vous me diriez que les anges la nourrissent de poussière d'étoiles que je le croirais, répondit-il.

La jeune fille entra, en vive humeur.

— Ah ! un dimanche sans ennui, c'est rare ! Adélazie, laisse-moi ôter mon voile, pour que je t'embrasse à mon gré.

Elle déroula la longue écharpe, la jeta à Ramman et, prenant sa cousine par les épaules, elle l'étourdit de beaux baisers bruyants. Puis :

— Regarde la tête du chien ! Vous avez un tel art de prendre, qu'il est inutile de vous donner. Remarque-le, je ne lui tends pas même la main ; je veux qu'il mange au lieu de se griser. Qui nous comprendrait?...

— Mes chers petits, attention à vos contenances : une sourdine aux regards. Virginie est une fille sûre, mais d'esprit court, et il ne faut pas scandaliser.

Elle ajouta :

— Je voudrais qu'on fît un peu commerce d'esprit ; ainsi j'aurai ma part. Laisse ton chien faire quelques tours de sa façon, au lieu de l'obliger à tirer la langue, et ces yeux blancs. Sérieusement, tu ne le connais pas. J'ai joui de son intelligence plus que toi.

— J'abrutis cette chère bête ! Crois-le, c'est pour son propre plaisir.

Ils se mirent à table.

— La bonne fée, dit Ramman, ne se doute pas du danger qu'elle souhaite ! Au lien magnétique si une communion spirituelle s'ajoute, si les pensées viennent doubler l'action des fluides et que je pense que l'âme est aussi belle que la forme...

— Adélazie, permets-tu de manger comme les enfants, qui savent que le fruit aime la dent et non le couteau des bienséances?

Elle parcourut des lèvres, comme si elle essayait une flûte, une tranche rouge de cantaloup et la mit sur l'assiette du jeune homme, qui s'exclama de gratitude.

— Pourquoi ne quittes-tu pas tes gants ?

Elle en avait sorti les mains seulement.

— A cause du chien ! Si tu veux du commerce spirituel, il ne faut pas l'aguicher.

Elle mordit dans une nouvelle tranche.

— Je suis une entameuse, mais le chien n'a aucune répugnance à finir les morceaux.

Elle riait.

— Adélazie, tu es le cœur le plus doux de ce monde. Je t'aime.

Elle lui envoya un baiser.

— Que la vie est bonne, par moments, quand on est tout à fait puéril !

Elle croquait des radis.

— Si je lui faisais manger les queues? Car je les ai touchées et cela suffit. Mystère de notre âme ! De quoi jouissons-nous ? Ce bout de pain, je ne l'ai pas même porté à mes lèvres, je l'ai roulé dans mes doigts. Il ne vaut rien, pour personne, pas même pour un pauvre, car il ne forme pas une bouchée. Y a-t-il quelque chose de moins précieux, de moins rare que cette boulette? Personne, sur toute la terre, n'en voudrait; et depuis que je la pétris, elle représente l'idéal. Quelqu'un la souhaite si vivement qu'il la ramasserait par terre ; encore si je la donnais, il y aurait l'acte, et je ne la donnerai pas... Je jouis d'être cruelle avec si peu de chose. Si je développais ce désir, si je disais que je refuse cette mie, je ferais gémir un

être dédaigneux de sa nature, sans aucune tare, qui représente un développement cérébral éminent...

— En effet, quand on y songe, c'est inouï ! fit Adélazie.

— Si vous m'expliquez ce mystère, je vous donnerai la boulette, Ram !

Il répondit :

— C'est la loi du symbole. La réalité d'une chose cesse, dès qu'elle passe dans l'idéalité. Nous vivons de réalité, mais nous ne jouissons que des idéalités. Cette boulette est moins que rien ; sous les doigts de tous les êtres, elle serait sale, dégoûtante : les vôtres l'imprègnent, la magnétisent et lui communiquent une vertu, celle même que ma pensée attribue à votre personne. Or, si j'attribue à cette personne un caractère surnaturel et presque divin, cette parcelle contiendra de la caresse. Cette mie n'a touché que le bout des doigts ; si elle sortait de votre bouche aimée, elle représenterait un baiser indirect, mais savoureux, voluptueux...

— Il donnerait tous les mets, pour frotter son pain sur mon bras ! lança Emezinde.

— Certes, et surtout s'il faisait grand chaud !

Ramman avec une tranquille ferveur :

— Je croyais désormais inutile à mon édification le spectacle de l'amoureux ivre ! Si on me racontait ce que je vois, je n'y croirais pas. Cette insatiabilité, que d'aucuns diraient maladive, a quelque chose de malsain et d'impressionnant.

— Malsain ! protesta Emezinde, en ôtant de sa bouche l'œuf qu'elle avait commencé à gober et, de l'air le plus naturel du monde, l'offrant au jeune homme.

— Un poncif élaboré par la moyenne des âmes méconnaît la sombre majesté des choses d'amour. Or, le propre de l'idéalisation, c'est ce que les Allemands appellent la transmutation des valeurs ; exemple, la boulette de pain. Un œuf, si frais qu'il soit, n'est qu'un œuf ; mais si je crois que l'être unique au monde y a versé un peu de sa salive, c'est mon cœur qui l'absorbe et se nourrit. Ce qui se passe sous vos yeux, ces niaiseries, dépourvues de l'émotion qui les qualifie, vous les trouveriez bénignes.

— Enfin, c'est un peu bassement sensuel, opina Adélazie.

— Autre erreur, marraine ! Amants plus sages que des images, fidèles très scrupuleux, nous ne touchons pas à l'ar-

bre défendu, nous nous satisfaisons avec les brins d'herbe qui poussent dans son ombre.

— « Nous » est un peu hardi, réclama Emezinde.

— Puis-je vous offenser en vous attribuant le plaisir de donner? Vous êtes la pureté même et condescendez à ma faiblesse. Si j'étais chien, je vous lécherais. Je suis homme et je cherche votre trace sur les choses, parce que l'homme subordonne tout à l'idéal, et que le vôtre ne permet pas autre chose.

— Ah! jamais sa patte ne fut indiscrète; je dormirais à côté de ce chien-là, sans l'ombre d'un souci.

— Et je n'aurais aucun mérite. Je vous aimerais mal si je n'avais adopté votre conception : cette confiance m'assure tant de faveurs! Au reste, votre présence suffit à me mettre dans un tel état de satisfaction... qu'elle apaise mes désirs. Le confesseur qui juge d'après l'exemplaire typique ne comprendra jamais que deux êtres jeunes restent en présence sans franchir les bornes imposées.

— Il aura raison, dit Adélazie : vous avez imaginé quelque chose dont on n'a pas idée ; vous êtes prodigieusement habiles, vous tromperiez les anges. Pour vous, mon ami, sauf que vous êtes plus grave à l'amour qu'on n'est à la prière, vous faites un pèlerin aux étranges coquilles.

Emezinde tendait à Ramman une asperge qu'elle avait mordue et puis en passait une autre sur ses lèvres, à même fin.

— Ma gracieuse cousine, dans n'importe quel dîner, je suis exposée, et Dieu sait si je suis haute demoiselle, à sentir une bottine bête et lourde qui cherche mon pied, un bras qui s'évertue vers mon coude. C'est plus ou moins discret, mais l'ignoble individu qu'est Monsieur tout le monde, sans excuse d'aucune passion, s'efforce d'imposer son horrible contact. Oh! je suis terrible en ces cas, je casse une pièce de vaisselle... Il m'est arrivé de me lever tout droite et de ne me rassoir qu'après avoir pris tout le monde à témoin. Cela s'est dit, cela se sait,

— Vous êtes un ange! dit-il.

— L'ange aux asperges, dit Adélazie.

— Eh oui, c'est angélique de penser que je peux souffrir à une évocation et de me certifier qu'elle ne supporterait rien. Ce qu'elle me donne prend son prix de tous ses refus ; ce

souci de ma peine possible, c'est un trait à m'attendrir pendant mille ans.

Avec un éclat rieur, la jeune fille avouait :

— Veux-tu qu'on fasse grise mine à un pareil être, suspendu à votre cœur, qui en guette le battement et qui défaille pour la moindre attention? Tu ne te figures pas comme il est touchant, avec sa façon de voir les royaumes de la terre dans un regard. La vierge, dans le meilleur monde, est assaillie de contacts indirects, par le premier venu. Eh bien, lui, dans l'intimité où nous sommes, lui ne frôlera pas ma robe : ce chien ne vole jamais, je dois donc lui donner.

Elle lui mit la paume de sa main sur les lèvres.

La surprise de cette caresse spontanée fit pâlir l'amant, qui s'accouda, en baissant les yeux, subitement recueilli.

— S'il souffrait, serait-il autrement? fit Adélazie rêveuse.

— Il souffre! n'en doute pas. Ce cœur plein, à la moindre caresse, déborde et m'éclabousse d'un sang invisible. Nous sommes bien les enfants d'un Dieu qui a souffert et qui est mort. Depuis que cet homme m'a jeté son regard de stupre, pour parler comme les Pères, je suis meilleure, je prie mieux, car je peux rendre grâce.

A ces mots, il baisa la nappe à côté d'Emezinde et fit un signe de croix.

— Vous me confondez, mes beaux enfants! Je vous contemple, comme si vous veniez de la planète Uranie. Les prêtres à ma table disent le *benedicite* et les *grâces*, mais jamais encore on ne s'était signé au milieu du repas et on n'avait baisé la nappe.

— C'est que jamais parole aussi sainte n'avait été dite par une femme à un homme, quand cette femme et cet homme sont en angoisse de conscience, et qu'ils s'efforcent d'accommoder le salut et leur passion. Quelle inestimable paix je tire de ce mot : « Je prie mieux! »

— Soit, mais baiser la nappe!

— Vouliez-vous que je baisasse sa robe? Je n'oserais.....

— Eh! la main... Elle n'eût pas demandé mieux...

— Marraine, si je prends quoi que ce soit, je ne suis plus le pauvre discret; et j'aime mieux sa charité. Elle ne me laissera pas pâtir.

— Mangez donc cette aile de poulet, grand soupireur, quoi-

que je ne l'assaisonne pas : je vous donnerai de mon pain.

— Mordu?

— Tu l'entends, ce fétichiste! Adélazie, ma bonne cousine, je t'aime profondément, oui, je te chéris. Oh! que j'ai le cœur dilaté, qu'il fait bon vivre!...

Elle mettait des baisers sur des bouts de pain et les tendait aux lèvres aimées, avec une application grave.

— On dirait, avec les indiens ; « Que tous les êtres soient heureux! » fit Ramman.

Le dessert était sur la table.

— Ah! qu'est-ce que je vais manger de tout ça?... Pourquoi ris-tu, Adélazie?

— Je commence à m'initier à tes façons : tu te demandes ce que tu vas lui faire manger, et comment...

— Ne me gronde pas, je suis attendrie. Virginie n'a vu aucune de mes inconvenances.

— Elle ne viendra plus, tu peux ôter tes gants.

— Tu me permets de faire manger de la crème à mon chien?

— Et dans ton assiette, si tu veux.

— Pas dans mon assiette.

Ses bras sortirent de leurs gaines, ronds et étincelants de clarté.

— C'est inconcevable la beauté de ta peau! fit Adélazie.

La jeune fille mit une cuillerée de crème à la saignée de son bras et le tendit à Ramman qui la lappa.

Il restait une particule sur la belle chair.

— Ça, je ne peux le prendre, sans risquer le baiser, avoua l'amoureux.

Emezinde prit du regard sa cousine à témoin.

— Conçois-tu à quel point il désarme! Cette discipline dans la volupté! Mon souci, il me l'ôte et le prend pour lui : il faut bien qu'en retour je songe à son plaisir.

Et elle lui écrasa sur la bouche une grosse fraise qu'elle avait entamée, et, par fantaisie, lui fit manger la queue.

Au petit salon, Emezinde câlinait sa cousine qui dit :

— Tu rayonnes aujourd'hui...

— Ce rayonnement vient de haut, j'ai communié ce matin.

Elle sentit le blâme subit de son amie : ce jour qui convenait mal pour ce déjeuner, au sentiment d'Adélazie.

— On interroge le divin oracle comme on peut. Depuis les paroles essaimées dans la nuit, au Calvaire des Doms, où j'ai senti avec quelle force j'étais entraînée vers lui, je me débattais sans parvenir à me juger. Avant qu'il ne fût trop tard...

Elle se tourna vers Ramman et avec une grâce tendre :

— Il était plus tard que je ne pensais...j'allai à Saint-Didier où je ne suis pas connue, ma chevelure voilée et en cache-poussière, aussi peu belle et demoiselle que possible. Un prêtre quittait sa chasuble ; je lui demandai de me confesser ; il m'indiqua une chapelle et m'y rejoignit.

— Que vous a-t-il dit ? Des lieux communs, fit Ramman.

Adélazie regimba.

— Vous êtes insupportable avec vos blâmes inconsidérés. Le confessionnal a façonné l'âme que vous aimez, il l'a faite délicate, il l'a conservée pure.

— Ce clerc de hasard était intelligent. Comme,en amour,on ne se confesse pas sans confesser l'autre, il n'a pu vous comprendre. Ram ! Vous n'êtes qu'un hypocrite ou un maniaque. Tous les chiens, d'après lui, finissent enragés et mordent. Il vous a pris en grande pitié ; à sa façon, il a répété, en d'autres termes, la *fera crude*. Pour appuyer, il m'a déclaré qu'il avait fait ses études de médecin et que je vous rendrais fou ou malade, si vous ne me mordiez pas. D'après lui, les chiens ont besoin de mordre. Il ignore votre espèce et ne croit pas à son existence. Je souriais, et j'avais tort, car son zèle s'acharnait. Le confesseur est l'homme qui s'ennuie le plus en ce monde, ou,si vous préférez, le confessionnal est pour le prêtre le purgatoire anticipé. Quand une âme intéressante paraît à son grillage, il ressemble à un brocanteur qui découvre un tableau de maître entre trente-six paravents crevés. J'ai une mémoire étonnante et j'ai retenu assez du déjeuner casuistique pour rendre un confesseur quinault. Mais je cherchais l'absolution et non une distraction. Or, il prétendait que j'étais dans une voie fatale, que je tomberais tôt ou tard, et que, du reste, si vos regards étaient tels, il n'y avait pas à hésiter. Moi, je pensais à mes genoux qui seraient rouges, et cela m'ennuyait, quoique vous ne dussiez pas les voir. Il voulait, mon pauvre chien, que je vous chasse. J'ai brusqué l'affaire. « Mon Père, je n'ai jamais eu à me défendre, même d'un baiser. » — « Alors, jurez, jurez que s'il ose vous toucher vous le repous-

serez! » J'ai juré, avec un sourire intérieur, un profond sourire! Tout à l'heure, tu l'as vu ne pas oser prendre sur mon bras la gouttelette de crème, parce qu'il sentait que sa bouche lui désobéirait. La coïncidence m'a frappée. Ma confession fut peu édifiante. Il y a des fois où on sent l'âme lavée et rafraîchie. Ce matin, la pénitence n'était que la porte de la communion. Elle fut belle, fervente, douce.

Et se tournant vers Ramman :

— Je communiais à votre seule intention.

Ce fut si tendre et si pur, que les larmes montèrent aux yeux d'Adélazie. Ramman saisit la main de la vierge et la lâcha aussitôt, avec crainte. Adélazie ne fut pas maîtresse d'un petit rire subit.

— Ah! le malheureux, il se perd!

Il restait auxieux, mécontent de lui-même.

Emezinde, sérieuse, réfléchissait.

— Un mouvement si pur, tout d'âme, tout de piété, je ne te le reprocherai pas, mais il nous confirme dans notre voie plus étroite qu'on ne croirait. Nous ne pouvons être heureux que si tu restes le chien le plus soumis...

— Ce sera donc le jour de mes plus grands étonnements, dit Adélazie. Tu déjeunes avec ton amant le jour où tu communies, et tu t'effares parce qu'il t'a pris la main.

— En réunissant les faits, tu précises leur corrélation : j'ai accepté une condition du prêtre. Il se trouva que je l'avais déjà pesée et que cela ne changeait rien à ma conduite, car je suis scrupuleuse...

— J'accorde cela, mais quand un être vous saisit la main, sous le coup d'un pur émoi, cela me paraît plus sage, plus pur, plus légitime de lui abandonner cette main, que de lui mâcher du pain et de lui faire lécher de la crème sur son bras nu.

— Répondez-lui vous-même : ce sera une façon de racheter votre faute.

Il obéit.

— Emezinde est pure, elle n'a vécu d'autre sensation que d'être belle; et, depuis moi, celle d'être aimée. Chez elle, cette sensation est idéale; elle m'appelle chien, parce que je ne puis la voir sans éprouver une ivresse qui m'ôte la raison. Fasciné par un ange, je ne suis que plus fasciné, et par la beauté de cet ange, autant que par sa nature. Il ne peut ouvrir ses ailes

et les refermer sur moi; il pécherait, il perdrait sa qualité; mais il me permet d'admirer ses plumes, il me les montre, il les déploie devant mes yeux : il le fait saintement, quoiqu'il sache que j'en jouis humainement. Parfois il m'effleure et il me regarde me pâmer avec une divine miséricorde pour ma faiblesse. Lui, qui ne subit pas d'autre vertige que celui de sa bonté, qui ne cède qu'à l'idée de donner du bonheur, reste lucide, tempérant, ange, enfin.

— Un baiser sur la main! Voyons même un baiser sur la joue! fit Mlle de Pierrefeu avec bonhomie.

Ramman se récria :

— Ah! marraine, vous ne savez pas ce que cela serait entre nous! Dans l'attendrissement qui sans cesse me fait monter aux yeux des larmes prêtes à jaillir, un contact ferait partir une étincelle infernale... Un baiser entre nous, c'est le feu au-dessus d'une poudrière, et ce qui sauterait, c'est notre idéalité elle-même à jamais évanouie. Pour elle, l'exil de la Sainte Table; pour moi, le remords d'avoir rencontré une vierge et d'en avoir fait une femme, sans être son époux. Je ne dois pas toucher à l'ange, parce que ma main tremble, et qu'elle est impure; mais lui me touche, parce qu'il est pur et qu'il est bon; il faut à la fois que sa vertu vive et que je ne meure pas.

— Ah! je ne m'étonne pas que les prêtres s'efforcent en vain de vous comprendre; vous sortez de l'humanité par je ne sais quelle porte.....

Emezinde dit avec conviction :

— En proie à de pareilles tensions, il est dur de s'asseoir correctement en face de l'Aimée. Si elle montre alors ses bras, elle récompense justement cet invincible respect.

— Marraine de notre amour, il faut que vous en compreniez le mystère. Le confesseur de ce matin avait raison, les chiens finissent pas mordre leur maître, sauf un seul cas, quand ils l'adorent. L'amour a deux puretés : sa faiblesse qui réduit la tentation, et sa force quand la tentation est par elle-même une satisfaction. Dans l'esprit de ce prêtre, on prend la main et tout le corps y passe. Il suppose que le désir suit une échelle chromatique ; il croit aussi que la volupté est localisée. Or, toute sensation qui me vient d'elle est complète en soi. Si je vois ses bras, je ne pense à aucun autre appas. Je suis tout pris par celui-là. J'irai plus loin, c'est-à-dire plus haut. Des

années passeront avant que je conçoive ce que le prêtre envisage tout de suite. Pour moi, elle est toute, absolument toute, en chacune de ses parties. A l'instant, elle n'était que bras ! Ce qu'elle me montre cache le reste. Car elle est belle à un degré fabuleux, comme Hélène ou Cléopâtre, d'une beauté de mythe, triomphante. Les lignes elles-mêmes cèdent le pas à une couleur spirituelle. Sa peau est un miracle. Voilà pourquoi cette petite quantité de chair dégage une si vive volupté. Il y a d'elle à moi un lien nerveux si fort que l'un ne pourrait faire souffrir l'autre, sans ressentir cette souffrance. Il en est ainsi de la jouissance. Si quelque chose devait la mettre en péril, ce serait la pitié, plus exactement cette solidarité passionnelle. Si elle fronce le sourcil, mon cœur saute dans ma poitrine, avant même de savoir ce qu'elle pense. L'un élu et l'autre réprouvé, l'élu refuserait le ciel et demanderait la géhenne.

— Oh ! je ne laisserai pas mon chien !... Le chien que j'ai trouvé à l'église, le chien qui tous les jours vient prier avec moi, le chien que je menais en esprit, ce matin, du confessionnal à la communion, et que je mènerai à la vie éternelle, car je ferai le salut de mon chien !...

Et elle étendit les bras, les tordit doucement et, dans l'oreille d'Adélazie, très bas, elle dit :

— Quand il partira, que deviendrai-je ?

Ramman supposa que les deux cousines voulaient échanger quelques propos. Il sortit.

— Es-tu aussi maîtresse de toi que tu le dis ?...

— Il te l'a expliqué lui-même, je suis sûre de moi, pourvu qu'il n'ébranle pas ma pitié..... Quand les larmes lui montent aux yeux, le cœur me sort de la poitrine... Ah ! qu'il voie ma chair, cela ne me trouble pas : je dormirais nue devant lui ; mais l'attendrissement dissout ma volonté, comme l'acide une perle. Sa tendresse produit sur moi ce que ma beauté produit sur lui.

— Ma toute belle, l'avenir m'épouvante : où vas-tu ?

— Cette nuit, j'ai essayé de rétrograder en pensée ; je ne l'ai pas dit, devant lui. C'eût été l'aveu de trop de faiblesse. J'ai demandé à la Vierge de me secourir, de me refroidir le cœur. Jamais il n'a été plus chaud. Ah ! comme l'amour nous agrandit, comme j'ai aimé Jésus en le recevant, comme je l'ai adoré, comme je l'ai senti ! Une femme qui aime sent la bénédiction,

elle la prend pour son enfant, c'est-à-dire pour son amour. Si tu savais ma folle envie de le saisir dans mes bras et de l'étreindre et de pleurer longtemps sur son cher visage... Le voilà !

Il vint s'accroupir devant les deux femmes.

— Marraine, ne vous scandalisez pas des bontés d'Émezinde ! Sa charité prend la forme de mon besoin. Dans la maison pleine de votre vertu, je n'ai pas apporté de boue. Si pécheur que je paraisse, je suis à ce moment aussi près d'une prière que d'une sensualité. De toutes les grâces que cette déité m'a faite, l'incomparable est cette communion d'aujourd'hui. Sainte Emezinde ! Sainte Adélazie !

— Mes petits, vous m'êtes bien chers, mais vous me désorientez. Vous mêlez le ciel et la terre et Emezinde est sainte parce qu'elle vous montre ses bras, et moi, je suis sainte aussi ; si le chat n'était sur la gouttière, il serait au moins bienheureux. Je vous chéris, mais vous dégagez un vertige incroyable.

— Marraine, si vous saviez notre sagesse, vous seriez dans l'admiration.

— Vous voulez me faire entendre que vous mettez une sourdine à vos sentiments....

— Oh certes !

— Vous vous consumerez, Ramman ; je vous jure que vous avez une figure douloureuse...

— Je ne veux pas, dit Emezinde.

Elle se pencha vers lui.

— Je ne veux pas de ce visage, surtout je ne veux pas qu'on pleure, puisque je ne pourrais boire tes larmes.

Adélazie se leva.

— Vous me brisez les nerfs, mes amours !

Emezinde quitta son boléro ; maintenant les bras étaient entièrement nus : elle les étendit sur les coussins. Son buste juvénile apparaissait comme enveloppé de plusieurs gazes opaques. La tête un peu penchée, elle regardait Ramman de ses yeux brillants.

— O Emezinde, je te vénère et la vue de ton âme m'extasie et tes bras me ravissent.

— Le prêtre m'a dit que je te rendrais fou.

— Il ne concevrait pas notre mystère.

— Vous êtes tragiques, mes pauvres petits !

— Ne nous plaignez pas : nous ne savons pas bien si nous jouissons où si nous souffrons, mais nous vivons avec une intensité de tragédie, des mouvements de conscience, sans rapport avec l'humanité. La Reine de ma volonté, celle dont le regard suffirait à éteindre l'horreur de la mort...

— Egoïste, vil égoïste! jeta avec violence Emezinde; et se détournant vers Adélazie : — Tu m'écoutes et lui m'entend.

XVI

L'ENVIE

Mademoiselle de Pierrefeu, en grande toilette de soie pourpre, à onze heures du matin, étonna fort Ramman.

— Je vous remercie, noble Fée, d'être venue vous montrer sous un aspect d'apparat qui vous sied à ravir. La couleur archaïque de votre robe, ce violet héraldique me plaît infiniment.

— Ce n'est pas pour cela que j'interromps votre travail. Emezinde m'a recommandé de ne rien vous dire : mais j'imagine que vous aurez tant de plaisir à la voir dans son office mondain où sa grâce a passé en proverbe... Oui, on dit un air à la Romanil, comme on disait un air à la Châteauneuf. Vous verrez vos demoiselles de la Cour d'Amour. On est toujours en retard, entre midi et demi et une heure; Emezinde vous surprendra. Vous ne vous figurez pas ce qu'elle est mondainement.

— C'est un grand mariage ? fit Ramman.

— Jugez-en, vous qui savez l'histoire de Provence : Agnète des Porcellets et Elzear de Sabran.

Il se remit au travail, déjeuna et alla à Saint-Pierre, curieusement. La foule encombrait la petite place; il eut de la peine à se faufiler dans l'église, car c'était un spectacle : tout l'armorial de Provence était là. Un homme rasé, en cheveux blancs, ayant l'allure d'un ancien domestique de bonne maison, mettait de la vanité à nommer les personnages du cortège à des femmes qui semblaient ses parentes.

— Oui, on trouverait ici les vingt-deux familles du temps du roi René. Les noms héraldiques et évocateurs, qu'il avait sans doute annoncés autrefois en ouvrant les deux battants d'une porte, résonnaient sur ses lèvres avec complaisance. Il

connaissait même ces prénoms qui ne se raccordent à aucuns saints du calendrier, propres à la terre des cigales : Mabile pour Amabilis, Agnète, Douce, Phanette, Alayette, Rixende.

Ramman vit d'abord Mademoiselle de Simiane, délicieuse en tulle rose, et Mademoiselle de Forcalquier, gracieuse et ronronnante. Les toilettes claires, les rais d'un soleil vif, les fleurs enguirlandant l'autel, les boiseries dorées du chœur s'harmonisaient dans une symphonie joyeuse.

— Tenez, dit l'homme, cette grande plume blanche, c'est la plus belle personne du Comtat, Mademoiselle Hermezinde de Romanil; le prince des Baux l'accompagne. Elle doit être première demoiselle d'honneur : mais pourquoi a-t-elle le prince Balthazar pour cavalier au lieu d'un jeune ? Il est vrai que le roi de France n'est pas son cousin. La maison des Baux commence aux rois Mages... Alors, vous comprenez, les Bourbons, Hugues Capet, Clovis, ce n'est plus rien...

— Et les Romanil, sont-ils aussi anciens ?

— Je ne sais pas, mais ils étaient aux Croisades pour sûr. Il paraît que ce sont les femmes qui jouèrent le grand rôle dans cette maison.

Ramman n'entendit pas le reste. Hermezinde, comme disait l'homme, commençait à quêter. Toute blanche, un feutre empanaché d'une longue plume sur ses cheveux d'or, dans un costume de drap blanc à revers de satin également blanc, habillée pour ainsi dire de sa seule beauté, elle étonnait son monde, comme la foule, par un rayonnement de jeunesse et l'espèce de mystère qui l'enveloppait. Un murmure d'admiration s'élevait sur son passage : la bonne grâce séduisait en elle autant que l'étrangeté. Elle se mouvait indéfinissable, hautaine et douce à la fois, sûre de sa très haute dignité et bienveillante en son sourire. Chaque geste, chaque regard était un comble de justesse et de bienséance. Elle semblait faite pour vivre, princesse ou ambassadrice, la vie des cours et des grandes représentations. Ce public ne discernait pas sa beauté indicible, mais, très bon juge des mondanités, par l'attachement de ses regards, il témoignait son suffrage à cette merveille de la race.

Ramman aurait crié, tellement il souffrit, tout le temps de cette quête. La barrière infranchissable que la vierge avait sautée pour le rejoindre lui apparut.

Jamais, comme à cette minute, il n'éprouva autant d'accablement. Le poids de son obscurité et de sa pauvreté l'écrasait. Il pensa à Ruy Blas : il n'aurait pas donné son âme au démon pour être un de ces jeunes barons provençaux, parce qu'il ne croyait pas au démon, et qu'il aimait son âme. Féru d'amour, à la vue de la demoiselle de Romanil, et séparé d'elle par des préjugés plus décisifs que des pertuisanes, comment approcher de la noble fille? Le manant au grand cœur n'aurait eu autrefois qu'un recours : le froc, qui a émancipé toutes les supériorités surgies au bas de l'échelle sociale. Par la porte sacrée, le vilain rejoignait la femme noble. Il prêchait devant elle et la confession lui livrait son cœur. Que de vocations d'amour sous la tonsure, jusqu'à l'apparition du troubadour, qui lui aussi parlait devant les dames et parlait d'amour et offrait son cœur, sous l'œil épais et inattentif de l'époux vaillant et vulgaire!

Sans la providentielle Adélazie, sa situation n'eût-elle pas été plus désespérée qu'en l'an mil ? Aussi joli homme que ces marquis, aussi patricien d'allure, il mesurait l'infériorité de la mise, le manque de pratique sportive, l'absence de cette désinvolture, fille du commerce élégant.

Vraiment, il n'avait pas encore aperçu ce que la vierge lui sacrifiait et combien il lui fallait descendre pour venir jusqu'à lui.

Que représentait-il ? Le pronostic d'un talent ? De quelle envergure ? Cette consécration du succès, qui fait d'un écrivain une illustration, est tardive. A vingt et un ans, on ne s'impose à personne.

Ah! quelle délicatesse de sentiment dans cette défense faite à Adélazie de signaler cette cérémonie! La Très Bénigne avait prévu cette heure douloureuse et voulu la lui épargner.

L'Archevêque bénissait cette union éclatante, au point de vue local. Une envie atroce tordit le cœur du jeune homme. Jamais il n'irait à l'autel, dans la lumière d'un semblable matin, heureux aux yeux de tous. Il était l'être du double péché ecclésial et familial, l'être de nuit, qu'on ne voit qu'en se cachant, le larron d'honneur, l'inavouable amant, l'impossible époux, celui qu'on aime par déraison, mais qu'on ne connaît plus dès que le coq a chanté.

Il possédait ce que Salomon demanda au Seigneur, la sub-

tilité; il était une intelligence. Qu'est-ce que cela vaut socialement? La puissance spirituelle n'a point d'évidence que les œuvres et le lent suffrage qu'elles suscitent.

Perdu dans la foule, il ne se sentait pas assez caché. Si Emezinde l'avait aperçu, elle n'aurait pu accorder un regard à ce vague garçon mêlé à la plèbe. Une idée déchirante vint brocher sur ces décourageantes pensées. Ces grands mariages fournissent l'occasion pour en former d'autres. On s'y trouve dans l'esprit qu'il faut; le sacrement apparaît sous d'incidentes couleurs. Si un ancien valet décernait la palme de la beauté contadine à Mademoiselle de Romanil, combien, parmi ces jeunes hommes, ses pairs pour la race, sentiraient se dessiner en eux la velléité du prétendant! Le mouvement visible d'admiration marquant le sillage de la quêteuse annonçait des desseins, des aveux, de prochaines démarches.

Pour la première fois, il vit que le lien qui l'unissait à Emezinde, si fort dans le sens nerveux, en fait n'existait pas. C'était une aventure non pareille, le songe d'un séjour d'été! L'orgue et les chants achevèrent de le désoler : il partit.

Revenu à sa table, il se força à produire.

Quand Virginie lui apporta son dîner, il l'interrogea.

— Mademoiselle rentrera vers neuf ou dix heures, après le dîner; les jeunes resteront à danser très tard.

Son appétit fut coupé.

Emezinde tenue par la main et par la taille! Un homme, quel qu'il fût, respirant de si près l'arome de cette chair féerique, cela le mit dans une rage subite.

Même si Mademoiselle de Romanil l'aimait, même si elle voulait lui complaire, comment l'arracher aux exigences du monde? C'était impossible à demander et à obtenir.

Ah! les tristes moments, et qu'il regrettait d'être allé à Saint-Pierre!

Vers dix heures, le pavé résonna sous le roulement d'une voiture. Adélazie rentrait. Il se sentit de telle humeur qu'il ne descendit pas à sa rencontre.

Derrière lui, les portes s'ouvrirent et la voix délicieuse, dont chaque nuance le caressait, jeta :

— Les bons chiens dorment à cette heure!

Elle se jeta sur la chaise.

— Ah! qu'il fait bon chez toi, au sortir de ce bruit! Adéla-

zie m'a désobéi : je le vois à ton visage de chien battu. Approche... là sous la lampe.... Regarde-moi.... Tu es pâle.... Donne tes mains... Tu as chaud... tu as souffert... Malgré moi... — J'avais recommandé à ma cousine de se taire. Si tu n'étais pas un esprit bizarre... si tu t'étais abandonné à ma foi.... tu aurais vu quelque chose de rare... j'ose le dire... Une femme que tout le monde regarde et qui a le constant souci de se dire : « S'il me voyait, serait-il satisfait de ma contenance? sentirait-il à quel point je me garde, je me ferme, je me fais salamandre, pour lui, qui ne le saura même pas ? »

— Tu es sublime, Emezinde !

Elle rit.

— Nigaud, nigaudinos ! Sublime, je suis jalouse, jalouse comme une tigresse, comme une déesse, jalouse au point que je ne pourrais plus vivre, avec l'ombre d'un soupçon. On est toujours pitoyable pour les maux qu'on redoute.

— Tu es inexprimablement belle et tu m'es apparue destinée à éblouir les foules.

— J'accomplirai mal ma destinée, car me voilà chez toi, et heureuse d'y être.

— Tu n'as pas la même robe.

— Si, mais pas le même corsage. Je suis venue te montrer mes épaules. On les a vues, sans doute, mais, je te les montre. Les veux-tu? Les épaules sont des personnes d'apparat: profite de ce que je suis en condition de les offrir.

Elle dégrafa et rejeta sa sortie de bal.

Ce fut comme une brusque lumière dans la pénombre, une phosphorescence charnelle.

— Tu es belle à faire peur. Je croyais avoir deviné ton corps de gloire ; il me surprend, il me confond. La ligne de ton cou à ton bras, c'est plus pur que l'antique.

— Crois-tu que le moment soit opportun pour Emezinde d'obtenir quelque chose ? fit-elle.

— Bien Aimée, si je te disais la succession de mes pensées, pendant cette journée, et à quelle humilité je suis descendu, à quel point je me sens une pauvre bête devant toi...

— Tant mieux : assieds-toi sur le bord de la table, et réponds-moi aussi nettement que j'interroge. Ton dessein primitif était de partir en septembre pour Paris et sans doute d'al-

ler voir ta mère ensuite. Tu partiras seulement à fin novembre et tu seras de retour pour la Noël.

— Il y a des questions matérielles en dehors de ma volonté...

Elle se leva, mit ses bras admirables autour du cou et allumant la puissance de ses prunelles:

— Je veux cela. Je le paierai n'importe quel prix : mais prends garde de spéculer sur mon désir ! Il vaut mieux pour toi, penses-le bien, que tu ne me forces pas à payer ma fantaisie.

— Je partirai à fin novembre et je reviendrai à la Noël.

— Tu te crois faible, et c'est moi qui le suis. Tandis qu'ils tournaient autour de moi, comme des phalènes autour d'une clarté, je pensais à reculer ton départ et à fixer ton retour !

— Tu m'aimes donc ! s'écria Ramman.

— O Bêtise de ma Bête ! Fol des Fous ! qui ne dit que des sottises, quand il est en face de moi ! Si je t'aime? En somme, je ne le sais pas bien et cela dépend de toi. A cet instant où tu trembles comme un bouleau, parce que ma bouche est tout près de la tienne, parce que tu sens mes bras nus contre tes joues, parce que tu vois ma poitrine, à cet instant où tu es, par discipline, l'amour sans lèvres, l'amour sans bras, et seulement le vibrant miroir de ma puissance,à ce moment où tu souffres de ma beauté au lieu d'en jouir, oui je t'aime ! Tu devines mon âme, comme tu as deviné ma chair; tu me dédies l'hommage que je veux, que nul de ceux que je viens de voir ne peut me rendre. Je ne suis pas encore femme, un homme m'est odieux. Oh ! l'impériosité abrutissante de leur désir ! Le mien seul compte et le mien est fait de ce que tu ravales et qui t'étouffe, de ta contrainte, de la dure discipline que je t'impose. Je jouis en vierge de ton désir, que je surmonte comme une vierge. Et parce que tu m'as accordé gratuitement ce que j'aurais payé cher, et parce que ta bouche tu la mords pour ne pas me baiser,et que tu crispes tes mains pour ne pas me toucher, je vais te donner le consolement des parfaits, ô mon parfait amant !...

PÉLADAN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L'Académie des sciences et la guerre. — La psychologie des mathématiciens. — La culture de la vigne en Bretagne. — Les troubles de la circulation dans les émotions. — Sur le mécanisme de l'olfaction. — Le langage scientifique moderne. — Injections de lait curatrices.

En lisant les **Comptes rendus de l'Académie des sciences** de cette année, on a l'impression que l'activité scientifique reprend en France ; de nombreuses communications sont faites chaque semaine. Le concours apporté par la science à la Défense nationale et à notre industrie n'en souffre pas pour cela ; nos savants, les plus jeunes au front, les autres dans les universités, les arsenaux, les usines, poursuivent efficacement la solution des problèmes nouveaux qu'a soulevés la guerre sur terre et sur mer ; les résultats de nombreux travaux ont dû être tenus secrets ; plus tard, ils seront l'objet de notre admiration. Ce que nous pouvons lire actuellement nous montre qu'il y a encore des esprits capables de s'intéresser à des recherches de théorie pure. Comme le disait si bien, le 7 janvier dernier, le nouveau président de l'Académie, M. Paul Painlevé :

> Notre culture ne vise pas à l'utilitarisme immédiat (pas assez, peut-être), mais elle respecte, elle développe l'individualité, les facultés originales et inventives des intelligences. Ce sont ces qualités-là qui, industriellement, ont sauvé la France envahie.

Dans les 12 séances du 1er trimestre 1918, 163 notes ont été présentées : 74 sont relatives aux mathématiques pures ou appliquées à l'astronomie et à la physique ; 28 sont dues à des chimistes ; 25 à des géologues ; 13 seulement sont consacrées à la botanique, la zoologie, l'anatomie, et 23 à la physiologie, l'histologie, la bactériologie, la médecine.

D'autre part, sur 445 candidats aux certificats de licence de la Faculté des sciences de Paris, en juin et juillet 1918, 172, non compris les 62 S.P.C.N, suivaient les cours de mathématiques et de physique, alors que les candidats en zoologie n'étaient que 3. On pourrait peut-être en tirer des conclusions intéressantes pour **la psychologie des mathématiciens** ! Leurs rêveries scientifiques se sont poursuivies au milieu de la tourmente, et cela ne les a pas empêchés de jouer un rôle de premier ordre dans la guerre.

§

Je rendrai compte ici de communications faites à l'Académie dans d'autres domaines. La première touche à une question d'après guerre assez importante.

La culture de la vigne en Bretagne. — L'un des moyens employés pour défendre le vignoble contre le phylloxéra a été la création d'hybrides entre les vignes françaises et les vignes américaines, de manière à réunir sur un même cep la résistance à l'insecte et la qualité du raisin ; les hybrides, il est vrai, peuvent présenter certains défauts, mais M. Daniel a montré qu'on peut les améliorer par la greffe. Cette amélioration a été poursuivie en particulier par l'hybrideur landais, Baco. Or, parmi les hybrides de Baco, l'un d'eux se fait remarquer par sa précocité. M. Daniel l'a cultivé en Ille-et-Vilaine, et il constate que, malgré le climat, le plant y prospérait comme feuillage et comme raisin. Depuis, MM. Daniel et Teulvé ont fait de nouveaux essais de culture de la vigne en Bretagne, et malgré des conditions défectueuses les résultats se montrent très encourageants. (*Académie*, 18 janvier.) Les raisins mûrissaient du 26 septembre au 18 octobre, et le vin obtenu est bon et riche en couleur. D'ailleurs, autrefois, la culture de la vigne s'étendait à presque toute la Bretagne. Les documents d'archives du XII^e^ au XIV^e^ siècles nous renseignent sur des plantations de vigne à Vern, Dol, Dinan, etc. Depuis lors la limite de culture n'a cessé de reculer du nord vers le midi. La culture de la vigne en Bretagne et dans d'autres provinces du nord pourrait avoir des conséquences économiques et sociales considérables.

§

Les physiologistes eux, en tant que médecins, ont pu exercer leur activité au front. M. Charles Richet et ses élèves comptent apporter prochainement une contribution importante à l'étude du *Choc*. M. Léon Binet a étudié les manifestations émotionnelles.

Les troubles de la circulation dans les émotions. — Si on examine une série de soldats soumis à un même bombardement, on constate chez les uns un ralentissement, chez les autres une accélération des mouvements du pouls. D'autre part, pour une cause émotionnelle toujours la même, un coup de revolver par exemple, il y a tantôt de la vaso-dilatation, tantôt de la vaso-constriction. Chez les malades présentant une brèche crânienne, M. Léon Binet (*Académie*, 25 mars) a observé le pouls cérébral à la suite d'une émotion provoquée soit en tirant à blanc un coup de revolver, soit en actionnant une sirène, soit en frappant brusquement et violemment une porte ; or la modification de la circulation cérébrale est variable ; non seulement le cerveau est susceptible de se *congestionner*, comme l'a montré Mosso, mais il est aussi susceptible de *s'anémier* ; et c'est

toujours en même temps que le patient fait de la pâleur du cerveau et de la pâleur périphérique.

§

Le bruit du canon n'empêche pas certaines analyses expérimentales très fines, comme en fait foi la note suivante :

Sur le mécanisme de l'olfaction. — En 1875, Coutier a montré qu'il y a dans l'air des centres de condensation pour la vapeur d'eau. Depuis, bien d'autres physiciens, Aitken, J.-J. Thomson, etc. confirmèrent la présence des *ions*, comme on les nomme actuellement. Récemment Bloch a montré qu'il y a de *gros ions* dans l'air ayant passé sur du phosphore ; or, on sait que cet air acquiert une odeur spéciale. M. Durand (*Académie*, 21 janvier) s'est demandé si, d'une façon générale, les émanations des corps odorants qui sont de l'ordre de grandeur des diversions, gros ou petits, ont ce pouvoir de condenser la vapeur d'eau. A cet effet, il a fait circuler de l'air filtré pur, c'est-à-dire débarrassé des poussières, sur du musc ou du camphre, et il a constaté que l'air devenu odorant acquiert en même temps le pouvoir de condenser la vapeur d'eau. La condensation est plus ou moins facile suivant les dimensions des *ions odorants*. Et on est ainsi conduit à une theorie nouvelle de l'olfaction.

L'olfaction est favorisée par des traces de substances ionisantes ou hygroscopiques, telles que l'ozone, les sels ammoniacaux, les amines. L'odeur des chutes d'eau, celle des vagues, celle de la terre au début des orages, s'expliquent par l'ionisation de l'air. Le musc naturel contient des amines.

Les particules odorantes agissent toujours enrobées d'eau ; aussi peut-on dire que l'olfaction a toujours lieu en milieu liquide.

§

Une des questions qui ont préoccupé plus spécialement nos académiciens est celle du **langage scientifique moderne**. MM. Bigourdan, Blondel, Bouvier, Branly, Douvillé, Guignard, Haller Haug, Henneguy, A. Lacroix, Laveran, Lecomte, Lecornu, Lemoine, Maquenne, Emile Picard, Roux, Schlœsing fils et Tisserand, ont collaboré pour la rédaction d'une note publiée dans les *Comptes rendus* du 11 février 1918.

Depuis plusieurs années, les jeunes savants manifestent une tendance fâcheuse à introduire dans leurs mémoires des néologismes qui sont trop souvent inutiles ou mal construits, ainsi qu'à négliger la forme de leurs rédactions. Ils pensent évidemment faire ainsi œuvre scientifique et en accroître d'autant la valeur de leurs travaux ; en réalité le premier sentiment que l'on éprouve en lisant certains de ces mémoires est qu'ils ont été écrits par un étranger, ou traduits d'une langue étrangère par un Français dédaigneux des principes les plus élémentaires de la linguistique, de la grammaire et du style.

Dans les sciences mathématiques, cependant, les expressions nouvelles sont rares et, en général, de construction correcte.

En électricité, on a la mauvaise coutume d'employer des abréviations incompréhensibles pour le public : par exemple le mot anglais *self*, qui n'est qu'un préfixe, pour désigner l'auto-induction. L'Académie attire aussi l'attention « sur le grand danger que fait courir actuellement l'habitude que prennent certains auteurs de traduire, littéralement et sans tenir compte des nuances différentes des deux langues, un radical anglais par le même radical français »; c'est ainsi qu'on emploie à tort les mots *contrôle* et *contrôler* dans le sens de *commande*, *direction*, *commander*, *diriger*. Plus les liens entre les deux nations voisines se resserreront, plus il faudra apporter de discernement dans des traductions de ce genre.

Dans le langage chimique on rencontre aussi des expressions irrégulières : tels le mot *adsorption* très vague, les adjectifs *thermostable* et *thermolabile*, véritables barbarismes résultant de l'association d'une racine grecque avec une racine latine. Il est regrettable aussi qu'on emploie inconsidérément les mots *ion*, *catalyse* et *catalytique*.

En biologie, les incorrections de langage sont également nombreuses et d'une forme plus grave encore. Oubliant, par exemple, qu'un verbe actif doit avoir un sujet et un complément, on écrit qu'un microbe *cultive* sur pommes de terre, qu'un animal *reproduit* en captivité. « Sans souci du rôle distinct que doivent jouer dans la phrase le substantif et l'adjectif », un microbiologiste nous dit qu'il a fait des ensemencements sur *gélose glucose rouge neutre*. Tel microbe *prend le Gram*, tels tissus se *fixent au Flemming*; ce sont là des abréviations fâcheuses.

Les botanistes disent avec raison : *le Fuchsia*, *le Rosa*, mais parmi les zoologistes, les uns disent : *Salamandra*, *Vipera*, tandis que d'autres écrivent *la Salamandra*, *la Vipera*; etc.

Pourquoi dire, lorsqu'on expose l'historique d'une question dans une branche quelconque de la science, qu'on fait de la *littérature* ?

Que dire enfin de la ponctuation dans les mémoires scientifiques ?

Les qualités essentielles de la langue française sont la clarté et la précision. Nos anciens maîtres, les J.-B. Dumas, les Claude Bernard, nous ont montré que la pureté du langage n'est pas incompatible avec l'aridité des discussions scientifiques. « La science *française* doit, comme la littérature, être écrite en français. »

§

Si l'Académie rejette les néologismes, il lui arrive aussi parfois de rejeter des découvertes susceptibles de modifier les idées classiques.

Ainsi, on regrettera certainement de ne pas voir figurer aux *Comptes rendus* la découverte récente du Dr Th. Domec, le distingué

ophtalmologiste de Dijon, relativement aux **injections de lait curatrices.**

Chez des malades atteints d'ophtalmie purulente, ou bien chez des cobayes dont les yeux avaient été brûlés par des acides, le Dr Domec, après avoir injecté sous la peau deux ou trois fois quelques centimètres cubes de lait bouilli, a constaté que la guérison se produisait très vite, alors que les témoins perdaient la vue.

Il se trouve que le lait, en injections hypodermiques ou intramusculaires, augmente d'une façon considérable la puissance défensive des tissus atteints, quelle que soit la cause de l'affection microbienne. Il devient ainsi un traitement efficace pour toutes les brûlures, les ulcères, les tumeurs.

Et voilà qui va sans doute nous amener à reviser nos idées sur les mécanismes de la sérothérapie et de l'immunité.

GEORGES BOHN.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Dr H. Bernheim : *Automatisme et Suggestion*, Alcan. 2.50.—Ph.Pagnat : *L'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique*, Jouve et Cie, 1,25. — Memento.

Sous le titre: **Automatisme et Suggestion**, le Dr H. Bernheim a écrit un livre fort intéressant sur l'automatisme réflexe et spontané, dans les phénomènes psychiques, dans le sommeil et les rêves, et sur le somnambulisme spontané ou provoqué. Il y traite aussi des psychonévroses, des éléments psychonerveux des maladies, de la sugestion thérapeutique et de la psychothérapie.

A son avis, l'hypnose est « un sommeil incomplet et conscient » et « il n'y a pas d'hypnotisme, comme il n'y a pas de magnétisme : cela veut dire, ajoute-t-il, qu'il n'y a pas de sommeil *particulier*, créé par certaines manœuvres, qui confère à l'organisme des propriétés extraordinaires. Il n'y a que de la suggestibilité qui existe à l'état normal et peut être actionné à l'état de veille. Cette suggestibilité est une fonction physiologique du cerveau... c'est-à-dire la tendance de l'idée acceptée par le cerveau, qu'elle vienne du dehors par les sens, ou qu'elle soit évoquée par l'organisme lui-même (auto-suggestion), tendance à devenir acte, à se réaliser, à se traduire en sensation, mouvement, émotion, acte organique, image sensorielle, illusion ou hallucination, etc. »

Je ne suis pas de son avis au sujet du magnétisme, Il y a autre chose que de la suggestibilité pure dans les phénomènes magnétiques. On est arrivé, en effet, à pouvoir *extérioriser* la *sensibilité* et la *motricité* du corps physique et à photographier le *double* ou *corps astral*. On sait que le *corps astral*, qui serait la partie *sensible* de l'homme, émet des radiations appartenant à une région des rayons

ultra-violets. On sait aussi que la main et le bras coupés, qui n'existent plus matériellement parlant, sont cependant sensibles au froid et chaud. Que viendrait faire ici la suggestibilité?

Par contre, je suis pleinement de l'opinion de l'auteur lorsqu'il dit qu'il n'y a pas de libre arbitre *absolu*, ni, par conséquent, de responsabilité morale *absolue*.

Pour donner un compte rendu complet de son ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire, en les abrégeant un peu, les conclusions de son livre :

1° Le mécanisme qui élabore les phénomènes psychiques, qui fait éclore les idées dans le cerveau, qui transforme ces idées en parole intérieure et articulée, qui les traduit en actes et dynamismes variables, est automatique et inconscient...

Mais le psychisme en lui-même est toujours conscient. L'être humain pendant qu'il le manifeste est conscient. *Il n'y a pas de psychisme automatique inconscient.* L'élaboration seule de ce psychisme est inconsciente.

2° Les rêves du sommeil, et le somnambulisme spontané qui n'est qu'un rêve en action, n'ont pas lieu dans le sommeil complet, qui supprime la conscience et la vie psychique. Ils ont lieu au début du sommeil, avant qu'il ne soit complet, ou à la fin, avant que le réveil ne soit complet, c'est-à-dire dans le demi-sommeil, alors que l'initiative active du cerveau avec faculté de contrôle est engourdie, mais que la cérébration passive, ou psychisme d'imagination, existe encore ou est revenue. Cette imagination, prédominante et n'étant plus réfrénée par le contrôle actif absent, crée les autosuggestions hallucinatoires du rêve.

3° Les phénomènes dits hypnotiques, catalepsie, anesthésie, contractures, somnambulisme provoqué, n'ont pas lieu dans le sommeil suggéré, lorsqu'il est complet et inconscient; ils ont lieu, comme les rêves du sommeil spontané, dans le demi-sommeil avec persistance de la conscience et prédominance de la cérébration passive...

4° La suggestibilité est une propriété physiologique du cerveau conscient, actionné par la crédivité, tendance à accepter les idées suggérées, et par l'idéodynamisme, tendance de l'idée à devenir acte ou dynamisme.

5° Les somnambules spontanés, comme les somnambules provoqués, ne sont pas des automates; ils ont conscience et savent ce qu'ils font, bien que leur état de conscience soit faussé par la suggestion ou l'autosuggestion qui les domine...

6° La doctrine de la suggestibilité est incompatible avec la croyance au libre arbitre absolu. Elle n'exclut pas la responsabilité légale qui est une nécessité sociale.

7° Les psychonévroses sont des troubles fonctionnels nerveux sans lésions, créées ou entretenues par le psychisme. Ce sont des représentations mentales ou autosuggestions, souvent d'origine émotive. Elles peuvent être associées à des maladies organiques ou toxiques, à la faveur des idées émotives que ces maladies déterminent.

8° La suggestion thérapeutique ou psychothérapie comprend tous les procédés qui s'associent à la parole, pour introduire l'idée thérapeutique dans

le cerveau ou faciliter son action idéo-dynamique curative. Elle ne s'adresse pas à l'automatisme du sujet, mais à son esprit inconscient.

Les troubles psychonerveux, autosuggestions morbides, sont seuls justiciables de la psychothérapie.

Au cours de son livre, M. le Dr Bernheim, qui est de l'Ecole de Nancy, décoche, de temps à autre, un trait à l'adressse de l'Ecole de la Salpêtrière, qui ne professe pas les mêmes théories.

Ainsi que l'indique le titre de la brochure : **L'Influence allemande dans l'Athéisme scientifique**, par l'auteur de l'enquête sur « l'occultisme et la conscience moderne », les Allemands seraient les propagateurs des théories matérialistes dans les sciences. L'auteur, M. Ph. Pagnat, leur oppose, avec raison, les faits magnétiques et psychométriques dont la réalité est aujourd'hui prouvée. Ils présument l'existence d'un double ou corps astral entre le corps matériel et l'esprit. D'ailleurs, l'auteur admet les enseignements occultistes au sujet de la constitution de l'homme.

Il dit des choses fort justes sur les mots infini, indéfini et fini, sur lesquels on divague généralement.

MEMENTO. — *La Revue théosophique* de juillet publie des *Notes sur la nature de l'Espace*, signées des initiales H. L. Les questions que cet article soulève sont très intéressantes, mais l'auteur ne les résout pas d'une manière définitive. Il est vrai qu'il est très difficile de définir l'Espace. H. L. nous dit « qu'on ne peut s'expliquer l'Etre, ni la matière, si l'on ne sait la nature et la fonction de l'Espace, si l'on n'atteint le point de vue dynamique. Car l'Espace est le moyen terme qui relie l'Etre absolu à sa création, et pareillement, la Force qui relie les choses à l'Esprit. » Mais on peut se demander d'abord si l'Espace est réellement une force et ensuite s'il est « le moyen terme qui relie l'Etre absolu à l'Esprit »?

Il y aurait fort à dire si on voulait discuter point par point les affirmations de l'auteur. Je me contenterai seulement d'indiquer comment moi-même je conçois l'espace. L'espace est la *résultante de la détermination de l'être*, autrement dit de sa *force d'expansion*.

Si la *détermination* de l'être ou *sa force d'expansion* est *absolue, infinie*, il s'ensuit nécessairement que l'espace occupé par lui est également absolu et infini, sans limitation aucune. C'est le cas de Dieu ou, ce qui est la même chose, de l'Etre absolu.

Si, au contraire, la détermination est relative et finie, comme l'est celle de tous les êtres que nous connaissons, l'espace est fini, limité.

Ainsi l'espace n'est pas, comme le croit H. L., un principe, mais une *résultante*.

Il en est de même du temps. C'est la *résultante* de l'*identité de l'être*, autrement dit de *la permanence de la détermination de l'être*.

L'espace et le temps sont, en quelque sorte, les qualités *extérieures* de l'être et des êtres. Ils n'en constituent donc pas l'*essence véritable* et *intime*, si l'on peut ainsi parler.

L'*essence* de l'être, c'est « l'ensemble des qualités qui déterminent sa

qualité d'être, la somme de ses éléments constitutifs ». C'était-là l'opinion de l'homme de génie qui s'appelait Strada, et c'est aussi la mienne.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue des Indépendants enquête sur l'auteur actuellement préféré. — *Revue des Deux Mondes :* Arrigo Boïto, correspondance sur Verdi et sur les temps présents. — *La Revue de Paris :* la guerre telle qu'elle se fait, prédite par un officier supérieur. — *L'Esprit du Cor :* hommage aux mulets employés sur la ligne de feu. — *La Revue :* appel d'un Argentin au Président de l'Argentine. — Memento.

La Revue des Indépendants (juillet) a cru devoir demander à ses amis quel auteur ils préfèrent actuellement. M. Stéphen Liégeard nomme M. Jean Richepin qui « possède la géniale maîtrise de la Poésie et de la Prose », — « ces deux Sœurs », ajoute M. Stéphen Liégeard. Mlle Lydia Berger choisit M. Maurice Barrès. Elle cite aussi M. Frédéric Masson et « pour être tout à fait juste », dit-elle : M. Léon Daudet. M. Edmond Rostand, M. Paul Fort, Mme Colette sont l'admiration de M. Guillot de Saix. M. Anatole France recueille un nombre de suffrages qui honore le goût de ses partisans. MM. Pierre Loti et Henri de Régnier, M. Paul Géraldy, M. Paul Brulat, M. Laurent Tailhade sont désignés par quelques personnes.

M. Georges Lanoire, « enfant des Muses », vote pour Chagneau Saintipoly « qui, certainement, fera parler de lui avant peu », et M. Antonin Rostagni déclare : « Le poète que j'aime le plus actuellement est *Mlle Théo Martin*. Seule elle a su, en noble femme française, jeter au Boche le vrai cri de haine de toute la nation. »

M. Michel Ferlène, s'il s'en tenait aux termes de la consultation, répondrait « sans hésiter : *Foch* est notre meilleur poète, Clemenceau est notre meilleur prosateur » ; mais, il cite M. Maurice Barrès.

« Il n'est qu'un orateur dont la grande voix d'airain puisse dominer le tumulte des cœurs : c'est le canon ! Il n'est aussi qu'un écrivain pour couronner l'œuvre immortelle qui doit nous survivre : c'est le Peuple qui trace, avec la pointe des baïonnettes, sur le grand Livre de l'Histoire, les lettres flamboyantes et magiques des mots : « *Victoire* et *Paix !* » déclare M. Flesky du Rieux.

M. Pierre Coutras écrit : « Après mûre réflexion, je crois que l'écrivain que je préfère actuellement, c'est moi ! » et il dit agréablement pourquoi.

Cette consultation n'apprendrait guère au lecteur, si M. L. Denizet n'accordait son suffrage à... Mais voici la réponse même de M. Denizet :

Qui de nos jours de sublime épopée
A mérité de mon âme le choix ?...

C'est le poète allant dans la mêlée,
Barde breton à l'héroïque voix :
C'est *Théodore Botrel*.

§

M. Camille Bellaigue entretient les lecteurs de la **Revue des Deux Mondes** (1er août) d'Arrigo Boïto qui vient de mourir. La presse universelle a rendu un hommage unanime au caractère élevé du noble musicien qui tint à honneur de servir la gloire de son maître Verdi. La correspondance de Boïto met en relief les qualités de cœur et d'intelligence de ce bel artiste. A propos de son maître et de Shakespeare, voici ce qu'il écrivait à M. Bellaigue :

Etre son fidèle serviteur et celui de l'Autre, qui naquit sur les bords de l'Avon, je ne souhaite rien de plus. Le grand vieillard bénit tes paroles ; elles sont paroles de vérité, comme ses notes, que tu as bénies...

Je sens le besoin de te dire *merci* d'avoir bien voulu trouver une place pour mon nom à côté du sien dans un coin bien intime de ta pensée. Rien ne me touche plus profondément que de m'entendre nommer quand on parle de Lui...

Celui qui admire a la meilleure part. L'autre, pendant qu'il crée, souffre, gémit (j'aime à le croire...). Exception faite pour les compositeurs qui étalent avec orgueil leur fécondité d'insectes et vivent dans la plus souriante *autolâtrie*. Mais à celui qui admire, tout est jouissance, jouissance sans écart et sans limite.

Deux mois après la mort de Verdi, Arrigo Boïto adressait à M. Bellaigue « cette magnifique oraison funèbre » :

Pâques, 1901.

Mon cher ami,

C'est aujourd'hui le jour du pardon : il faut donc me pardonner. Je passais tous les ans cette journée à Gênes, avec lui. J'arrivais le Vendredi saint. [Il gardait dans son cœur le culte des grandes fêtes du christianisme : Noël et Pâques]. Je restais jusqu'au lundi. Le charme tranquille de cette visite annuelle me revient à l'esprit, avec les entretiens du maître, la table patriarcale, strictement rituelle avec les mets d'usage, la douceur pénétrante de l'air, et ce grand palais Doria, dont il était le Doge.

C'est la première fois que j'ose parler de lui dans une lettre. Vous voyez bien qu'il me faut pardonner. J'étais victime d'une espèce d'*aboulie* partielle. Ma pensée allait vers vous presque tous les jours, sous la forme d'un véritable remords. Vous m'écriviez de si bonnes lettres... si douces et si noblement émouvantes. Ma volonté était impuissante à vous répondre, car il fallait vous dire quelque chose de cette grande mort, et je ne le pouvais pas; j'en souffrais, j'étais malade.

Je me suis jeté dans mon travail comme à la nage, pour me sauver, pour entrer dans un autre élément, pour gagner je ne sais quel rivage, ou pour être englouti avec mon fardeau dans un effort (plaignez-moi, mon cher ami !) supérieur à ma courte vaillance.

Verdi est mort. Il a emporté avec lui une dose énorme de lumière et de

chaleur vitale. Nous étions tous ensoleillés par cette vieillesse olympienne. Il est mort avec magnificence, comme un lutteur formidable et muet. Le silence de la mort était tombé sur lui une semaine avant de mourir.

Connaissez-vous l'admirable buste du maître exécuté par Gemito?... Ce buste, sculpté il y a quarante ans, est l'image exacte du maître tel qu'il était le quatrième jour avant la fin. La tête inclinée sur la poitrine et les sourcils sévères, il regardait en dessous et paraissait toiser du regard un adversaire inconnu et redoutable et calculer mentalement les forces qu'il fallait lui opposer.

Aussi lui a-t-il opposé une résistance héroïque. Le souffle de sa large poitrine l'a soutenu victorieusement pendant quatre jours et trois nuits. La quatrième nuit encore, ce souffle emplissait la chambre. Mais la fatigue !... Pauvre maître ! Comme il a été brave et beau jusqu'au dernier moment ! N'importe, la vieille faucheuse a dû remporter son arme bien ébréchée !

Mon cher ami, j'ai perdu dans ma vie des personnes idolâtrées. La douleur a survécu à la résignation. Mais je ne me suis jamais surpris dans un sentiment de haine contre la mort et de mépris pour cette puissance mystérieuse, aveugle, stupide, triomphante et lâche. Il fallait la mort de ce nonagénaire pour éveiller en moi cette impression.

Il la haïssait, lui aussi, car il était la plus puissante expression de vie que l'on pouvait imaginer. Il la haïssait comme la paresse, l'énigme et le doute.

Maintenant, tout est fini. Il dort, comme un roi d'Espagne en son Escurial, sous une dalle de bronze qui le couvre tout entier.

Avant l'entrée de son pays dans la guerre, Arrigo Boïto mandait à son ami :

Novembre 1914.

A toute heure du jour, et la nuit, quand l'insomnie me tourmente, je pense à la tragédie qui inonde la terre. Je pense à la France, tienne et mienne aussi. Je maudis l'infâme assassin de millions d'hommes, qui, l'ayant préparée depuis trente ans, a déchaîné cette guerre. Avec Caïn et Judas, il est le grand criminel de l'humanité et, pour comble d'ironie ou de stupide inconscience, il se croit envoyé de Dieu. France, Belgique, Angleterre, Russie, en avant!... Je t'écris peu : la plume ne trouve pas les mots. Les yeux et les lèvres seuls pourraient parler. Il ne me vient que ce cri : Vive la France, bonne, forte, sainte, héroïque ! Elle sortira du vaste sépulcre de tranchées, rayonnante de gloire et transfigurée. Cela est certain, plus que certain.

Quand l'Italie est entrée dans l'affreuse mêlée des peuples, Boïto se fait honneur d'avoir épousé le parti du Droit :

Juin 1915.

Pour toi, qui m'es aujourd'hui plus que jamais cher, un noble embrassement.

Gloire aux nations sœurs qui combattent ensemble... Le 20, j'ai eu la joie de donner ma voix au Sénat pour la belle guerre. Quel spectacle sublime ! Notre Rome exultante, enivrée de la passion de l'héroïsme, de la justice, de la gloire !

Trois semaines avant sa mort, le 14 mai 1918, le grand Boïto adressait à son ami ce billet émouvant :

Mon très cher,

Merci pour tes demandes auxieuses, mais, avant toute chose, je m'agenouille devant la France.

§

Tandis que les grands chefs militaires en fonctions avant la guerre n'avaient nulle part prévu ce qu'elle serait, de plus jeunes officiers en ont eu la très nette prévision. M. le lieutenant-colonel E. Mayer cite dans **la Revue de Paris** (15 août) cette page extraite de : *Vaincre !* « un remarquable essai de psychologie militaire publié quelques mois avant la mobilisation » chez Berger-Levrault par le lieutenant-colonel Montaigne :

La bataille de l'avenir, affectant les allures et empruntant les procédés de la *guerre de siège*, où la perfection de la *technique*, la puissance du *matériel* et l'abondance des *approvisionnements*, avec la *persévérance* et la *ténacité* des *combattants*, jouent le rôle principal, *se prolongera* non plus pendant des journées et des semaines, mais *pendant des mois entiers*. *Guerre d'ingénieurs !* Triomphe de la *guerre scientifique !*

Et l'immédiate conséquence de cette extrême durée de la bataille ainsi que le développement considérable des voies de communication et des moyens de transport, c'est que, *dès que le contact aura été pris*, dès que les troupes « de couverture » se seront agrippées, *les nations belligérantes feront affluer sur le champ de bataille toutes les levées du pays*. En d'autres termes, les guerres de l'avenir se résoudront en *une seule et gigantesque bataille*, qui se livrera près de la frontière ou sur la frontière même, et à laquelle concourront les forces armées des deux adversaires...

... L'action meurtrière s'étendra sur de vastes contrées ; et le champ de bataille, si l'on désigne par ces mots l'étendue comprise entre le front de combat et les points extrêmes où se rassembleront les troupes qui participeront à l'action, englobera jusqu'aux territoires entiers des peuples adverses...

... *Cette extension inouïe des champs de bataille ne permettra plus une action de direction énergique, constante et régulière*, et la bataille se résoudra en une infinité de combats plus ou moins importants, déterminés par les circonstances de lieux et menés de façon presque indépendante les uns par rapport aux autres.

Et quelle forme affectera la manœuvre ? Comment la décision aura-t-elle lieu ?

... Il est bien possible que *la grande bataille des nations dégénère en une barbare bataille d'usure* où la victoire restera au peuple qui sera le mieux en état d'alimenter le combat, à celui qui, dans la fournaise, pourra jeter le dernier soldat. *La bataille se décidera par épuisement*. De fait, toute la tactique de la guerre de siège, à quoi l'on aime à comparer la prochaine guerre de campagne, ne tend-elle pas à réduire l'ennemi à merci par la ruine progressive et systématique de toutes ses ressources ?

§

L'Esprit du Cor, qui « accepte toute collaboration » est le « journal de la 66e division bleue ». Son adresse est au Secteur Postal 190. Il a publié, le 16 août, son 20e numéro et reçoit au prix de « 30 fr. et au-dessus » des « abonnements à perpétuité ».

Nous y trouvons, sous la signature Diego, un article : « Les Miôles », inspiré par la gratitude d'un combattant envers les mulets :

La nuit. Une pâle clarté tombe du ciel : sur le terrain bouleversé par de récents barrages des ombres s'avancent silencieusement, à la file indienne. De temps à autre, un « bouteillon » jette une lueur blafarde. Et, sur le ciel clair, les silhouettes se détachent en noir. Quelques-unes sont curieusement déformées, les hanches démesurément élargies : les initiés reconnaissent les porteurs de bidons qui vont au « pinard ».

C'est la caravane du ravitaillement qui passe.

On entend la cadence rapide d'un cliquetis qui se fait plus proche ; de grandes ombres surgissent du chemin creux : « les miôles ! » crie une voix. Ce sont elles, en effet, nos braves bêtes, qui apportent aux lignes le ravitaillement quotidien.

Les « Miôles », que de services précieux ils nous auront rendus !

Au T. C., pendant le jour, ils sont nonchalants, têtus, fantasques. Leur patron vient-il de leur donner un coup de brosse, vient-il de leur suspendre au cou leur musette d'avoine, qu'ils en profitent pour se rouler à terre : ironie blessante pour le patron qui finit par se demander s'il est le patron ou le domestique de son « Miôle ». La nuit, plus de fantaisie.

Bâtés et chargés dans l'obscurité, les « Miôles » savent qu'ils travaillent pour les copains. Tout est prêt ; ils partent d'un pas rapide avec le cliquetis de leur chargement qui les signale de loin. Dans les bois, dans les ravins, sur les plateaux, leurs longues files se déroulent. Ils vont à la suite, entraînant leur conducteur accroché d'une main à leur longue queue, seumoyen pour les muletiers de suivre un pas déjà plus vif que celui du cheval et que la conscience du danger leur fait encore accélérer.

Des convois se croisent. Une voix interroge : « Quel bataillon ? » — « 6e du 28e ! » répond une autre. Et l'on passe. Si un obus éclate, tout près, les « Miôles » dressent les oreilles, inquiets, et immédiatement leur pas s'allonge.

Près des lignes, où les moindres bruits attirent les marmites, c'est à peine si les « Miôles » bougent, ils ne hennissent même pas. Même blessés, ils demeurent silencieux : ils savent le danger et le comprennent. On en voit, lorsque leur mission est terminée, leur bât déchargé, qui pointent les oreilles aux éclatements et partent au galop rejoindre leur cantonnement. Et jamais on ne les retrouve, comme les chevaux, perdus au milieu des barbelés.

Ils ont été partout, les « Miôles ». On les a vus, les soirs d'attaque, jusque dans les parallèles d'où les premières vagues étaient parties le matin. On les a vus, en Alsace, gravir allègrement les pentes les plus rudes, accomplir les étapes les plus dures et porter sur leur charge les sacs des hommes fatigués.

Et, on les vit aussi à la gloire, parés de fleurs, défilant aux carrousels des grands repos, déjà lointains.

Ce sont de bonnes bêtes, les « Miôles ». Nous les aimons, nous les soignons. Et le sac où s'inscrit, dans les cantonnements, l'avis : « Pensez aux Miôles », s'emplit des restes de boule.

Et, plus tard, on se rappellera les paroles par lesquelles certain capitaine, resté légendaire parmi nous, saluait les ravitaillements qu'il croisait : « Bonjour, les Miôles ! Bonjour, les Muletiers » !

§

On sait que le sénat argentin s'est prononcé pour l'entrée en guerre de la République contre l'Allemagne, aux côtés de l'Entente. Des manifestations populaires en ce sens ont eu lieu à Buenos-Ayres. La presse argentine milite pour une intervention, sauf les organes ouvertement à la solde de la propagande impériale. Le Président Hipolito Irigoyen maintient son pays dans la neutralité, malgré l'opinion générale contraire à cette politique. **La Revue** (15 août) publie une lettre ouverte au Docteur Irigoyen, qui est l'œuvre du professeur José P. Otero, chargé de cours à la Sorbonne, et tend à provoquer une justification officielle des mobiles de la neutralité.

Voici le passage essentiel de l'appel de M. J.-P. Otero :

Je désirerais, Monsieur le Président, et la réalisation de ce vœu me remplirait de joie, en même temps qu'elle contenterait une immense majorité de l'opinion, que la parole présidentielle se fasse entendre, en exposant les raisons qui inspirent votre politique de neutralité. N'oubliez pas que toute l'Europe Occidentale, l'Amérique du Nord et de nombreux Etats du Centre et du Sud de l'Amérique, sont déjà sortis de leurs incertitudes, se sont solidarisés sous l'idéal démocratique, et, en bloc, tracent les linéaments de liberté et de justice sur les bases desquels se cimenteront les nations futures.

Si je sais que nous, nous avons les nôtres, si je sais que notre constitution, — vrai Evangile démocratique, — par son esprit d'équité et de justice, n'a rien à envier à celles des nombreux Etats qui se trouvent en guerre, je sais aussi que ceux qui redoutent nos destins et l'avenir grandiose vers lequel nous conduit la Providence peuvent juger notre abstention, sinon comme un témoignage de sympathie pour une cause impériale qui est déjà discréditée aux yeux de tous, tout au moins comme un égoïsme indigne de notre nom, de l'héritage qui nous est échu, en se distribuant sur le Plata le patrimoine de Mai. •

La République Argentine — je ne vous parle pas comme politicien, parce que je ne le suis pas, ni comme diplomate, parce que je n'ai pas pour cela de lettres de créances — doit sortir de sa neutralité et s'incorporer, avec son riche patrimoine moral — qui est toute démocratie, — à cette grande assemblée des nations qui, dans un avenir peu éloigné, sanctionnera, avec le prestige de la victoire, la charte constitutionnelle d'un nouveau monde.

En vous demandant d'agir ainsi, Monsieur le Président, je ne le fais qu'au nom de la citoyenneté. Je ne sais pas combien d'Argentins pensent comme moi, combien sont ceux qui professent le même credo et se solida-

risent dans le même idéal. Il me suffit de savoir, pour que je vous demande d'adopter pour la République cette nouvelle attitude dans votre politique internationale, que dans les Etats républicains, il n'y a pas de démocratie, s'il n'y a pas de nombre, et il n'y a pas de nombre, si on ne tient pas compte, individuellement, du jugement de tous. Monsieur le Président craint-il de se tromper dans une mesure si grave et d'une si grande transcendance? Je ne crois pas qu'un plébiciste de notre peuple irait à l'encontre de la volonté et des désirs de personne. Que Votre Excellence, donc, le convoque au nom de la souveraineté. Le jour où son jugement sera connu, il n'y aura pas à hésiter sur la conduite à suivre. Je ne doute pas qu'une attitude semblable aurait été — dans un cas aussi complexe, comme le cas présent — l'attitude de Mitre, de Sarmiento ou de Avellaneda. Ceux-ci qui, comme Monsieur le Président ne l'ignore pas, ne firent pas autre chose que prêter l'oreille aux clameurs de l'opinion, lorsque celle-ci était une force organique et la principale dans la constitution du pays, n'auraient pas changé de tactique lorsque cette opinion devait s'intéresser — parce que telle est la loi de l'histoire — à la constitution démocratique de l'humanité.

Suivre ce sentier, ce sera pour vous une gloire : car, en même temps qu'Argentin et chef éminent d'un Etat dont l'orientation politique se trouve entre vos mains, vous vous serez révélé l'exécuteur inspiré d'une loi humaine — la loi de la solidarité dans la Justice — que l'invasion du despotisme a brutalement violée. Il est en votre pouvoir de faire que s'accomplisse de nouveau à la lettre cette vaticination glorieuse du premier de nos bardes : *D'un pôle à l'autre résonne le sonore clairon de la Renommée ; et les citoyens libres du monde répondent : Au grand peuple argentin, salut.*

MEMENTO. — *Le fait de la Semaine* (27 juillet) : « Petite histoire de l'Alsace-Lorraine », par M. Georges Delahache.

Revue hebdomadaire (10 août) : M. E. Pilon : « L'Etat de la peinture en 1815 ». — M. H. Welschinger : « Comment l'Alsace est venue à la France ». — (17 août) : M. G. de Grandmaison : « Les Parlementaires (1814-1816) ».

Revue France (25 juillet) : — M. L. Jerrold : « L'âme anglaise, l'âme française ». — Capitaine Christian-Frogé : « Les Captifs ». — M. E. Meyer : « L'Allemagne d'après ses prisonniers de guerre ».

La Presqu'île (août) : Suite d'une enquête sur ce que sera l'état d'esprit du Français après la guerre. — « Dolente amie », poème en prose de M. Frédéric Lefèvre.

La Revue de Hollande (juillet) commence la publication d'un robuste roman flamand de Stijn Streuvels : « La Linière », et publie des poèmes de MM. André Lebey et Francis Carco.

Revue bleue (3-10 août) : — M. Paul Louis : « Les oscillations de Guillaume II ». — M. Maximilien Buffenoir : « Joannis lazan », poète mort au feu. — Le prologue d'une pièce en vers de M. Albert du Bois : « Le Casque de la Déesse ».

L'Europe nouvelle (17 août) : — « Le statut personnel des musulmans français », par M. Abdesselem Taleb. — « La musique populaire et la

guerre », par M. Pierre Alin. — « La part du Comique dans la tragédie humaine » par M. A. Salmon.

Le Feu (1er août) : « Le vieux Port ». — (15 août) : « Madones Provençales ».

La Grande Revue (juillet) : M. G. G. Grand : « Jaurès ou le conciliateur ». — M. Aguiléra : « Les leçons de la guerre et le haut commandement en Allemagne ». — M. Paul Husson : « La romance de l'amour et de la guerre ».

Le Correspondant (10 août) : — M. Denys Cochin : « Marne et Piave ». — Mlle Henriette Celarié : « L'occupation allemande à Saint-Quentin ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LETTRES ALLEMANDES

Georges Dumesnil : *Ce qu'est le Germanisme*, préface de Louis Bertrand ; Paris, La Renaissance du Livre, 2 fr. — Charles Weimann : *France et Allemagne ; les deux Races* ; Paris, Librairie Fischbacher, 3 fr. 50. — Gaston Choisy : *L'Allemagne secrète* ; Albin Michel, 4 fr. 50.

On finira peut-être, en France, quand la guerre sera terminée, par avoir quelques notions exactes sur le germanisme. Les expériences rapportées du front ont beaucoup contribué à faire connaître le fond de la nature allemande. L'ennemi agissant dans la passion du combat, l'ennemi ivre de sang, mais soumis d'instinct aux ordres qu'il doit exécuter, incapable de raisonner, sans générosité dans la victoire, plein de couardise quand il se sent battu, voilà des traits qui nous renseignent mieux sur l'Allemagne que toutes les dissertations à propos de l'impératif catégorique. Les Allemands ont-ils méconnu le code moral qu'ils ont érigé, ou l'appliquent-ils au contraire dans tous leurs actes? Cela importe peu. Leur caractère s'est-il déformé sous l'empire de la volonté de dominer ou nous montrent-ils enfin leur véritable visage? On discutera longtemps encore ce problème qu'une littérature abondante n'est pas parvenue à élucider. Peut-être verra-t-on plus clair, quand on se sera convaincu que l'Allemand obéit à deux penchants qui ont envahi toute sa nature : *piller* et *systématiser*. Il pille actuellement nos maisons, comme il a, pendant cinq siècles, pillé nos auteurs ; il collectionne des objets hétéroclites, comme il rédigeait hier encore des encyclopédies. Parce qu'il a pris partout, parce qu'il s'est toujours nourri du bien d'autrui, il s'est imaginé qu'il était le cosmopolite par excellence, celui qui utilise les idées, exploite les progrès réalisés chez les autres peuples. C'est dans ce sens-là que Fichte a pu dire que « les Allemands sont le peuple des peuples ». Ils le sont comme le marchand de bric-à-brac réunit au hasard ses produits de tous les temps. C'est le désordre momentanément organisé.

Georges Dumesnil a vaguement entrevu cette idée, quand, dans

un développement accessoire, il insinue que la langue aryenne n'était probablement pas la langue des peuplades germaniques, « que celles-ci l'ont toutes reçue du dehors, évidemment d'une civilisation supérieure, l'adaptant à des organes relativement grossiers».

S'il en est ainsi, ajoute Dumesnil, l'Allemagne, dès les temps préhistoriques et jusque dans sa langue, aurait subi cette loi qui au cours des siècles lui a imposé d'emprunter sa culture, qui demeure jusqu'à un certain point adventice, sur un fond de barbarie native trop souvent disposé à reparaître.

En Allemagne, les idées viennent toujours du dehors, la civilisation n'est qu'un vernis qui masque des instincts primitifs. L'empire ne fait figure d'Etat policé que parce qu'il a une bonne police. Si l'Allemand n'était pas arrêté par la crainte de la police, il se conduirait chez lui comme il se comporte dans les pays ennemis.

Georges Dumesnil a fait à l'université de Grenoble, pendant l'hiver 1915-1916, une série de neuf leçons qui portaient le titre : *la Pensée de l'Allemagne*. Il y avait là d'utiles indications sur ce qu'il faut savoir de nos ennemis. Maintenant que l'auteur, qui fut parmi les esprits les plus curieux de ce temps, a disparu prématurément, on a eu l'excellente idée de publier, en un petit volume, la « rédaction » de ces neuf discours. On l'a intitulé **Ce qu'est le Germanisme**, et on y a joint des notes de voyage prises par Dumesnil en 1882, alors qu'il voyageait de Metz à Strasbourg, en passant par Luxembourg et Trèves. Il eût été à coup sûr plus intéressant de compléter le texte des leçons de Grenoble en y ajoutant une longue étude publiée par l'*Amitié de France* (que dirigeait Dumesnil) en 1915 et qui avait pour sujet « la Perversité de la Philosophie allemande ». Il s'agit là sans doute d'une première rédaction, dont nous retrouverons certaines idées, développées sous une autre forme, dans la brochure ; mais les deux versions se complètent et s'éclairent l'une par l'autre. L'argumentation parfois un peu trop serrée de *Ce qu'est le Germanisme* gagnerait à être soumise à ce travail de recollement.

Dans une préface, où il présente au lecteur l'œuvre abondante et variée de Dumesnil, M. Louis Bertrand semble vouloir excuser l'auteur d'avoir donné de l'Allemagne une image « unilatérale » :

C'est une systématisation du germanisme envisagé uniquement dans ce qu'il a d'hostile à notre idéal de culture latine et française. On estimera peut-être qu'il a poussé au noir son tableau, qu'il ne tient compte que du mal, que des défauts de cœur et d'esprit, des tares de race, des erreurs et des vices de nos voisins. Mais son sujet le voulait ainsi : il s'agissait seulement de faire bien comprendre au lecteur sur quoi se fondent les contrariétés et les inimitiés foncières qui, de tous temps, ont dressé le Germain contre le Franc et le Gallo-Romain. Cela n'empêchait nullement l'auteur

de rendre justice aux qualités généralement peu aimables des Allemands. A côté du mal, il n'ignorait pas le bien qu'on en pourrait dire. Et nul n'était plus persuadé que lui que, dans tous les ordres de la connaissance, comme dans tous ceux de la pratique et de l'action, quelle qu'elle soit, nous avons beaucoup à apprendre d'eux.

On objectera à M. Louis Bertrand que ce que nous avons surtout à apprendre d'eux ou plutôt à reprendre chez eux, c'est une partie de notre patrimoine que nous avions trop négligé et dont ils se sont emparé sans vergogne. L'érudition n'est pas une invention allemande, ni l'organisation, dont nous pouvons chercher les leçons chez Colbert. Les formes les plus variées de la pensée et de l'action ont été emmagasinées par les Allemands qui ont su les mettre en valeur, alors que notre goût du « progrès », qui n'est souvent qu'un besoin de changement, nous portait sans cesse à innover. Georges Dumesnil a très bien aperçu cette tendance des Allemands à vivre sur notre fonds. Elle s'est affublée successivement de tous nos masques ; elle n'a cessé de parader avec les défroques de notre passé.

Mais, à vouloir sans cesse refaire chez elle, par esprit d'imitation, ce que d'autres ont fait spontanément, elle restait forcément en arrière. Nietzsche, que Georges Dumesnil n'aimait pas et au sujet duquel il débite quelques fâcheuses absurdités, Nietzsche avait l'habitude de dire que les Allemands entravent le développement de la civilisation et il citait à l'appui de sa thèse l'exemple de Luther. Ils ne digèrent rien ; ils se complaisent à des formes surannées. Toute intervention de l'Allemagne équivaut donc à un arrêt dans l'évolution naturelle de l'humanité.

Dumesnil notait, dans le même ordre d'idée, et c'est là une des observations les plus intéressantes de son traité :

Ce qui fait actuellement la force de l'Allemagne, c'est précisément que, par rapport à l'Europe et aux pays qui l'enveloppent, elle est en retard. On peut même déterminer quelles circonstances se combinent pour qu'elle soit présentement au point culminant de sa force. Elle sort de l'état féodal pour s'unifier comme il est arrivé en France sous Henri IV ou comme il vient d'arriver également au Japon ; moment extrêmement favorable à l'accroissement de puissance des nations qui se trouvent en état d'utiliser subitement, et d'un effort unique, de grandes réserves d'énergies éparses et accumulées ; et ce qui est un phénomène presque nécessairement concomitant du précédent, elle vient de s'enrichir après des victoires. Ces circonstances exceptionnellement favorables sont de nature essentiellement transitoire, elles vont passer.

L'âme de désordre que l'Allemagne porte en elle reparaîtra. Elle est momentanément domptée par une discipline artificielle, mais elle s'est manifestée au cours de l'histoire par trop de preuves pour qu'on puisse douter qu'elle se réveillera un jour. Il sera peut-être difficile d'empêcher que l'Allemagne empeste de nouveau l'Europe par sa décomposition intérieure,

comme elle l'infeste depuis quarante ans par son expansion extérieure, ethnique, intellectuelle et armée. Elle est si inhabile entre l'anarchie et la servitude ! Pour qu'elle ne pourrisse pas, il faudra encore qu'elle se latinise.

L'Allemagne évoluera dans la mesure où nous serons capables d'agir sur elle. Elle s'était rebarbarisée dans les cinquante dernières années, parce que, au lieu de lui imposer nos directives, nous nous étions naïvement mis à sa remorque. Sachant que nous l'admirions, elle avait fini par croire qu'elle existait par elle-même. Ses emprunts lui sont apparus comme des créations de son génie propre.

« L'Allemand *devient* toujours civilisé sans l'*être* jamais », écrit un autre explorateur de l'âme germanique. Mais de celui-là le cas est tout à fait particulier. M. Charles Weimann publia en 1887, sous le pseudonyme de Matyas Vellady, un volume qui s'intitulait **Les deux Races**. Ce mulhousien, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, est essentiellement un modeste. Personne, dans les milieux littéraires, ne prit garde à ce spirituel essai d'ethnographie comparée qui expose pourtant déjà, dans ses grandes lignes tout le problème franco-allemand. L'incapacité chez l'Allemand de créer un univers qui lui soit propre, son besoin d'imiter ses voisins sans jamais y parvenir, sa naïve infatuation, alliée à l'humilité des petites gens, voilà ce que M. Charles Weimann avait pu observer il y a plus de trente ans. En bon Alsacien qui sait voir, il avait noté les réactions morales de deux populations vivant côte à côte, sans se confondre, dans un pays où la brutalité de l'Allemagne s'usait inutilement contre la malice supérieure de l'annexé. On était alors à l'époque de l'affaire Schnaebelé et des passeports, qui rappelle par bien des côtés les années qui ont précédé la guerre actuelle. M. Weimann a le droit d'être fier de son rôle de précurseur. Son livre, muni d'une préface et d'une nouvelle couverture, malgré quelques mouillures qui en attestent l'âge vénérable, sera certainement mieux lu dans les circonstances actuelles qu'il ne l'a été il y a trente ans.

M. Charles Weimann appuie son argumentation sur une théorie de Johannes Scherr (qu'il appelle Julius, selon laquelle « les Allemands descendraient, en grande majorité, non des Germains héroïques et libres qui ont formé les aristocraties des pays latins, mais des Germains de condition inférieure, *lites*, colons asservis ou même esclaves ». Ils constitueraient donc, en vertu de leur origine, « un peuple de domestiques-nés, qui ont des âmes de valets ». Bebel l'affirmait au Reichstag en décembre 1894 et l'auteur tient à rappeler les paroles du chef socialiste, dont il aurait pu faire l'épigraphe de son volume :

Il se peut que les Germains deviennent, par surprise et par exploitation ignoble de l'espionnage, une horde momentanément puissante de rapaces

brutaux. Il est impossible qu'ils restent, dans le sens plein et honorable du mot, un peuple roi, un peuple de maîtres.

La citation de Bebel mériterait d'être rapprochée du contexte, car il n'est pas tout à fait certain que l'agitateur socialiste ait véritablement voulu affirmer que les Allemands sont un peuple de domestiques. En tous les cas, ils ont assez joué aux maîtres pendant un demi-siècle pour nous placer dans la situation lamentable qui leur a permis d'envahir notre territoire et de s'y maintenir pendant plus de quatre ans.

L'auteur des *Deux Races* nous a fourni une des meilleures psychologies des Allemands que nous possédions jusqu'à ce jour. Un Alsacien seul pouvait l'entreprendre avec cette minutie dans le détail qui est une des meilleures qualités de son livre.

M. Gaston Choisy a réuni en volume les articles qu'il a consacrés à nos ennemis dans la *Revue Bleue*. Il intitule son ouvrage : **L'Allemagne secrète**, sans nous dire s'il entend affirmer par là que les Allemands sont une race de dissimulateurs, ce qui paraît assez exact. Mais il rappelle deux fois (pages 81 et 153) le mot que lui a dit un Allemand : « Quand deux Allemands s'aperçoivent qu'ils ont le même vice secret, ils sont contents, très contents, et il cherchent un troisième compagnon, etc. » Cette insistance à nous affirmer que les Allemands ont des *vices secrets* pourrait faire croire que l'auteur est particulièrement renseigné sur les pratiques intimes des gens qu'il étudie. Or, il n'en paraît rien dans son livre. Pourtant une littérature abondante, publiée en Allemagne même et qui n'a rien de *secret*, aurait pu le renseigner sur les vertus et les vices particuliers de chaque Allemand. Il y avait là ample matière à étude, si tant est que l'on est porté à examiner une collectivité par l'analyse des cas pathologiques. C'était le procédé de toute notre école psycho-physiologique d'il y a vingt ans. On pouvait le renouveler utilement en ce moment. Mais en se tenant dans les généralités (M. Choisy ne cite qu'un seul cas, page 152), il était assez difficile de faire admettre par le lecteur, qui par ailleurs a déjà été plus exactement informé, qu'on lui dévoile une Allemagne restée secrète jusqu'à présent.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Nouveaux procédés de publication des livres en Russie. — V. Ropchine : *En France pendant la guerre.* — Le recueil *Safrout.* — Ossip Lourié : *La Russie en 1914-1917*, Félix Alcan, éditeur.

Le livre russe émigre. Les conditions en Russie sont telles que peu d'éditeurs ont la possibilité d'entreprendre des publications et le **livre russe** commence à chercher ses éditeurs à l'étranger.

C'est ainsi que le *Recueil historique* du professeur Dovnar-Zapolski s'imprime maintenant au *Japon*.

Les éditeurs russes ont reçu également des propositions très alléchantes de Stockholm; on leur propose d'imprimer les livres russes à des prix très avantageux comparés même à ceux d'avant guerre. Mais, renseignements pris, il résulte que ces propositions de Stockholm viennent en droite ligne de Leipzig, de la maison Brockhaus, qui a embauché plus de trois cents compositeurs parmi les prisonniers russes et a établi une immense imprimerie russe.

Quelques éditeurs voulant, malgré tout, faire paraître quelques livres en Russie ont eu recours pour cela à la photographie. La maison d'éditions *Pravo*, par exemple, pour rééditer le cours d'économie politique, en deux volumes, du professeur Tougan-Baranovsky, a fait photographier page par page les deux volumes et on a tiré sur les clichés ; le livre est ainsi revenu moins cher que s'il avait fallu refaire la composition.

Parmi les quelques rares livres parus en Russie, citons les deux volumes de V. Ropchine, **En France pendant la guerre**, édités à Moscou par la maison Zadrouga. Ropchine est le pseudonyme du grand révolutionnaire russe Boris Savinkoff, ministre de la guerre dans le gouvernement Kerensky, et qui est resté l'ennemi implacable des bolchéviks et l'ami chaleureux de l'Entente. Savinkoff était en France pendant les trois premières années de la guerre, et son livre est le recueil des correspondances qu'il adressait alors aux journaux russes. Admis à visiter le front, il a écrit sur la vie des soldats dans les tranchées, sur l'héroïsme des troupes françaises des pages saisissantes. Quelques chapitres consacrés aux destructions dues à la barbarie teutonne sont aussi des plus émouvants.

Le recueil **Safrout** (189 pages, prix 16 roubles) est consacré aux questions de la vie juive, et traite de la tendance sioniste de la pensée juive. Parmi les récits qui composent ce recueil, le plus remarquable est celui de Sobal : *Lève-toi et marche*. A noter aussi l'article de Grimberg : *La lutte pour l'individualité nationale*. Enfin une large place est faite dans ce recueil à la poésie contemporaine juive, en traduction russe.

Avec le livre remarquable de Kropotkine : *Les Conséquences de l'invasion allemande*, la *Biographie d'un grand futuriste*, par Vassili Kamenski, et une traduction de *La Révolte des Anges* d'Anatole France, nous aurons cité tout ce qui a paru pendant les trois derniers mois en Russie,

Parmi les livres consacrés à la Russie, publiés en France, il faut mentionner le livre de M. Ossip-Lourié : **La Russie en 1914-1917**, réunion d'articles publiés par l'auteur dans *La Bibliothèque universelle*, éditée à Lausanne, et touchant les questions les plus

variées de la vie russe. Plusieurs chroniques sont consacrées aux manifestations littéraires, aux questions philosophiques et historiques et toutes, nourries de faits, sont excessivement instructives.

Les chapitres qui traitent de la révolution sont particulièrement intéressants. L'auteur note justement que le plus remarquable dans la révolution russe fut la rapidité avec laquelle tout le monde adhéra au nouveau régime, et il flétrit en passant la conduite des grands-ducs et autres grands personnages qui, la veille encore, idolâtraient Nicolas et le régime despotique et, le lendemain, adhéraient sans réserve au régime républicain.

Quand les larbins ont compris qu'ils n'avaient plus rien à espérer de leur maître, ils sont partis en faisant claquer les portes des palais impériaux, ils sont devenus républicains comme tout le monde. Les grands-ducs ont cru digne d'eux d'étaler dans les gazettes les plaies intimes de la famille Romanoff. C'est plus qu'inélégant.

En effet, tout le monde est devenu républicain : ambassadeurs, consuls, princesses, favorites, ancien ministres, St-Synode, tous avec la même ardeur se détournaient de celui qu'ils semblaient vénérer et, ajoute M. Ossip Lourié, « Nicolas II dans sa solitude de Tsarskoié Selo a dû aussi devenir républicain ».

Mais si le livre est intéressant, l'auteur ne s'y montre pas bon prophète. Dans une lettre datée du 7 juillet 1917, il prédit déjà la fin de la guerre civile et l'avènement en Europe d'une nouvelle République. Il voit le gage de cela du fait que la Russie est, par essence, démocratique :

La négation de toutes les distinctions des classes est plus ancrée en Russie que la doctrine socialiste, le marxisme quasi scientifique des distinctions de classes. Bakounine et Kropotkine ont plus d'adeptes que Karl Marx. Dans la grande masse des paysans l'idée républicaine a trouvé un terrain très favorable.

Hélas! quel terrible démenti les événements actuels donnent à cette prophétie, et combien plus clairvoyant était Tourgueniev lorsqu'en 1877, dans son roman *Terre vierge*, il écrivait ces lignes que cite M. Ossip Lourié :

Notre peuple est affranchi et sa main comme autrefois pend inerte à son côté. Rien, rien n'est changé. Jamais mes chers compatriotes n'ont dormi d'un si terrible sommeil! Tout dort; partout, au village à la ville, en télègue, en traîneau, le jour, la nuit, assis, debout... Le marchand, le fonctionnaire dort. Dans sa tour dort le veilleur sous le froid de la neige, sous l'ardeur du soleil! Et le prévenu dort, et le juge sommeille; les paysans dorment d'un sommeil de mort : ils moissonnent, ils labourent, ils dorment; ils battent le blé, ils dorment encore. Père, mère, enfants, tous dorment! Celui qui frappe et celui qu'on frappe dorment également. Seul le cabaret debout veille, l'œil toujours ouvert! Et serrant entre ses cinq doigts

un cruchon d'eau-de-vie, le front au pôle Nord et les pieds au Caucase, dort d'un sommeil éternel notre patrie la sainte Russie.

Et, ajoutait Tourgueniev : « Terrible et sanglant sera son réveil ! »

Quelques affirmations trop catégoriques font tache dans le livre de M. Ossip Lourié. Par exemple, page 224, l'auteur dit, parlant de l'orateur russe : « Il ressemble au romancier russe dont les romans sont généralement trop compacts, mal composés, toujours trop longs », et dans une note il précise : « *L'histoire ordinaire* (1), de Gontcharov; *Le Musicien aveugle*, de Korolenko; *La mort d'Ivan Ilitch*, de Tolstoï, sont des exceptions. » Alors quoi, Tourgueniev, si classique dans la forme, est considéré par M. Ossip Lourié comme un romancier écrivant des romans trop compacts, mal composés et toujours trop longs ? Et on pourrait trouver une centaine de chefs-d'œuvre de la littérature russe qui contredisent également l'affirmation de M. Ossip Lourié.

OULÉÏNIKOV.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Marc Hélys : *Les Provinces françaises pendant la guerre*, Perrin, 3.50. — Henry Bordeaux : *Vie héroïque de Guynemer*, Plon, 3.50. — Henry Brongniart : *Les Travailleurs de la Nuit*, « La Revue des Indépendants », 29, rue Bonaparte, 3.50. — Pierre Daye : *Les Conquêtes africaines belges*, 2 fr., Berger-Levrault. — Gasztowtt, Motz et Kozakewicz : *Le Comité de la Pologne libre au gouvernement polonais de Varsovie*, Paris. — Th. Savtchenko : *L'Ukraine et la question ukrainienne*, édition du Cercle d'études franco-ukrainiennes, VI-72 pages.

Mme Marc Hélys a publié chez Perrin le résultat de l'enquête faite pour *le Correspondant* sur **les Provinces françaises pendant la guerre**. C'est un volume agréablement écrit et qui apporte nombre de renseignements précieux. L'auteur, dit l'avant-propos, a voulu indiquer les traits généraux dont la guerre a marqué la physionomie des villes provinciales et son reflet sur les campagnes. Mme Marc Hélys rapporte en somme ce qu'elle a vu et entendu. C'est en Bretagne qu'elle nous conduit d'abord. Rien n'y semble changé en apparence, sinon qu'on vend la sardine plus cher; qu'il y a affluence de gens, — et parmi, quelques nouveaux riches, — sans parler des prisonniers allemands dont certains cherchent à s'évader. Mais les commerçants gagnent ce qu'ils veulent ; les ouvriers aussi, — et d'ailleurs imaginent que cela doit durer toujours. Les femmes sont *dans les obus* et touchent parfois davantage que les hommes. Nantes qui a connu naguère une période de stagnation a retrouvé sa prospérité passée. Le commerce de luxe y va comme la boustifaille; c'est partout l'abondance, la prospérité. Les familles ouvrières, là non

(1) Traduction littérale du titre du célèbre roman de Goutcharov : *Obyknovennaia Istoria*, qu'il serait mieux de traduire : *Une histoire banale*.

plus, ne se refusent rien et dans une certaine mesure sont responsable de la hausse des prix, car elles ne marchandent même pas. A côté de cela on peut indiquer la gêne, sinon la misère de la classe bourgeoise, où des femmes doivent se mettre sténographes, dactylographes ou comptables et arrivent à gagner de quoi ne pas mourir de faim. Mme Marc Hélys en cite une qui « fut heureuse de trouver une occupation lui rapportant six sous de l'heure ». Elle va cependant à Douarnenez, à Concarneau où l'on vend la sardine 80 fr. le mille, — alors que les vieux se rappellent le temps où l'on en tirait tout juste vingt sous. La vie naturellement est plus chère qu'autrefois et les femmes de pêcheurs « ne regardent plus à rien ». On gagne gros, mais on dépense de même ; des poissons comme le thon se vendent 376 fr. la douzaine, — prix qui se trouve dix fois ce qu'il était auparavant. A Quimper, l'argent circule également. Les allocations « inspirées par une idée de justice et fixées à un chiffre unique dans un esprit d'égalité sont aussi contraires à l'égalité véritable qu'à la justice ». Dans le Léon, les paysans vendent les marchandises en gros et en tirent ce qui leur plaît. A Landerneau, il n'y a plus de pauvres; la viande sans doute augmente de prix, mais tout le monde est riche, et de même on n'y mange plus que « du pain frais ». Nombre de femmes gagnent jusqu'à 12 fr. par jour et dépensent tout à mesure. Aussi les prix augmentent ; le mérinos pour les robes vaut 20 fr. le mètre au lieu de 6 ; le velours a triplé. Mais il n'y a guère de dépenses pour l'intérieur sauf dans les villes où les femmes d'ouvriers achètent « des garnitures de cheminées avec sujets en faux bronze et des services à café pour se régaler entre elles ». La campagne cependant est triste ; un grand silence pèse sur les champs à l'abandon. On n'y voit que des permissionnaires et des femmes en noir, — comme si elles portaient toutes le deuil de leur pays.

De Bretagne, l'auteur passe dans le Midi, à Bordeaux, dont il indique et spécifie le caractère cosmopolite (1). La période actuelle a vu affluer dans la ville de nouvelles richesses ; le commerce fait de l'or; la navigation a pris un développement extraordinaire. Les ouvriers gagnent de 15 à 25 fr. par jour, mais les mangent. Ils ambitionnent tous d'aller dîner à 25 fr. par tête au restaurant illustre du *Chapon fin*, comme des ministres. Les dépenses de nourriture et de toilette, pour les femmes, prennent de même des proportions excessives ; elles vont jusqu'à payer 80 fr. une paire de bottines. « Les nouveaux riches ont, du reste, une influence déplorable sur leur entourage qu'ils cherchent à éblouir avant de s'en éloigner. » D'autres

(1) A propos des juifs de Bordeaux, Mme Marc Helys a consigné un détail curieux sur ces descendants d'Israélites portugais ; ils assurent que leur tribu était absente de Jérusalem lorsqu'on y fit le procès du Christ, et ainsi ne peuvent être tenus pour responsables de sa mort.

ommerçants et surtout du « petit commerce » gardent, il est vrai, le ieil esprit d'économie ; mais toutes les denrées ont augmenté et l'on e sait comment arriver à joindre les deux bouts. Mme Marc Hélys arle ensuite de la question des vins à propos d'une course dans la ré- ion et signale même un cru bordelais « d'un intérêt archéologique » : a maison du propriétaire « occupe l'emplacement d'un ancien cou- ent de capucins. On y a découvert des souterrains formés de trois tages de galeries. Les religieux les avaient ornés de belles statues ndiquant le XVe siècle ; au centre d'un carrefour, un pilier est soute- u par les quatre Evangélistes. Ailleurs, dans une niche, on découvre ne piéta ; dans un autre réduit une figure de moine en méditation t plusieurs images de la Vierge. Les vins sont rangés dans des ga- eries secondaires : ce sont des vins de prix, qui attendent des « jours neilleurs. » Pour la récolte dans le pays on emploie les prisonniers, t certains trouvant le pays agréable, parlent déjà de venir s'y instal- er avec femme et enfants : très peu de ce côté cherchent à s'évader (1). Suivent des détails sur des crus fameux, Médoc, Saint-Emilion (2), en- roit qui possède encore de précieuses ruines historiques. — A Cognac, où nous sommes transportés ensuite et où l'on fabrique l'eau de vie du même nom, tout le pays vit de cette industrie et de celles qui s'y apportent. La réputation du vignoble charentain date du XIVe siècle ; 'industrie de l'eau de vie du XVIIe ; elle doit passer, paraît-il, vingt, rente ou même quarante ans dans des fûts de chine où elle prend sa belle couleur et perd sa force nuisible. Il faut d'ailleurs noter qu'à Cognac on rencontre peu d'ivrognes ; la ville de même n'a pas eu à souffrir de la guerre ; c'est presque une ville heureuse. — Mais Guil- laume II avait projeté, dit-on, de s'emparer de cet endroit célèbre. Des troupes devaient, pour cela, « débarquer à la Pallice, et, avant même la mobilisation, des négociants allemands qui habitaient l'endroit se hâtèrent de déguerpir ; on découvrit ensuite dans leurs caves des dra- peaux destinés à pavoiser l'Hôtel de Ville et la liste des versements qui devaient être imposés à la ville. Il y en avait pour quatre cents millions. »

Nous passons cependant à Biarritz, où l'on voit des nouveaux riches « rechercher les restaurants les plus élevés de prix, mais où ils emportent les petits fours dans leurs poches », tant il est juste

(1) Lorsque la Belgique fut envahie, Pauillac vit affluer des réfugiés, surtout de vieux messieurs et de vieilles dames dont le portefeuille était garni. Ne connais- sant personne que leur fournisseur de vin qui les avait invités autrefois à venir voir la vendange, ils accouraient à son chateau. On eut beaucoup de peine à leur faire comprendre que le propriétaire avec lequel ils étaient en relations depuis dix ou quinze ans n'habitait pas le pays, mais quelque part dans la Corrèze ou le Cantal. Il n'avait à Pauillac qu'une boîte aux lettres.

(2) A noter qu'on n'emploie que faute de mieux les bouteilles ayant déjà servi ; elles seraient *moins solides*, du fait qu'elles ont été déjà soumises à la fermentation du vin.

de dire que la caque sent toujours le hareng. Plus loin, c'est le pittoresque de Salies en Béarn; Lyon ensuite, dont la population a doublé et qui est devenu d'ailleurs une véritable « usine de bienfaisance ». Tout le livre d'ailleurs est à lire, avec les pages sur Saint-Etienne, dont le nombre de cafés et de cabarets s'est multiplié au point que sur la seule place Marengo, au cœur de la ville, entre la préfecture et la mairie, on en compte quatorze, où l'on a établi que des usines métallurgiques employant avant la guerre 2.700 femmes en occupent maintenant 44.000, où des manufactures même fabriquent à la fois des rubans et des obus ; Le Puy, vieille ville pittoresque, mais où le prix des vivres a augmenté de 35 pour cent ; Dijon, Grenoble, où par hasard on entend une pâtissière se plaindre de ce que les affaires ne marchent pas ; Nice (1), Marseille, Avignon, Poitiers, Limoges, Cette, Montpellier, etc. Je passe rapidement sur ces chapitres, non parce qu'ils ont moins d'intérêt que les autres, mais parce que la place me ferait faute. Le volume, pour terminer, parle de la Normandie, Rouen, Le Havre, Granville, le Mont Saint-Michel. Mais, au moment de finir, je dirai qu'il pose, en passant, un des plus graves problèmes de l'après-guerre — car elle finira, on peut bien l'espérer. Nombre de gens sont habitués à gagner aujourd'hui de fortes sommes, chaque jour que Dieu fait, et les dépensent à mesure ; les salaires à la paix reprendront un cours normal, du fait que les usines devront renoncer à leurs travaux actuels et en entreprendre qui seront moins rémunérateurs. Or le coût de la vie restera probablement le même ; les denrées auxquelles l'ouvrier fait fête ne diminueront pas d'un jour à l'autre. Que se passera-t-il alors ? Il y a là un problème économique dont on n'a pas voulu se préoccuper jusqu'ici et qui pourrait bien nous valoir quelques désagréments.

La Vie héroïque de Guynemer, qu'écrit M. Henri Bordeaux devra enthousiasmer tous les amateurs d'aviation. C'est un recueil de choses édifiantes, comme on peut croire, mais il en a donné aussi quelques-unes qui pourront sembler inutiles, — comme la dissertation sur le nom lui-même dans l'ancienne littérature française et l'histoire. Nombre de personnages, en somme, l'ont porté, toutefois qu'il soit assez difficile de prouver qu'ils se rattachent à la même famille. Puis on nous parle des années de collège du héros, qui batailla comme nous tous, reçut et rendit des taloches, mais finit par se passionner pour la mécanique, les autos, l'aéronautique, où il devait trouver sa voie. Toute la jeunesse était enthousiaste des pre-

(1) Parmi les troupes qu'on y envoie hiverner se trouvent des Annamites, des Sénégalais, des Malgaches, des Marocains et même, dit une bonne femme, « des anthropophages qu'on réserve pour la campagne d'Allemagne ». Nice serait en déficit de cinq millions, tout le commerce de luxe se trouvant dans le marasme, — et pour cause.

miers avions ; on ne parlait que de moteurs, vol plané, atterrissage, — et au moment des essais, je me souviens d'un des gavroches de Poulbot — haut comme trois pommes et quasi la couchette encore au derrière — venant se planter devant moi sur la butte avec son ballot de cahiers et de livres, et comme on entendait un coup de canon, s'écriant d'un air convaincu : « Ça y est ! Védrines est arrivé ! » — De fait ils en rêvaient tous. — A la mobilisation de 1914, le jeune Guynemer voulut s'engager, mais on l'ajourna et ce ne fut qu'après quelques jours qu'il réussit à se faire admettre comme élève mécanicien au camp d'aviation de Pau où il resta longuement employé à la fabrication. On nous conte ensuite ses débuts, — son apprentissage qu'il fit dans le Valois, du côté de Compiègne où habite la famille ; mais on s'en méfiait et l'on n'osait trop l'utiliser. Lui-même, entre temps, décrit l'aspect du paysage, vu d'un avion, du côté de Tracy-le-Val, Quennevières, etc... Mais M. H. Bordeaux fait lui-même remarquer qu'il y a fort peu de passages analogues dans sa correspondance qui est toute en action, faits, mécanique et récits de combats. Durant les mois de juin et juillet 1915 ses expéditions aériennes continuent, et servent de prétexte pour parler des exploits et de la vie aventureuse des aviateurs. Guynemer, nous dit son panégyriste, avait surtout le goût de la chasse, semblait jongler avec la mitraille, et le 19 juillet abattit son premier adversaire. Ses exploits continuèrent depuis lors, expéditions ou missions spéciales, reconnaissances, bombardements de gares et d'entrepôts, — et entre temps le retour à la maison. Puis un autre appareil allemand est abattu (5 décembre) ; un troisième quelques jours plus tard et, au moment de sa majorité (24 décembre 1915), il avait livré déjà quinze combats, pouvait porter le ruban rouge, le ruban jaune et la croix de guerre. En février 1916, il se retrouva avec l'escadrille des Cigognes au siège de Verdun. Les Allemands utilisaient alors des appareils nouveaux et attaquaient par escadrilles. Le 13 mars, Guynemer se trouva blessé en chasse et évacué sur Paris, forcé en somme de renoncer momentanément au combat. Durant la longue bataille de Verdun le rôle de l'aviation avait été de première importance, et il en fut de même sur les rives de la Somme où l'offensive franco-britannique se déclancha bientôt (1er juillet). Il y eut alors des attaques par groupes ; mais deux appareils français, — une paire de Nieuport, — suffisaient journellement à mettre en fuite un quintette d'Allemands. Sur la Somme, les exploits de Guynemer furent nombreux de juin 1916 à février 1917. En Lorraine, le 16 mars, il abattait encore trois avions ennemis ; le 25 mai, au cours de la bataille de l'Aisne, il en démolissait quatre. Ce fut alors de l'enthousiasme, on l'admirait ; — et lorsqu'il fut tué, le 11 septembre, du côté de Saint-Pol-sur-Mer, le deuil fut, en somme, général.

Je dirai maintenant à M. Henri Bordeaux qu'il n'existe aucune pensée de dénigrement dans les quelques notes que j'ai voulu consacrer à son livre. Je voudrais seulement lui faire entendre qu'il s'est peut-être un peu hâté d'écrire la vie du héros qu'il affectionne. Comme pour toutes choses, en effet, il faudra, pour la gloire de Guynemer, le recul du temps qui situe les actions, met les hommes à leur place véritable. Nous sommes trop près des faits pour en juger équitablement et c'est la besogne de l'avenir. Mais s'il a voulu rendre témoignage à un homme dont il a pu admirer les qualités et même la chance, — puisque ceux qui meurent jeunes sont toujours les aimés des Dieux, — il reste que sa biographie est une déposition amicale dont l'enthousiasme ne peut qu'aider les appréciations de l'avenir et donner à celui dont il a raconté les prouesses la place, en somme, qu'il mérite.

Le volume de M. Henry Brongniart, **les Travailleurs de la nuit**, est surtout un recueil de dissertations, de réflexions bien plus que le récit d'événements ayant trait à la guerre. L'auteur, qui se trouve dans le service du train, fait campagne d'abord du côté de Ville-sur-Tourbe, Ham, Vrigny, Massiges, et décrit la vie à l'arrière, le parc d'artillerie installé dans une plaine de boue, avec un feu maigre où les conducteurs viennent allumer leur pipe en essayant de se réchauffer. Plus loin, il parle des convois de nuit, du défilé des Marocains; il raisonne, ratiocine, — donne des conversations et des réflexions sur la mentalité germanique, le caractère de la légende allemande. Mais il y a sur la bataille de Valmy en 1792, dont le terrain se trouve près des lignes, des indications plutôt curieuses et dont certaines paraîtront subversives. Nous retrouvons ensuite des dissertations de caractère plus immédiat comme le curieux chapitre sur « les Héros de l'intérieur », qui encouragent les autres à marcher vers la frontière, mais restent eux-mêmes auprès du feu. L'auteur se trouve cependant au siège de Verdun, couchant sous la tente, — avec « l'inondation, la puanteur, les rats et les poux », et cela parmi des éclopés, des malades, la lassitude générale, — dans une période de spleen, de « cafard ». Il doit conduire des voitures la nuit, sous les obus, à travers les villages qui flambent; puis se trouve dans une ambulance de triage, et donne en passant quelques indications sur le séjour à Verdun, où l'on vit dans des maisons abandonnées, où l'on flâne le long de la Meuse malgré le bombardement, organisant même des parties de ballon, mais qui se trouvent interrompues de temps à autre par l'arrivée d'une marmite, etc. A la fin, M. H. Brongniart demande à passer en Orient, mais se trouve réformé. Le dernier chapitre de son livre donne les réflexions d'une visite à l'hôpital, près d'un ami très frappé et avec lequel il raisonne sur la Providence, les lois divines de la guerre, sans d'ailleurs que nous en

apprenions beaucoup plus, sinon que les *travailleurs de la nuit* sont les hommes des tranchées, les ouvriers de la résistance et de la victoire. Pour conclure, il voudrait voir la fin de la guerre en nous en remettant au Pape de juger le différend. — Mais nous savons que beaucoup feraient la sourde oreille. Le Saint-Père, en effet, avait omis de coiffer ses bésicles quand il se défendit de condamner les atrocités commises en Belgique, sinon par quelques paroles timides, et s'il s'est enfin prononcé contre l'Allemagne, on peut malheureusement dire qu'il y a mis plus de finasserie que de jugement.

CHARLES MERKI.

§

Les Conquêtes africaines belges ne sont qu'un détail dans la guerre mondiale, mais un détail qui a son importance.

D'abord nos frères et amis ont le droit d'en ressentir une légitime fierté : « L'Allemagne occupe environ 29.000 kilomètres carrés du sol de la Belgique, mais en revanche la Belgique occupe environ 200.000 kilomètres carrés de terre allemande en Afrique », et cette conquête, accomplie par de simples troupes de police sur une forte armée préparée et approvisionnée à l'allemande, fait le plus grand honneur à l'énergie et au talent militaire du général Tombeur (un nom prédestiné) et de ses troupes.

Ensuite, cette préparation des Allemands a son intérêt psychologique. Il y a longtemps que l'Allemagne jetait des regards de convoitise sur le Congo. La campagne forcenée qui se déchaîna il y a une dizaine d'années contre les soi-disant scandales de l'administration coloniale belge était son œuvre, ce qui est savoureux de la part d'une puissance qui garde à son compte les atrocités de Péters, Dominik et von Puttkamer. Trois ans avant la guerre, le traité Caillaux, imposé par l'Allemagne, ne nous conservait le Maroc qu'en lui livrant deux chemins d'invasion aboutissant à travers notre territoire au Congo belge (ce nom de Caillaux restera lié à la seule chose dont nous ayons à rougir dans toute notre histoire contemporaine). Quatre mois avant la guerre, von Jagow proposait cyniquement à notre ambassadeur à Berlin un partage de ce Congo entre l'Allemagne, la France et l'Angleterre, et sans nul doute la part de l'Allemagne n'eût pas été un simple « bec de canard ». On peut même se demander si le prurit de conquête du Congo belge, et du nôtre aussi bien entendu, n'a pas été déterminant dans la volonté de guerre de l'Allemagne : toute l'Afrique centrale, le jeu en valait la chandelle ! Du moins, explique-t-il les atrocités de la première heure en Belgique sans cela incompréhensibles. L'Allemagne voulait provoquer des ripostes belges, de façon à avoir un prétexte pour retenir au moins le Congo, si l'Angleterre, gardant malgré tout la neutralité, l'obligeait à

évacuer la Belgique elle-même suivant son engagement. Le coup aurait été vraiment bien joué, et le butin splendide. Il ne serait donc pas impossible que l'origine première de la guerre mondiale soit au centre de l'Afrique beaucoup plus qu'en Serbie, en Pologne ou en Alsace-Lorraine.

Ce qui montre encore la volonté de guerre coloniale bien nette de l'Allemagne, c'est la façon dont elle prit l'initiative des hostilités, contrairement au droit international, puisque le Congrès de Berlin avait proclamé la neutralité du bassin conventionnel du Congo. Mais les Allemands, on le sait, n'ont que mépris pour les actes internationaux, même ceux signés sous l'œil de Bismarck, et, chose curieuse, ils ont employé pour l'article 25 de l'Acte général de Berlin la même expression que pour la Conférence de Londres : chiffon de papier : *nur ein Stück Papier sind.* Les Belges avaient été autrement loyaux, et ce n'est que le 29 août et en réponse au bombardement d'une ville congolaise sur le lac Tanganika que le gouverneur de la colonie se résigna à ouvrir à son tour les hostilités.

Les opérations furent brillamment conduites. Les Allemands, dès le premier jour, disposaient de 36000 hommes bien armés, dont 3000 blancs, et ce n'est que le 18 avril 1916 que le petit corps expéditionnaire du général Tombeur, fort de 12000 hommes, peut entrer en action ; en moins de six mois, et au prix de durs combats, il arrive le 19 septembre à Tabora, capitale de la province occidentale de l'Afrique allemande ; le colonel Molitor, qui porte aussi un beau nom militaire (est-ce un descendant du général de Napoléon Ier?) avait eu la part la plus importante à la conquête. Les opérations continuent d'ailleurs, car des bandes allemandes tiennent toujours dans le sud de la colonie; Belges, Anglais, Portugais conjuguent leurs efforts ; la reddition de Tafal, le 27 novembre 1917, scelle la défaite définitive des Allemands ; c'est sur le territoire portugais qu'on doit poursuivre les derniers débris de la grande armée ennemie.

Les soldats du Congo belge ont donc bien mérité de leur patrie et de l'Entente. L'Allemagne n'a plus une seule possession outremer. Qu'on ne la plaigne pas : aucune domination coloniale ne fut plus sanguinaire et féroce que la sienne. Lui restituer cette Afrique orientale pour qu'elle en fasse une nouvelle citadelle de guerre, il n'y faut pas penser. La partager entre les trois vainqueurs ? Peut-être vaudait-il mieux la gérer en un condominium triple, ou encore la donner en dot à la future Société des Nations qui ainsi aurait un domaine propre. Dans tous les cas, ce sera au Congrès de la paix à décider du sort de ces vastes et riches régions ; il n'y aura qu'à s'incliner devant sa décision.

La lettre du **Comité de la Pologne libre au Gouvernement polonais à Varsovie** du 14 juillet dernier a perdu de son

importance depuis nos récentes victoires : le gouvernement de Varsovie a dû reprendre courage. Il est seulement fâcheux qu'il ait semblé un moment le perdre. Les Polonais ne devraient jamais oublier que l'Allemagne est leur mortelle ennemie,et que tout essai d'entente avec elle n'arrivera qu'à les mettre sous son joug : ils devraient également se rappeler que tous leurs malheurs sont venus de leurs divisions et de leurs indécisions. On eût aimé, par exemple, qu'à l'imitation des Tchéco-slovaques, les troupes polonaises eussent exécuté une marche hardie à travers la Russie effondrée pour se rapprocher soit de la Roumanie, qui eût peut-être alors continué sa résistance soit de la côte mourmane où elles eussent été en communication avec nous tous. La tenue du peuple polonais n'en a pas moins été dans son ensemble bien plus digne que celle du peuple russe, et s'il ne s'agissait que de récompense et de punition, on approuverait le projet de restauration de la Pologne « dans ses limites historiques », comme disait naguère M. Clemenceau ; mais il y a encore le droit des intéressés dont nous ne pouvons faire fi. Historiquement la Pologne s'étendrait sur des terres peuplées d'allogènes (Lithuaniens et Lettons, Blancs Russiens et Petits Russiens) ; si on la reconstitue donc telle qu'elle était en 1772, il faudra le faire sous forme de confédération où les droits des divers éléments confédérés seront garantis par la Société des Nations.

HENRI MAZEL.

§

Dans sa brochure, M. Savtchenko se propose de faire connaître aux peuples d'Occident, surtout à ceux de l'Entente, ce que c'est que **l'Ukraine et la question ukrainienne**. Au point de vue renseignements,cette brochure est à consulter,contenant beaucoup de données intéressantes empruntées aux plus récentes statistiques et la plupart ignorées en France. Cependant tous les renseignements que nous donne M. Savtchenko ne sont pas exempts d'erreurs. Par exemple,quand il affirme que le Donetz coule tout entier en Ukraine, il commet une erreur assez grave, oubliant que le Donetz, dans son cours inférieur, sur une longueur d'environ 200 kilomètres, arrose un pays peuplé exclusivement de Cosaques russes.

La partie la plus précieuse de la brochure de M. Savtchenko est indiscutablement son esquisse d'une bibliographie ukrainienne qui ne comporte pas moins d'une centaine de numéros. Son mérite est d'autant plus grand d'avoir exécuté ce travail que, dans les grandes bibliothèques qu'il pouvait avoir à sa disposition,il n'y a pas de section spéciale pour l'Ukraine.

Quant à la partie politique de l'ouvrage de M. Savtchenko, il y a beaucoup à dire. Le Cercle d'études franco-ukrainiennes qui a édité le livre tâche, dans la préface, de défendre la trahison de l'Ukraine.

Tandis que la Roumanie, dit-il, forcée de conclure une paix humiliante, était plainte par tout le monde, l'Ukraine n'a pas trouvé, au moins dans la presse, de défenseurs. Et pourtant, a-t-elle été plus libre de son choix que la Roumanie, et, puisque trahison il y a, d'où, de quel côté, cette trahison est-elle venue ?

L'auteur voudrait prouver que l'Ukraine, abandonnée par la Russie, a été forcée de signer la paix ; malheureusement l'histoire le contredit, car l'Ukraine a signé une paix séparée avec les empires centraux *avant* le gouvernement bolchéviste de la Russie, et avec un empressement qui montrait bien la volonté du gouvernement ukrainien de conclure cette paix coûte que coûte.

Ailleurs M. Savtchenko fait ressortir ce fait que le *peuple* ukrainien aspira toujours à former un Etat indépendant et qu'il s'est soulevé souvent pour reconquérir son indépendance. A l'appui de sa thèse il cite :

Le plus grand et le plus sanglant de ces soulèvements fut celui de l'hetman Mazeppa, en 1709. En 1812, les Ukrainiens prièrent Napoléon de venir à leurs secours. En 1825, les Décembristes de la section méridionale se soulevèrent et furent écrasés. En 1840, la Confrérie de SS. Cyril et Méthode prépara une nouvelle révolte. En 1870, un soulèvement local eut lieu à Tchiguirine.

Il est difficile de réunir en si peu de lignes tant de contre-vérités historiques. L'hetman Mazeppa n'a fomenté aucun *soulèvement* des Ukrainiens. C'était un traître, comme la rada ukrainienne qui a signé la paix séparée avec l'Allemagne et comme un simple Skoropadsky. La Russie était en guerre contre Charles XII et l'hetman Mazeppa, avec les hobereaux ukrainiens, voulait aussi conclure une paix séparée et prématurée. Le *peuple* ukrainien n'a point du tout suivi Mazeppa ; c'est pourquoi celui-ci fut écrasé par les troupes de Pierre-le-Grand, à Poltava.

Il est regrettable que M. Savtchenko ne cite pas la source où il a emprunté ce fait que les Ukrainiens ont « prié » Napoléon de venir à leur secours, en 1812. Nous savons que Napoléon promit la liberté aux paysans ukrainiens s'ils voulaient se joindre à lui, mais nous ne savons pas que les paysans aient répondu à cet appel.

Quant à la révolte des Décembristes, c'était la révolte d'une partie de l'*armée russe*, qui avait formé deux sociétés : la « Société du Nord » et la « Société du Midi », dans lesquelles participaient plusieurs officiers dont les régiments tenaient garnison en Ukraine. Mais dans le mouvement décembriste il n'y a pas l'ombre d'un mouvement national spécialement ukrainien, et si Pestel, Mouraviev et Bestoujev-Rumine proclamaient que l'Ukraine devait recevoir la liberté et l'autonomie, jamais il n'avait été question de l'indépendance.

De même l'agitation provoquée par la Confrérie de SS. Cyrille et

Méthode n'eut rien d'un soulèvement. Cette Confrérie, fondée par le professeur d'histoire Kostomarov et le poète ukrainien Chevtchenko, avait pour programme :

... La diffusion de l'idée de la future fédération des peuples slaves sur la base de l'entière liberté et autonomie des peuples...

Quant à la langue qui devait être commune pour tous les Slaves, rien n'était décidé définitivement, mais on pensait « s'arrêter à la *langue russe* comme la plus répandue ». Cette confrérie ne fit pas plus que de publier quelques proclamations. Ses membres furent arrêtés en 1847, et leur tentative n'eut aucune suite.

Enfin traiter le soulèvement de Tchiguirine comme un soulèvement ukrainien, c'est croire le lecteur par trop naïf et ignorant. Toute l'affaire de Tchiguirine fut préparée par le révolutionnaire russe Stefanovitch, doué du génie de l'organisation. Il fit imprimer à l'étranger et répandre parmi les paysans du district de Tchiguirine ce qu'on a appelé « La Bulle d'or » ou, plus simplement, un faux manifeste impérial, dans lequel Alexandre II, s'adressant à *tous les paysans de la Russie*, leur disait que depuis longtemps il leur avait donné la liberté, les terres, etc., que c'étaient les propriétaires et les autorités locales qui cachaient cet ordre aux paysans, qui ne l'exécutaient pas, en conséquence de quoi il demandait à ses « fidèles paysans », de venir à son aide en arrêtant les propriétaires, les autorités locales, etc. Stéfanovitch appartenait à cette catégorie de révolutionnaires, disciples du grand révolutionnaire russe Netchaiev, qui prêchait l'utilité, la nécessité des révoltes locales. Stéfanovitch avait réussi à entraîner dans son organisation près de 4000 paysans; mais, la veille du jour fixé pour le « soulèvement », les principaux meneurs furent arrêtés et l'affaire fut ainsi étouffée. Il faut noter que dans aucun des manifestes de Stéfanovitch ni dans aucun des actes de procédure de l'affaire de Tchiguirine rien n'indique qu'il s'agît d'un soulèvement ayant le moindre caractère national.

C'est précisément un trait caractéristique dans toute l'histoire de l'Ukraine qu'il n'y eut jamais, malgré certaines mesures oppressives et stupides du gouvernement tzariste russe, de soulèvements nationaux. Mais à cela il y a une raison bien simple : l'Ukraine n'est pas une *nation*. C'est une partie de la grande nation russe qui a ses coutumes, ses mœurs, son dialecte, mais qui a beaucoup plus d'affinités que de dissemblances avec la nation et le peuple russes. Tous les grands hommes qu'a produits l'Ukraine ont été avant tout de grands hommes de la Russie. Le génial poète Gogol, l'Homère russe, qui était ukrainien jusqu'au bout des ongles et qui admirait tant son Ukraine, n'a jamais écrit une ligne en langue ukrainienne. Le profes-

seur Kostomarov, l'un des fondateurs de la Confrérie de SS. Cyrille et Méthode, fut essentiellement professeur d'histoire russe. Les grands hommes politiques d'origine ukrainienne ont été de grands hommes politiques russes. Rodzianko, le président de la Douma, qui joua un rôle dans la révolution russe, est Ukrainien. Enfin l'Ukraine n'a qu'un seul grand poète national : Chevtchenko.

Tout le mouvement national ukrainien est né exclusivement de l'ambition de quelques politiciens ukrainiens, encouragés par l'or de la propagande autrichienne et allemande, et par le crime des bolchéviks.

L'Allemagne et l'Autriche voulaient démembrer la Russie et créer ce mouvement séparatiste, et il est bien regrettable qu'elles aient trouvé parmi les politiciens ukrainiens des aides et des complices. Dans un télégramme chiffré, reproduit par la presse russe, le général Ludendorff, s'exprimait ainsi : « Dans la situation actuelle sur le théâtre de la guerre, ce n'est pas nous qui devons proposer la paix à la Russie, c'est elle qui doit nous la proposer. Notre but n'est pas une fédération russe forte, mais *la décomposition de la Russie en pays séparés*, ce que nous atteindrons avec notre puissance militaire, d'ici quelques mois. » Il faut espérer que le peuple ukrainien, qui n'a jamais voulu se séparer de la Russie, saura donner un démenti aux paroles de Ludendorff, et contribuera à fonder une grande *fédération* russe.

J.-W. BIENSTOCK.

A L'ETRANGER

Allemagne.

L'OFFENSIVE ORATOIRE. — Quand les affaires ne vont pas très bien sur le front, les hommes d'Etat éprouvent le besoin de parler. Il faut rassurer l'opinion et faire miroiter devant ses yeux des perspectives de succès que les opérations militaires ne permettent pas de présager. Aux jours les plus sombres de la guerre, nous avons connu cette rage des discoureurs et l'Allemagne, en déversant à son tour des flots d'éloquence, avoue naïvement qu'elle suit l'exemple de l'Entente. Avant de déclancher son offensive oratoire elle en a étudié les modalités, en faisant connaître, par la voie des journaux, le but qu'elle poursuit. Dans ses écoles littéraires, l'élaboration de la théorie précédait l'œuvre d'art ; ses personnalités politiques n'agissent pas autrement. La spontanéité n'a jamais été une qualité germanique.

Le correspondant berlinois de la *Gazette de Cologne* fut donc chargé d'annoncer au public que l'Allemagne officielle allait se mettre à parler. Dans le numéro du 13 août de cette feuille, il publiait un article, daté du 11, qui s'intitulait : « Les hommes d'Etat qui se taisent et ceux qui parlent. » On y lisait au début :

D'une façon de plus en plus pressante se manifeste le désir de voir nos hommes d'Etat sortir de leur réserve oratoire, de les voir abandonner la position définitive vis-à-vis de l'offensive d'éloquence ininterrompue de leurs collègues ennemis, pour être prêts à répondre, par une riposte énergique, à toutes les attaques, à toutes les accusations, à toutes les tentatives verbales de nuire, par des armes morales, à la position de l'Allemagne dans le monde.

Mais le rédacteur officieux tenait à signaler les difficultés qu'allaient rencontrer les hommes qui s'apprêtaient à prendre la parole pour défendre la cause sacrée de l'empire. Les ministres allemands sont des bureaucrates et des fonctionnaires. Il leur manque cette éducation parlementaire que seule une longue pratique de la tribune permet d'acquérir et qui fait de chaque homme d'Etat de l'Entente un grand orateur. Les personnalités dirigeantes de l'Allemagne n'aiment pas parler en public; force leur est donc de laisser aux ministres anglais et français leurs triomphes oratoires, que la presse allemande enregistre ensuite sans publier les répliques destinées à faire connaître à l'opinion la seule vérité allemande. Grave lacune qu'il s'agit de réparer le plus tôt possible. Si l'on ne peut répondre avec éloquence, qu'on parle sans fard, dans le seul dessein de réconforter les cœurs allemands et de montrer à l'ennemi qu'on ne craint pas de se mesurer avec lui.

Il ne s'agit pas d'imiter aveuglément l'adversaire, mais d'apprendre chez lui. Nos hommes d'État n'ont certes pas besoin de parler aussi souvent que les Anglais, mais ils devraient parler plus souvent, notamment ceux qui savent bien parler. Pour cela ils devraient profiter de toutes les occasions et surtout voyager dans le pays, sans attendre que le grand palais des discours de la place Royale (le Reichstag) soit ouvert. Mais il faut ensuite que de pareils discours ne soient pas jugés trop sévèrement, sous la loupe de la critique, que de consciencieux défenseurs d'une autre conception du monde n'en examinent pas les tendances ; il faut au contraire qu'ils soient énergiquement soutenus, *comme des manifestations dirigées contre l'ennemi.*

Après avoir fait connaître la *théorie* de l'offensive oratoire, il n'y avait plus qu'à passer à l'action. Il serait fastidieux d'énumérer ici toutes les manifestations verbales auxquelles l'Allemagne s'est livrée pendant un mois, pour essayer de rétablir sa situation dans le monde et pour rassurer des inquiétudes d'une population que les événements de ces dernières semaines ont décontenancée. Cette campagne a été menée avec toutes les ressources dont disposait le pays. Ministres et généraux ont rivalisé de zèle et enfin l'empereur lui-même, grande vedette de l'éloquence, entraîné à ce sport par une carrière mouvementée, est venu apporter son concours gracieux à cet ensemble, où chacun, selon ses moyens, s'efforçait de jouer sa partie.

M. Solf, ministre des colonies, actuellement sans emploi, mais

que d'aucuns désignent comme le futur chancelier de l'empire, est monté le premier sur la brèche, le 19 août, en présentant un exposé politique à la *Deutsche Gesellschaft* de Berlin. Son thème général, qui fut repris dans la suite par la plupart des autres orateurs, c'est que l'Allemagne combat pour l'esprit européen, en vue d'amener une entente entre les peuples. M. de Bethmann-Hollweg avait déjà hasardé la même affirmation hypocrite, dans son fameux discours pacifiste du 9 novembre 1916, et M. Solf s'est servi presque des mêmes formules en accablant d'injures les hommes d'Etat britanniques, en particulier M. Balfour. Son appel à « la conscience coloniale » du peuple allemand a fait la plus vive impression sur la presse de gauche, alors que les socialistes minoritaires (*Generalanzeiger* de Gotha, cité par le *Berliner Tageblatt* du 28 août) étaient seuls à s'apercevoir que le langage du secrétaire d'Etat ne faisait que jeter de l'huile sur le feu : « Le discours de Solf n'était pas une palme, mais une bombe. »

Deux jours plus tard (21 août), le prince Max de Bade fut-il plus heureux ? L'héritier du trône grand-ducal parlait à l'occasion du centenaire de la Constitution badoise. Ce prince passe pour avoir des vues d'avenir. Il jongle avec les idées de progrès, à l'égal des plus endurcis des politiciens radicaux. L'an passé il citait Platon : « Celu qui veut aider son peuple doit unir la force de la pensée à la volonté de l'action. » Cela fait toujours plaisir aux journalistes de pouvoir faire passer les princes de l'empire pour des lettrés. Cette fois-ci ils n'ont pas manqué de rappeler la grande figure du baron de Stein qui, lui aussi, voulait « réformer » l'Allemagne. La commémoration célébrée à Carlsruhe devait suggérer ce parallèle audacieux. Quand Max de Bade parle des « exigences de la liberté intérieure », nous savons trop ce que cela veut dire et son adhésion à la Société des Nations nous apparaît comme un geste dépourvu de signification. « Il ne peut y avoir Ligue de nations, écrivait M. Th. Wolff dans le *Berliner Tageblatt* (26 août) à propos du discours du prince, que si toutes les nations sont régies par la volonté populaire, c'est-à-dire par des parlements élus, maîtres de décider de la paix et de la guerre et par un régime parlementaire. »

Quand le comte Hertling prononce une allocution aux étudiants catholiques (31 août), quand l'amiral de Hintze reçoit les journalistes viennois (5 septembre) pour leur expliquer le mécanisme de la guerre défensive, ou, comme fit le chancelier, pour stigmatiser les effets néfastes de « la psychose de la guerre », nous ne pouvons voir dans ces manifestations oratoires que le désir de calmer l'opinion et de remonter le moral fléchissant du public, déprimé par une succession de défaites.

Mais les civils, si haut placés qu'ils soient, n'ont pas qualité pour

exposer aux populations les vues réconfortantes qu'on prétend tirer au grand quartier général des multiples échecs de ces dernières semaines. Les militaires sont donc intervenus pour expliquer au public allemand que rien ne justifie l'inquiétude qui s'est emparée de lui. Le général de Stein, ministre de la guerre, a été le premier à parler (24 août). En s'adressant à un rédacteur de la *Morgenpost*, il prétendait réfuter « les bruits insensés » qui circulent actuellement en Allemagne. Son exposé jette un jour singulier sur l'état de trouble qui règne présentement chez nos ennemis. Il va jusqu'à affirmer ses craintes d'un affaiblissement possible de la volonté du peuple allemand de terminer la guerre.

Il s'agit maintenant de repousser les attaques ennemies et d'épargner nos propres forces, a dit le ministre. Nous, soldats, en présence d'une situation difficile, nous restons beaucoup plus tranquilles et plus calmes que ceux qui sont au loin, surtout quand nous nous trouvons au milieu des événements. A distance, l'aspect de la situation sur le front est tout autre que pour ceux qui peuvent la considérer d'un point de vue plus propice à l'observation. Elle apparaît souvent dénaturée, et à cette dénaturation contribuent les récits de personnes étourdies qui n'ont pu voir qu'une infime partie de l'ensemble. Elles sont souvent la cause de ces bruits ridicules qui circulent de toutes parts et qui sont colportés avec une volupté d'autant plus grande que ces bruits sont plus insensés et plus ridicules. On sait avec quelle facilité se laissent tromper par leur imagination ces gens auxquels manque la base nécessaire à un jugement calme et objectif.

Le général de Stein ne serait pas fâché de faire croire que c'est la propagande ennemie qui est cause de cette vague inquiétude :

En tout cas, poursuit-il, les bruits qui sont colportés ici sont si bêtes et si insensés que l'on ne comprend pas qu'il soit possible d'y ajouter foi. C'est ainsi qu'après cette offensive de part et d'autre de Reims est arrivée dans l'Allemagne du Sud une nouvelle venant de Suisse, d'après laquelle nous avions perdu 150,000 prisonniers. Une autre nouvelle parlait de dissentiments entre les deux chefs suprêmes. On affectait ici de murmurer des mots de trahison, et toutes ces inepties ont trouvé créance parmi les gens qui se vantent d'habitude d'avoir une intelligence claire. Berlin est malheureusement un très bon terrain pour de pareilles stupidités et de pareilles folies, et il est étonnant de voir combien peu de Berlinois, qui prétendent toujours être si lucides, ont su profiter des leçons de l'expérience.

Le maréchal de Hindenburg, dans un *Manifeste au peuple allemand*, publié à l'occasion de l'anniversaire de Sedan et reproduit par les journaux du 5 septembre, n'a fait que renchérir sur les propos de son ministre. Un passage de ce long papier, dont le ton plaintif tranche avec le langage assuré dont ce vieux soldat s'était servi jusqu'à présent, mérite d'être épinglé ici :

L'ennemi emploie différents moyens dans cette lutte contre notre moral. Il ne dirige pas seulement sur notre front un feu roulant d'artillerie, il

dirige aussi un feu roulant de papiers imprimés. Ses aviateurs ne lancent pas seulement des bombes qui tuent le corps, mais aussi des tracts qui peuvent tuer l'esprit. Nos soldats nous ont livré, au mois de mai, 84,000 exemplaires d'un tract ennemi ; au mois de juin, 120,000 exemplaires ; au mois de juillet, 300,000 exemplaires ; il y a un progrès notable. Au mois de juillet, 10,000 flèches empoisonnées ont été lancées chaque jour ; 10,000 fois par jour on a tenté d'ébranler, dans chaque homme comme dans l'ensemble de l'armée, la confiance en la justice de notre cause et en la victoire finale ; et encore pouvons-nous compter qu'une grande partie des tracts lancés par l'ennemi n'ont pas été recueillis par nous.

L'ennemi ne se contente pas d'attaquer ainsi l'âme de notre front, il veut avant tout aussi empoisonner l'âme des populations de l'arrière. Il est vrai que ses avions et ses ballons ne peuvent pas porter bien loin dans l'intérieur du pays, car nos lignes, que l'ennemi cherche en vain à percer, sont situées bien en avant des frontières, mais il espère que beaucoup de soldats enverront à la maison la feuille volante qui est venue si innocemment par la voie des airs ; à la maison, cette feuille passera de main en main, on la discutera à la table de brasserie, à l'intérieur des familles, à l'atelier, à la fabrique et dans la rue. Sans s'en douter le moins du monde, des milliers de personnes seront ainsi pénétrées par le poison. Pour des milliers d'Allemands, la charge que la guerre fait peser sur leurs épaules leur paraîtra ainsi plus lourde, et leur volonté, leur espoir d'arriver à une issue victorieuse de la guerre en sera diminué. Tous ceux-là écriront ensuite au front des lettres empreintes de doute, et Wilson, Lloyd George et Clemenceau se frotteront les mains.

Enfin, toujours à la *Deutsche Gesellschaft*, où M. Solf avait discouru le mois précédent, le général de Freytag-Loringhoven, chef de l'état-major de remplacement, a fait le 7 septembre une conférence sur « la juste appréciation des événements militaires ». En citant Clausewitz et Souvarof, cet officier supérieur, connu surtout comme publiciste militaire, a exposé que la situation de l'armée allemande « n'est pas facile ». Mais, a-t-il ajouté, « nous serions indignes de nos morts si nous ne pouvions imposer le calme à nos nerfs ». Pour lui aussi « le plus important est que le moral de la population tienne bon ».

Guillaume II, en parlant, le 11 septembre, à 1500 employés et ouvriers de la maison Krupp d'Essen qu'il appela ses « chers amis », poursuivait la même œuvre de propagande que ses généraux et ses ministres. On savait que le personnel menaçait de faire grève et les auditeurs de l'impérial discoureur avaient certainement été triés sur le volet. Soyez certains qu'aucun meneur ne se trouvait parmi eux. L'empereur leur parla un peu comme un président d'une société en déconfiture fait un nouvel appel de fonds à ses actionnaires. En leur demandant de lui faire crédit jusqu'après la victoire, il leur promettait les plus mirifiques réformes démocratiques dans la constitution prussienne. Demain on rasera gratis. Il a répété humblement, comme aux premiers jours de la guerre : « Je n'ai pas voulu cela. »

Vous me donnerez raison, quand je vous dirai que la guerre est sortie *d'une grande négation*. Et si vous me demandez quelle est cette négation, je vous répondrai que c'est la négation du droit de l'Allemagne à l'existance. C'est la négation de toute notre culture, la négation de ce que avons accompli, de notre droit à l'existence.

Ce rappel des origines de la guerre a été froidement accueilli par la presse socialiste et l'appel à l'union, par quoi Guillaume II a terminé son homélie, est apparu comme trop tardif pour pouvoir exercer une influence efficace sur l'opinion. Au moment où il entra en guerre, l'empereur avait déjà déclaré qu'il ne connaissait pas de partis. Cela n'a pas empêché les groupes politiques de se déchirer, comme ils ne l'avaient jamais fait au temps de la paix, et tout le monde sait que la personne du souverain est précisément derrière ceux qui poussent aux querelles.

Il se peut cependant que, sous l'empire des défaites répétées, l'union se fasse de nouveau momentanément en Allemagne. Le grand discours politique prononcé à Stuttgart, le 12 septembre, par M. de Payer et qui clôt momentanément la série des manifestations oratoires, indique fermement la volonté d'en revenir à la formule de paix élaborée péniblement par la majorité du Reichstag le 19 juillet de l'an passé. Le vice-chancelier a également annoncé que la réalisation de la réforme électorale en Prusse sera poussée avec énergie. Les pangermanistes ont regimbé, mais ils finiront par s'accommoder d'une situation dont la *dépression morale* dont a parlé M. de Payer fournit l'explication.

La *Gazette de Francfort* du 3 septembre, commentant l'allocution du chancelier aux étudiants, avait parlé d'une « menace formidable qui plane sur le peuple et le pays » et que l'union intime de tous les patriotes pourrait seule écarter. Les pangermanistes tiennent à peu près le même langage. Ils savent que leurs revendications territoriales sont actuellement une gêne et cessent de parler de leurs ambitions démesurées pour fixer exclusivement leur pensée sur la gravité de la situation militaire. Sans doute verrons-nous au cours des semaines qui vont venir l'opinion allemande, faisant effort pour oublier les vieilles querelles, tendre toutes ses énergies vers la réalisation de l'union nationale. L'armature extérieure de l'Allemagne est encore solide. Il s'agit de gagner du temps pour permettre aux forces de se regrouper, en vue d'organiser la défense nationale.

La presse, en cachant au public la situation véritable, le maintiendra encore pendant un certain temps dans son état d'aveuglement. N'est-elle pas parvenue à faire passer le recul allemand pour une opération favorable à la réalisation des plans de l'Etat-Major ? L'Allemagne a laissé aux Alliés les « épouvantables déserts de la Somme », alors que ses armées occupent maintenant des positions

qui offrent toutes les ressources (note Wolff du 8 septembre). « Nous combattons maintenant pour gagner du temps ; pendant que nous reculons nous gagnons du temps, l'ennemi en perd », écrit la *Strasburger Post* du 13 septembre, après le désastre de Saint-Mihiel. Telles sont les « vérités » que l'on pouvait lire ces jours-ci dans la presse germanique. Le public allemand est crédule et il n'a pas encore perdu toute confiance en ses chefs militaires. Il sait ce qui l'attend, si la série des insuccès militaires ne s'arrête pas. Aussi, loin de se révolter contre la tyrannie du mensonge, mettra-t-il son dernier espoir dans la vaillance de son armée. Pour le moment l'offensive oratoire a porté ses fruits. Nous n'en sommes pas encore à la période de décomposition. Armons-nous donc de patience, jusqu'à ce que l'heure du châtiment ait sonné.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

PLUS DE NEUTRALITE BELGE. — La victoire approche. Notre armée, l'armée de Liége, d'Anvers, de Haelen et de l'Yser, y contribue selon sa mesure à la fois modeste, tenace et vigoureuse. Comme ses alliés, elle aussi avance, et mord l'Allemand sur le terrain ingrat des Flandres.

Aussi n'avons-nous accueilli que par un haussement d'épaules les propositions de paix séparée et nous sommes-nous empressés de les communiquer aux gouvernements de l'Entente.

Devant la certitude d'une libération et d'une restauration prochaines, notre politique se précise. Nous savons que, dans quelques mois à peine, il faudra nous mettre à pied d'œuvre pour réparer les désastres de l'invasion, prendre des précautions effectives contre le retour du fléau boche.

En communion de pensée avec des amis à qui les événements n'ont pas cessé de donner raison, j'ai expliqué ici même que notre dignité et notre intérêt nous amèneraient, dès la conclusion de la paix, à demander mainlevée de la tutelle déprimante que, sous le prétexte de neutralité, une Europe imbue des idées du Congrès de Vienne avait fait peser sur nous. A quoi tenait cette neutralité, sinon à une méfiance de l'Europe de 1815 et de 1830 à l'égard de la France contre qui fut dressée l'artificielle barrière des Pays-Bas (Belgique et Hollande réunies sous une même souveraineté). Quand nous avons dissocié cette barrière par notre révolution de 1830, la diplomatie voulut bien reconnaître notre autonomie — et sous quelles douloureuses conditions! — mais non pas notre indépendance complète, c'est-à-dire notre droit de contracter les alliances de notre choix. La diplomatie appréhendait que nous ne nous tournions vers la

France qui nous avait si puissamment aidés à briser le joug hollandais et dont un des fils, le duc de Nemours, avait faillit devenir notre roi.

Une fois acceptée, cette neutralité, nous l'avons rigoureusement observée en peuple soucieux, jusqu'à la méticulosité, de ses engagements. Feu Waxweiler, l'éminent directeur de l'Institut Solvay, a consacré à ce sujet deux ouvrages lumineux, remplis de documents et de précisions, qui démontrent que, jamais, même l'apparence d'un manquement à notre statut international n'a pu nous être reproché par l'une ou l'autre puissance. C'est, expose-t-il très clairement, que nous sommes une Nation extrêmement fière, presque ombrageuse, et que toute inféodation nous répugne profondément. Nos souverains ont parfaitement compris, apprécié, et servi, de leurs relations et de leurs influences dans les cours d'Europe ce trait séculaire de notre caractère.

Assurément, il n'est pas niable, du moins jusqu'à la lâche et fourbe agression d'août 1914, que du point de vue matériel, sinon politique, cette neutralité loyalement observée ne nous ait valu des avantages appréciables. Pays industriel, libre échangiste, géographiquement bien situé entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, pourvu d'un réseau ferroviaire admirable, en possession d'un excellent port, nous savourions les douceurs d'une vie facile, exempte de grosses charges militaires.

Cependant ce bien-être était léthargique, émasculant.

De tout temps, notre pays avait servi de champ de bataille à l'Europe : nous aurions dû y songer plus souvent.

Ce fut un miracle, des documents l'attestent, si nous échappâmes au bouleversement de 1870 et à ce qui le prépara. Trop de nos hommes politiques, exagérément soucieux de l'intérêt électoral, se reposèrent sur les traités comme sur un oreiller commode et négligèrent les précautions militaires. En matière de politique étrangère, nous étions peut-être le pays le plus ignorant du monde, tout au moins le plus indifférent. Notre politique était celle de l'autruche : quand un nuage obscurcissait l'horizon, nous ne nous détournions pas de nos petites douceurs coutumières. L'infiltration allemande des dix dernières années d'avant-guerre, dont les signes étaient cependant visibles aux moins attentifs, ne nous troublait pas autrement qu'une honnête et pacifique concurrence. Au moment de l'ultimatum à la Serbie, n'est-ce pas un journaliste belge de mes amis qui me disait avec une satisfaction égoïste : « La Belgique demeure la seule terre où l'on puisse encore bâtir avec tranquillité ! » Dans une série de notes en cours de publication, l'écrivain français Léon Souguenet, établi chez nous plusieurs années avant la guerre, a fixé, d'une manière pittoresque et vivante, quelques-uns de ces traits déconcertants de notre Etat neutre.

Cependant quelques hommes d'une rare prescience, des esprits perspicaces comme Banning et le général Brialmont, avaient dénoncé le péril et s'étaient fait entendre de ce véritable génie politique qu'était le roi Léopold II. Dans son ensemble, hélas, la nation ne suivait pas son élite et ne vivait que pour le présent, l'immédiat. Des politiciens de surenchère n'allaient-ils pas jusqu'à oser dire que posséder une armée forte, puissante, proportionnée à notre démographie, passerait pour un véritable acte de méfiance et d'hostilité à l'égard des puissances dont l'honneur garantissait notre neutralité d'une manière plus efficace et moins coûteuse — moins coûteuse surtout ! — que les canons et le béton armé.

Les hommes sont longs à reconnaître leurs erreurs. Même l'invasion et ses horreurs ne dessillèrent pas immédiatement tous les yeux. Selon l'opinion courante, la guerre serait courte, quelques mois d'épreuves tout au plus, après lesquels nous reviendrions à notre plantureuse neutralité.

On sait que nous n'avons pas souscrit au pacte de Londres par lequel les pays alliés s'engagent à ne pas conclure de paix séparée avec l'Allemagne. Notre neutralité s'y opposait ; aussi longtemps qu'un conseil des grandes puissances ne nous en aura pas libérés, nous n'avons pas le droit de conclure des traités internationaux. En réalité, nous sommes des alliés pour l'Entente, des alliés fidèles et sûrs, mais, selon la fiction juridique internationale, la Belgique demeure une nation neutre défendant par les armes, avec le concours des puissances garantes, sa neutralité violée. Au fond, cette fiction n'est que chinoiserie, car les Etats-Unis, le Japon, l'Italie, le Portugal, la Serbie, qui se battent avec nous, *sous un commandement unique*, n'ont aucune part dans notre statut de neutralité ; or il est de fait que nous sommes devenus leurs alliés. Pour ce qui concerne les États-Unis, les secours qu'ils nous ont envoyés, les emprunts que nous y avons contractés et que nous y contracterons, ont particulièrement resserré cette alliance de fait.

Cependant les préjugés sont si tenaces, qu'il y a un an à peine, la censure ne nous permettait pas d'imprimer qu'en réalité nous n'étions plus des neutres. Pourtant, nous envoyions un corps expéditionnaire en Russie et nos troupes coloniales occupaient le Congo allemand : nos juristes internationaux n'avaient cure du fait, ils s'en tenaient à la fiction et développaient des arguments dignes des théologiens de Rabelais et des médecins de Molière.

Mais voici qu'une conversion importante et sensationnelle vient de se produire, celle du baron Beyens, notre ancien ministre des affaires étrangères, écrivain de valeur, esprit distingué, mais lent. Ce qu'un groupe de Belges, tenu pour téméraire dans les milieux officiels, ne cessait de dire et de répéter, dès le début de la guerre, le

baron Beyens vient de le reprendre à son compte dans une belle et savante étude publiée par la *Revue des Deux Mondes*. Et c'est tant mieux ainsi, car si le baron Beyens s'est rendu compte, c'est qu'il n'est plus beaucoup de Belges pour ne pas comprendre.

Voudrions-nous rester neutres après la guerre que nous ne le pourrions pas. Car quelle sanction à notre neutralité? Nous ne pourrions certainement pas tenir pour valable un engagement de l'Allemagne. Et si elle se démocratisait? La démocratisation ne ferait rien à l'affaire : pas un socialiste, pas un démocrate allemand ne s'est levé au Reichstag pour protester contre la violation de la Belgique. On pourrait nous objecter que des garanties de neutralité données par la France et l'Angleterre seraient des garanties certaines. D'accord. Mais elles constitueraient une sorte de protectorat sur la Belgique accordé à la France et à l'Angleterre. Nous ne saurions accepter cette inféodation. Les garanties de notre indépendance, nous entendons les trouver en nous-mêmes : dans une armée réorganisée, dans un système de libres alliances.

On ne s'était pas borné autrefois à nous neutraliser, on nous avait enlevé nos frontières naturelles, on nous avait ouverts de tous les côtés à l'invasion. Nos alliés de demain se devront à eux-mêmes, à leur propre intérêt, de nous aider à réparer cette erreur de l'ancienne Europe. Militairement, économiquement, ils trouveront dans une Belgique reconstituée, selon les lois de son histoire et de sa géographie, un appui équivalent à leurs efforts pour restaurer notre droit. Tel est le point de vue actuel de la grande majorité des Belges, quelques activistes mis à part; mais, comme l'écrivait si justement M. William Martin dans le *Journal de Genève*, les activistes, tant wallons que flamands, poursuivent une politique allemande. Du reste, les activistes n'auront pas voix au chapitre; ce sont nos tribunaux, non pas nos assemblées, qui auront à s'occuper de leur « politique ».

Ce qui se passe dans le Grand-Duché de Luxembourg illustre l'erreur commise en 1839 quand la France et l'Angleterre ne se sont pas opposées à l'amputation d'une partie considérable de notre province du Luxembourg. Des centaines de milliers de Belges ont été alors arrachés à leur mère patrie; par l'organe de leurs représentants au Parlement belge, par de véhémentes manifestations populaires, ils ont protesté dans des formes en tout point analogues à celles des Alsaciens-Lorrains en 1870. Comme la mère patrie, le Grand-Duché du Luxembourg a été envahi, souillé par l'Allemagne ; s'il n'a pas connu toutes nos souffrances, puisque son gouvernement s'est incliné devant la force, du moins a-t-il subi l'affront. Et maintenant, ne voilà-t-il pas qu'une duchesse du Luxembourg accepte de s'unir à Rupprecht de Bavière? Une sorte de pacte est en train de se conclure entre la famille grand-ducale et l'empire d'Allemagne. Positions

stratégiques, mines de fer, communauté de sentiments et d'aspiration entre un souverain allemand et la souveraine du Luxembourg, tout l'avenir de ce morceau de Belgique, arbitrairement détaché d'elle, est compromis par les conséquences de la lourde erreur commise en 1839.

Et que nous nous tournions vers d'autres points de notre frontière par lesquels auraient dû nous venir les secours de nos alliés anglais, nous en pourrions dire autant. Là ce n'est qu'une question de convention à préciser, à tirer au clair, sans l'ombre d'une pensée d'hostilité à l'égard de bons voisins. Au commencement de la guerre, les événements se fussent peut-être modifiés si l'on avait pris soin auparavant de tirer cette question au clair, complètement, au lieu de s'en tenir à des controverses embrouillées, sans conclusion. Au cours des négociations pour la paix, il sera nécessaire, une fois pour toutes, de définir, avec sincérité et netteté, le statut de l'Escaut.

En travaillant pour nous, pour une Belgique forte, unie, indépendante, c'est également pour nos grands et bons Alliés d'aujourd'hui et de demain que nous travaillons.

G. FUSS-AMORÉ.

§

Russie.

MÉMOIRE SUR LES ANARCHISTES. — Le présent mémoire, tiré des archives de la Chancellerie russe, a été récemment publié par le gouvernement bolchévick. Il en ressort que la politique consacrée par les conventions de Bjorkœ et de Potsdam était établie, pour des objets il est vrai limités, dès 1906, et que cette politique répondait d'une façon beaucoup plus intime aux intérêts et aux vœux des hautes sphères russes que la politique officielle d'alliance avec la France, laquelle, dans l'idée de ses initiateurs, n'était d'ailleurs pas exclusive d'une entente étroite avec l'Allemagne.

Mais l'intérêt historique de ce document est faible au regard de son intérêt psychologique. Il n'est pas un lecteur sensé qui ne doive être frappé par l'infirmité des raisonnements : preuves tirées des coïncidences les plus lointaines, suspicion criminelle de faits tout ordinaires (spéculation des Juifs sur les valeurs russes), importance décisive attribuée au ridicule témoignage des journaux, déduction de conséquences énormes à propos de faits insignifiants (tels les discours de réunions publiques), assertions confuses et catégoriques (comme celle d'une assistance donnée aux victimes des paysans en même temps que d'un envoi d'armes à la jeunesse révolutionnaire), généralisations abusives, dont le moins grotesque n'est pas la liaison de la révolution russe avec la question juive par l'intermédiaire de Marx, etc., etc. Et son auteur, le comte Lamsdorf, était considéré en

Europe comme un des hommes d'Etat les plus éminents de son temps.

Voici ce document :

On doit entrer sans délai en conversation.
Je partage entièrement l'opinion exprimée ici.

(ANNOTATION AUTOGRAPHE DU TSAR.)

Tsarskoïé Selo, 3/16 janvier 1906.

Les événements de l'année 1905, qui au commencement d'octobre se sont particulièrement aggravés et, après une série de prétendues « grèves», ont conduit à la révolte armée à Moscou et dans d'autres villes et localités de l'Empire, montrent d'une façon tout à fait significative que le mouvement révolutionnaire russe, indépendamment de ses causes intérieures profondes d'ordre social et économique, a aussi un caractère international parfaitement défini. Ce côté du mouvement révolutionnaire, qui mérite une attention très sérieuse, s'exprime avant tout par le fait qu'il a été sans aucun doute soutenu à un haut degré par l'étranger.

C'est ce que font apparaître avec évidence des phénomènes qui sautent aux yeux : la quantité d'armes énorme que les révolutionnaires russes ont importée de l'étranger ainsi que les ressources pécuniaires importantes dont ils disposaient ; car il n'y a pas de doute que le mouvement révolutionnaire dirigé contre le gouvernement et l'organisation des grèves de nature particulière qu'il comportait, ont coûté manifestement aux révolutionnaires des sommes énormes.

On doit reconnaître qu'un pareil appui de l'étranger en armes et en argent ne peut guère être mis au compte des gouvernements étrangers (à l'exception de quelques cas exactement définis, comme par exemple l'appui du mouvement finlandais par la Suède, et peut-être celui d'une partie du mouvement polonais par l'Autriche). On en vient ainsi à la conclusion inévitable que l'appui donné à notre mouvement révolutionnaire ressortit aux calculs de certaines organisations capitalistes de l'étranger.

On peut opposer à cette conclusion le fait que le mouvement révolutionnaire russe s'est principalement signalé par un caractère expressément allogène, et que, justement, ce sont les différentes races étrangères de l'Empire, Arméniens, Grusiens, Lettons, Esthoniens, Finlandais, Polonais, etc., qui les unes après les autres se sont élevées contre le gouvernement impérial avec le but d'obtenir, sinon l'autonomie politique complète, du moins l'égalité de droits avec la population indigène de l'Empire. Mais si l'on ajoute à cette observation le rôle important, établi avec certitude, que les juifs ont joué parmi les allogènes, soit comme personnalités isolées dirigeant le mouvement, soit comme groupes organisés (la « Ligue » juive dans le territoire occidental), qu'ils ont marché, qu'ils marchent dans la révolution comme un élément particulièrement actif et agressif, on peut admettre avec certitude que cet appui du mouvement révolutionnaire par l'étranger provient précisément des cercles juifs capitalistes.

A ce point de vue, on ne peut fermer les yeux sur la coïncidence de plusieurs phénomènes, laquelle ne peut être due au hasard. Cette coïncidence conduit plutôt à la conséquence logique que notre mouvement révolution-

naire n'a pas été seulement, comme on dit, soutenu à l'étranger, mais qu'il y a été aussi dirigé dans une certaine mesure. Les grèves ont éclaté avec une force particulière au mois d'octobre dernier, c'est-à-dire dans un moment où notre gouvernement faisait précisément la tentative de conclure un grand emprunt à l'étranger sans la participation des Rothschild, et justement à point pour empêcher l'exécution de ce plan financier. Alors même qu'on n'en aurait pas pu attendre davantage, la panique provoquée parmi les porteurs de valeurs russes et la vente précipitée de ces titres devaient avoir pour résultat final de procurer de nouveaux bénéfices aux capitalistes et banquiers juifs, qui, en connaissance de cause et publiquement, comme par exemple à Paris, spéculaient sur le cours des valeurs russes (1). D'un autre côté, le mouvement hostile au gouvernement, qui était très enflammé immédiatement après la publication du manifeste du 17 octobre, ne tarda pas à prendre des formes adoucies, dès que la masse du peuple russe, sur laquelle les révolutionnaires n'avaient pas compté à l'origine, se fut mise à réagir de son côté contre les manifestations hostiles au gouvernement par des pogromes de juifs.

Plusieurs faits significatifs, qui sont aussi confirmés par la presse, établissent d'ailleurs, de façon manifeste cette liaison du mouvement révolutionnaire russe avec les organisations juives de l'étranger. Un exemple en est donné par l'énorme importation d'armes en Russie, mentionnée ci-dessus, et qui dans une mesure considérable s'est faite du continent européen par l'Angleterre, ainsi qu'il ressort des communications des agences.

Cette importation devient tout à fait compréhensible si l'on considère qu'au mois de juin de cette même année 1905 et précisément en Angleterre, un comité judéo-anglais fut publiquement organisé avec la collaboration active du publiciste russophobe connu Lucien Wolf, en vue de recueillir des fonds pour armer des groupes de combat parmi les juifs russes. D'un autre côté, dans la même Angleterre, en raison des tristes suites de l'agitation révolutionnaire, qui avait son contre-coup sur les juifs eux-mêmes, un comité fut fondé sous la présidence de lord Rothschild, lequel concentra d'énormes sommes, recueillies par voie de souscription en France, en Angleterre et en Allemagne, avec le but officiel de procurer assistance aux sujets juifs de Russie atteints par les pogromes. Enfin les juifs d'Amérique organisèrent des quêtes aussi bien pour assister les victimes que pour armer la jeunesse juive, sans que ces deux buts fussent expressément séparés l'un de l'autre (2).

Ainsi se manifeste la liaison étroite de la révolution russe avec la question juive en général et avec les organisations juives de l'étranger en particulier. Cette liaison est déjà parfaitement claire au point de vue de ses principes fondamentaux (car les fondateurs de la doctrine socialiste, qui possèdent une si grande influence sur l'opinion actuelle de la jeunesse des Universités en Russie, Lassalle et Marx, sont d'une origine juive avérée). Elle ne laisse pas le moindre doute que la direction pratique du mouvement révolutionnaire russe se trouve dans des mains juives. Si ce rôle directeur est presque entièrement passé sous silence dans nos journaux, visiblement

(1) Dépêche de D. T. S. Nélidov du 1-14-2-1905.
(2) Communication d'Emilie Deschamps au *Journal de Saint-Pétersbourg* du 23 décembre 1906.

avec intention, on ne considère plus à l'étranger, même dans les milieux socialistes, qu'il soit besoin d'en faire mystère. C'est ainsi que le membre de l'Association ouvrière juive Hervaille, le 22 octobre-4 novembre, dans une réunion de socialistes néerlandais à La Haye, a déclaré publiquement que ce sont les Juifs qui, sans égard aux persécutions auxquelles ils sont exposés, se sont mis à la tête du mouvement révolutionnaire russe (1). En Italie, de nombreux meetings de sympathie pour le susdit mouvement, organisés au cours de novembre dernier à Rome, Milan, Turin, etc., sous le nom de *Pro liberta russa* ont tourné partout en manifestations tumultueuses *Pro ebrei russi* (2). Dans ces conditions, l'assistance ouvertement prêtée à la Révolution russe par les juifs de tous les pays — sous telle ou telle forme, et dans une mesure plus ou moins importante — et avant tout le fait qu'ils lui ont procuré avec des chefs intelligents des armes et de l'argent, rend parfaitement clair le côté pour ainsi dire purement international de notre mouvement révolutionnaire et des forces contre lesquelles le gouvernement impérial doit combattre, ainsi que les milieux de la vie politique et sociale à l'étranger qui soutiennent ce mouvement.

Cette idée, que notre mouvement révolutionnaire est activement soutenu et en partie dirigé par la juiverie universelle, nous fait découvrir avec la plus grande vraisemblance le centre intellectuel d'organisation où se cachent les ressources principales et l'organe nourricier de la lutte contre le gouvernement en Russie : c'est la célèbre ligue fondée en 1860 sous le nom d'*Alliance israélite universelle* dont le Comité central est à Paris, qui possède des ressources pécuniaires colossales, dispose d'une quantité d'adhérents énorme, et s'appuie de toutes les manières possibles sur les loges maçonniques (lesquelles, d'après maintes informations, ont été secrètement réintroduites en Russie au cours de ces dernières années) et qui constituent des organes à la dévotion de cette organisation universelle (3). Le but principal de l'*Alliance israélite universelle*, qui est le triomphe en tous pays de la juiverie antichrétienne et antimonarchique, devait trouver un obstacle dans le régime russe, qui est celui d'un pays de paysans attachés à la religion et à la monarchie. De là la lutte contre le gouvernement existant, lutte qui avec un calcul consommé a commencé au moment même qu'il était le plus affaibli par la guerre avec le Japon. De là aussi le premier résultat de cette lutte inexorable au moment présent, le droit de suffrage universel, égal, direct et secret, c'est-à-dire le principe par la reconnaissance duquel le gouvernement, avant même que ne fût assemblée la Douma d'empire, et conformément aux aspirations ardentes des groupes radicaux, serait amené à mettre de côté les mesures traditionnelles consacrées par la jurisprudence; mesures qui font obstacle au triomphe de la juiverie dans un pays dont l'anéantissement ne peut pas être désiré par les hommes originaires de la terre russe qui seront élus à l'avenir.

D'un autre côté, les milieux qui, de l'étranger, soutiennent la lutte des

(1) *Dépêche du ministre impérial à La Haye du 24 octobre 1905, n° 22.*
(2) *Dépêche de l'ambassadeur impérial à Rome du 29 novembre 1905, n° 23.*
(3) D'après le règlement de la franc-maçonnerie française, le dignitaire élevé au dix-huitième honneur de la franc-maçonnerie par cet acte même est un membre de l'*Alliance israélite universelle*, et parmi les neuf membres du Conseil supérieur reçu, il doit y avoir cinq juifs.

éléments révolutionnaires contre le gouvernement impérial nous font découvrir les forces par l'action simultanée desquelles un terrain favorable peut être créé pour un combat victorieux contre le socialisme révolutionnaire international. Il n'y a en effet aucun doute que, conformément aux remarques essentielles exprimées plus haut, la juiverie révolutionnaire organisée du monde entier se heurte, en même temps qu'à la Russie, à d'autres ennemis, qui doivent eux-mêmes devenir les amis et alliés du gouvernement impérial. La juiverie antimonarchique, basée sur l'argent, ne peut s'empêcher de saper par tous les moyens l'empire allemand, basé sur la force matérielle. D'un autre côté, la juiverie antichrétienne organisée du monde entier, par suite de ses traditions séculaires, ne peut pas ne pas voir un ennemi irréconciliable dans la seule communauté chrétienne qui comme elle possède une organisation universelle et centralisée, l'Eglise catholique.

Il apparaît, ainsi, que les rapports amicaux si heureusement établis ces derniers temps entre le gouvernement impérial et l'empire allemand et le Saint-Siège sont destinés à exercer une influence très bienfaisante relativement à la lutte contre le mouvement antichrétien et antimonarchique en Europe.

En ce qui concerne le Vatican, on doit avant tout se souvenir que le gouvernement protestant de l'Allemagne a depuis longtemps déjà reconnu la haute importance du Saint-Siège pour la défense des principes traditionnels de la culture européenne, et que, en même temps qu'il s'appuie dans sa politique intérieure sur le parti du centre catholique, il est également venu par nécessité dans sa politique étrangère à un accord amical avec le Pape. Pour ce qui est de la Russie, une assistance amicale du Vatican, dans le sens précisément indiqué ici, pourrait se manifester tout pareillement comme extraordinairement importante. Indépendamment de l'influence du Saint-Siège par l'intermédiaire du clergé local, notamment dans nos affaires polonaises, — et dans cette direction la dernière encyclique du Pape aux évêques de Pologne se pose comme une démarche tout à fait significative au devant des vœux du gouvernement russe, — le Vatican pourrait nous rendre un inappréciable service par la communications de faits et de dates sur les détails de l'organisation maçonnique et de ses ramifications dont les fils se relient à Paris, — une organisation sur laquelle notre gouvernement est malheureusement très peu renseigné et dont l'activité est certainement observée par le Vatican avec la plus grande attention.

En ce qui concerne l'Allemagne, un rapprochement ultérieur de son gouvernement avec la Russie — rapprochement encore plus étroit que celui institué par le protocole du 1er mars 1904 sur la lutte contre l'anarchie — ne trouverait en Allemagne qu'une entière sympathie, car on ne peut y méconnaître que l'Allemagne est le premier Etat, avec la Russie, qui ait à soutenir la lutte contre les partis socialistes-révolutionnaires. Le gouvernement et la société en Allemagne, dans les circonstances présentes, constatent déjà avec la plus grande inquiétude l'action indubitable des événements de Russie sur les questions socialistes et ouvrières, sans parler du mouvement spécifiquement hostile au gouvernement dans la province de Prusse polonaise.

Il est de fait que les socialistes de l'Europe occidentale des différentes

nationalités ne considèrent même plus comme nécessaire de dissimuler que ce parti a projeté de monter en Allemagne pour le présent mois de janvier 1906 un mouvement révolutionnaire (qui doit atteindre son apogée au 1er mai 1905), mouvement qui a déjà commencé en Prusse et en Saxe avec le même objectif de « droit de suffrage universel ». Derrière ce mouvement — que, conformément aux résolutions prises dans les congrès socialistes de Iéna et de Breslau, on pense à organiser avec les mêmes moyens qu'en Russie — on ne peut guère douter que ne subsistent en réalité les mêmes buts internationaux, les mêmes considérations de principe exposés plus haut, c'est-à-dire les mêmes facteurs antichrétien et antimonarchique qui ont également agi et agissent dans le mouvement révolutionnaire russe. Il résulte au moins d'une observation de la *Deutsche Tageszeitung*, qui s'est donné le but particulier d'organiser la lutte contre la révolution universelle menaçant l'Europe, que les publicistes les plus ingénus de la tendance socialiste-révolutionnaire expriment sans façon l'espérance que le mouvement hostile au gouvernement russe n'est justement qu'une répétition pour cette subversion générale de l'Europe, qui, entre autres, doit anéantir complètement la constitution monarchique de l'Europe. Si l'on se tient à ce point de vue, on ne peut pas s'empêcher de voir dans tout l'exposé ci-dessus une partie seulement des manifestations d'un plan de révolution générale en voie d'exécution, et qui ne menace pas seulement la Russie, car, selon la formule du fameux Liebknecht, il consiste essentiellement à réaliser, au point de vue politique, la République, au point de vue économique, le socialisme et, au point de vue religieux, l'athéisme.

Après toutes les considérations exprimées ici, il n'y a guère de doute qu'un échange de vues confiant et cordial de notre part avec les sphères dirigeantes aussi bien à Berlin qu'à Rome dans la direction indiquée ci-dessus est au plus haut point nécessaire. Il pourrait être le point de départ d'une action commune internationale des plus profitables, d'abord au point de vue de l'organisation d'une surveillance vigilante, ensuite à celui d'une lutte commune et active contre l'ennemi général de l'ordre chrétien et monarchique en Europe. Comme première démarche dans la direction indiquée, et en vue d'établir avec clarté les principes fondamentaux d'un programme d'action à venir, il paraît souhaitable de se limiter provisoirement à un échange de vues tout à fait confiant avec le gouvernement allemand.

COMTE LAMSDORF.

On peut observer que ces raisonnements sommaires sont peut-être justifiés par la qualité du personnage impérial auquel ils étaient destinés. Mais pour supposer cette sorte d'adresse, il faut n'avoir jamais approché l'un de ces personnages chamarrés qui dirigent les affaires de ce monde, fantoches dont le néant ferait pitié, si leur malfaisance n'était pas si redoutable.

Dr A. KAKIA.

§

Suisse.

LE SABLIER TOURNE. — Je prends congé des lecteurs qui ont bien voulu suivre cette rubrique. Il serait, en effet, assez vain de la conti-

nuer, et je vais en dire la raison. Bien que j'aie eu à maintes reprises à subir les restrictions de la censure, cette institution préventive ne m'avait pas imposé jusqu'ici de trop formels vétos. A travers les mailles souvent souples de ses interdictions, j'avais pu à peu près dessiner ma pensée. Il semble qu'il n'en soit plus de même aujourd'hui. Mon dernier article, consacré à M. Schulthess et à sa politique, a été entièrement défendu. Il n'avait cependant rien d'inquiétant, ni même d'extraordinaire. Je ne faisais guère qu'y répéter ce qui s'écrit et se dit journellement en Suisse romande, et même en Suisse alémanique, à l'endroit du tout puissant personnage qui dispose présentement des destinées de notre pays. Par son administration, que je ne qualifierai plus, M. Schulthess a réussi à ameuter contre lui la partie la moins compromise de l'opinion helvétique. On l'attaque maintenant sans ménagement en Suisse romande, où il a fait l'unanimité des partis. Tous les journaux, de l'extrême droite à l'extrême gauche, l'y frondent à l'envi, et il n'y a pas jusqu'à M. Maurice Millioud, le condamné de 1915 du Tribunal fédéral, qui, malgré la prudence à laquelle l'avait courageusement induit son aventure, ne se soit risqué, maintenant qu'il n'y a plus de danger, à sortir de la réserve où il se pelotonnait depuis deux ans, pour décocher au dictateur argovien, dans la *Gazette de Lausanne*, quelques articles acérés, de sa meilleure griffe d'antan.

Mais, à Paris, il faut se taire (1).

Je ne m'en plains pas. J'ai assez déploré la carence de toute politique effective de la part des Alliés en Suisse, spécialement de la France, et du libre champ laissé à l'Allemagne, pour élever une récrimination, maintenant qu'on paraît vouloir faire enfin quelque chose. Il s'agit, pour l'Entente, de reconquérir la Suisse, de l'arracher à l'emprise germanique. Elle s'y emploie. Le moment est favorable. Le mythe de la victoire allemande commençant à s'effriter, le Boche perd chaque jour du terrain. Il faut en profiter, et, loin de tenir rigueur aux neutres de leurs inclinations antérieures, dictées par l'égoïsme, la peur ou la complicité, on s'efforce de les amadouer et l'on est pour eux plein de sourires. Il n'est plus question de leur faire entendre de dures vérités; on les flatte, on les séduit, on les persuade, on ménage leurs amours-propres et leurs intérêts. Les pires germanophiles sont les plus choyés. Et, la victoire aidant, l'édifiant spectacle change à vue d'œil.

Je conçois l'avantage, la grande utilité de cette méthode, excellente, je n'en disconviens pas, surtout quand on a pour soi la pression favorable des événements. On a bien fait de couper mon article. Mais si je m'incline, si je suis très heureux de m'incliner, mon ac-

(1) J'exposais aussi, dans ce même article, comment et pourquoi Guilbeaux avait été remis en liberté provisoire.

quiescement ne va pas jusqu'à me transformer en officieux d'une politique, même que j'approuve. Je ne sers aucune politique, je ne fais la politique de personne. Je dis la vérité. Je ne puis qu'apporter la simple et rude vérité, — sans me préoccuper de savoir à qui elle peut être utile ou nuisible, — et qu'exprimer, dans la mesure où la décence le permet, l'impression qu'elle me produit. Si cette vérité ne peut plus être dite, je préfère m'abstenir.

J'applaudis donc au silence qui m'est imposé, car il est un signe qu'à la politique passive de quatre ans de dépression diplomatique a succédé une politique active où M. Dutasta se dispose, par des moyens appropriés et réfléchis, à tenir tête à M. von Romberg. C'est bien. Dès l'arrivée à Berne du nouvel ambassadeur de France, on n'avait pas tardé d'ailleurs à s'apercevoir d'une heureuse modification dans les méthodes et, partant, dans les résultats. La partie se jouait enfin, où l'Allemagne n'était plus seule à tenir les cartes et à abattre les atouts. Avec M. Beau, c'était le nirvana parfait, le ciel, la béatitude de l'opium. Très intelligent, M. Beau voyait tout, comprenait tout, jugeait tout, mais ne faisait rien. Quand il était survenu quelque chose de tout à fait néfaste, M. Beau, qui l'avait prévu, souriait et disait philosophiquement à ses intimes : « Voyez, je vous l'avais bien dit, c'était fatal, cela s'est passé exactement comme je l'augurais. » Mais il n'avait rien fait pour l'empêcher, et il ne faisait rien non plus pour rattraper la situation. C'était une politique, la seule peut-être qui fût possible alors, et il y avait des gens pour l'admirer. Le regretté Albert Bonnard me disait un jour : « M. Beau est un grand diplomate : il feint d'être dupe. » Malheureusement, si M. Beau n'était pas dupe, c'est la France qui l'était.

L'Entente a désormais pour elle la victoire de ses armes. C'est la meilleure des propagandes. Et pour la Suisse, la Suisse fédérale, c'est la seule. Dans cette guerre, la Suisse aura été le neutre par excellence. Son neutralisme — je ne dis pas sa neutralité — aura été un modèle. A l'encontre de la neutralité, qui n'a été observée par aucun neutre européen, le neutralisme consiste à supputer d'un œil calculateur de quel côté se trouve la force et, sans se compromettre par quelque précipitation qui risquerait de devenir désastreuse, à se tenir prêt à s'y porter, le moment venu, et dans la mesure que jaugeront les circonstances, avec la sympathie que mériteront les succès obtenus et une explosion spontanée de sentiments joyeux en connexion étroite avec des avantages escomptables sur l'avenir.

[*Censuré.*]

.....Notre cœur à qui nous apportera, au meilleur compte et pour notre plus grande prospérité, de l'or, des vivres, du bien-être et des affaires ! Et l'on voit des journaux aussi notoirement germa-

nophiles que l'*Ostschweiz*, de Saint-Gall, des journaux qui, il y a un an, fulminaient de haine contre les Etats-Unis et couvraient de valeureux outrages le président Wilson, écrire maintenant, le front serein et la courbette aisée :

Depuis quelques jours nous avons de nouveau du pain blanc, comme nous en avions l'habitude avant la guerre. Appétissant et agréable au goût quoique malheureusement trop petit dans sa ration quotidienne, le noble don de Dieu est devant nous. Plus haut qu'aucune parole ne pourrait le faire, il chante les louanges de la république sœur d'Amérique qui nous est venue en aide dans notre dure nécessité et qui nous a assuré le présent précieux du pain quotidien.

Aucune propagande de la parole où de la plume ne pourrait agir sur l'esprit de notre peuple comme ce pain blanc d'Amérique. Là nous avons une preuve tangible de la sympathie du peuple américain pour nous. Nous autres Suisses, nous estimons ce témoignage très haut et nous nous en montrons reconnaissants.

Les chroniques de notre pays annonceront un jour comment, au milieu de la disette de pain en Suisse pendant la guerre mondiale, les Etats-Unis d'Amérique sont venus au secours de la Suisse. Ils raconteront que l'épi doré, mûri à la chaleur du soleil américain, est venu prendre sa place sur la table de la Suisse. Nous entendons encore les cris de plaisir d'une joyeuse bande d'enfants lorsqu'ils rapportèrent à la maison le premier pain blanc et qu'ils savourèrent, comme la pâtisserie la plus fine, les morceaux exquis que leur mère leur coupait. Beau spectacle d'un heureux événement que l'amour réconciliateur des peuples a fait naître ! Beau spectacle d'un acte de civilisation, inspiré par l'amitié réciproque de nations pacifiques et bien éloigné du tonnerre des canons.

C'est touchant ! Et voilà comment il faut prendre les Suisses : Saint-Mihiel et un convoi de blé ! (N'oublions pas qu'il y a six mois, c'était le blé de l'Ukraine que l'on faisait miroiter.)

[*Censuré.*]

« Voyez, nous l'avions bien dit que la Suisse se ressaisirait, que nous retrouverions notre belle Suisse unie, que nous reverrions un jour avec nous nos excellents Bernois, nos braves Saint-Gallois et nos incomparables Zuricois ! » Parbleu ! Mais moi aussi, je l'avais bien dit. Je l'avais dit dès 1916, où j'écrivais : « Je suis tellement persuadé qu'en cas de victoire des Alliés les Suisses allemands nous reviendront, que vous les verrez ensuite plus Français que nous (1). »

Le sablier tourne.

Et c'est pourquoi la censure française est perspicace, et c'est pourquoi il est opportun que je me taise.....

[*Censuré.*]

LOUIS DUMUR.

(1) *Les Deux Suisse*, 3e éd., p. 171.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — L'esprit protectionniste gagne toutes les nations de l'Entente, voire l'Angleterre pour qui, jusqu'à cette guerre, le libre échange fut une sorte de dogme social. M. Z. Toyo-aki, de la Banque franco-japonaise de Tokyo, expose, dans *l'Information d'Extrême-Orient*, la politique économique que, à son sens, le gouvernement nippon devra faire sienne après la guerre.

Il apparaît nettement qu'après la guerre toutes les nations du monde adopteront des mesures de protection pour encourager des industries qui se sont créées chez chacune d'elles au cours de la guerre. Comme on voit maintenant toutes les grandes nations d'Europe, ainsi que les Etats-Unis d'Amérique, travailler avec toute leur énergie à l'utilisation de leurs propres ressources, il est naturel que la tendance générale après la guerre soit de protéger par l'établissement de tarifs douaniers élevés les industries qui mettent ces ressources à profit. Il est possible, pour ne pas dire probable, que la Grande-Bretagne adopte, après la guerre, l'union douanière pour toutes ses dominions et colonies, conformément aux idées de l'ancien ministre des colonies Mr. Joseph Chamberlain. Nous observons qu'un économiste écossais bien connu, Mr. W. R. Scott, de l'Université de Glasgow, conseille à la Grande-Bretagne de suivre la politique préconisée par Mr. Chamberlain. La France, qui fait preuve maintenant d'une ferme volonté d'augmenter son commerce extérieur après la guerre, adoptera une politique aussi rigoureuse afin de protéger son industrie propre. Il en sera de même pour les Etats-Unis, devenus au cours de la guerre une grande nation exportatrice. Et, de plus, tous les alliés sont parfaitement résolus à se protéger contre le « dumping » et autres mesures de concurrence déloyales que l'Allemagne prendra pour relever son commerce extérieur déchu depuis 1914. Le Japon lui aussi doit élever le taux de ses tarifs douaniers pour protéger son industrie, celle, par exemple, des produits chimiques, menacée par l'exportation de produits allemands. L'arrêt de l'exportation d'une grande quantité de produits chimiques que le Japon achetait à l'Allemagne avant la guerre a produit dans notre pays une gêne considérable, mais, en même temps, il a été cause que nombre d'industries japonaises ont été créées pour produire ce genre d'articles. Cette jeune industrie a besoin d'être protégée pour pouvoir se développer et n'être pas fatalement condamnée à disparaître.

Maintenant que les traités de commerce qui nous liaient à l'Allemagne sont suspendus par la guerre, l'occasion doit être saisie par le Japon de conclure avec l'Allemagne, après les hostilités, de nouveaux traités frappant de droits élevés les produits chimiques allemands. Beaucoup de capitaux ont été placés depuis quelques années dans cette nouvelle industrie japonaise de produits chimiques et dans d'autres industries, créées ou développées depuis 1914, qu'il est nécessaire de sauver. Aussi sommes-nous d'avis que le Japon doit adopter un régime protectionniste sévère contre certains produits allemands ou simplement étrangers qui menacent ses

industries propres. Il est naturellement bien entendu que nous devons toujours tenir compte de nos relations spéciales avec les alliés.

Puis M. Z. Toyosaki s'étend sur les relations futures du Japon avec la Corée, après quoi il s'occupe des tarifs douaniers qui devront régler les rapports économiques du Japon avec l'Indochine française :

La troisième question est celle des tarifs douaniers qui doivent régler les rapports économiques du Japon avec l'Indochine française après la guerre.

La convention du 19 août 1911, qui forme maintenant la base des relations commerciales entre la France et le Japon, n'est pas encore appliquée à l'Indochine. Le Japon ayant refusé d'accorder libre accès au riz indochinois, il était naturel pour la France, dit-on, de ne pas étendre à l'Indochine les bénéfices du traité en question. L'article 19 de ladite convention stipule en effet qu'elle n'est appliquée qu'à l'Algérie et peut être étendue ultérieurement aux colonies et aux pays de protectorat. Quelque temps après, dans la note du 13 octobre 1912, la France a approuvé l'application de la convention à toutes ses colonies à l'exclusion de l'Indochine et des établissements de l'Océanie. D'autre part, cette convention a été immédiatement appliquée à toutes les colonies du Japon. Mais l'Indochine étant ainsi exceptée, le commerce entre la plus grande colonie française de l'Orient et notre pays ne peut se développer. Alors que rien ne vient entraver l'exportation des produits français à toutes les colonies du Japon, l'exportation japonaise en Indochine reste grevée par les tarifs qui ont survécu à la convention douanière de 1911 et 1912. Si les alliés veulent fortifier leurs intérêts mutuels, il importe de supprimer cette entrave au développement du commerce japonais et indochinois, et la convention franco-japonaise doit être appliquée à l'Indochine ; c'est une réforme que les gouvernements français et japonais devraient réaliser promptement.

Telles sont les trois questions douanières qui nous paraissent les plus importantes. Nous sommes informé que le ministre des Finances a récemment invité toutes les Chambres de commerce du Japon à donner leur opinion sur la politique douanière que le Japon doit suivre après la guerre. Nous croyons que l'avis des Chambres de commerce n'a pas été sollicité sur beaucoup de questions douanières qui méritent une solution ; mais, pour celles qui ont été soumises à leur examen, nous espérons des résultats très satisfaisants de cette enquête ministérielle.

LA PRESSE ENNEMIE. — Theodor Wolff reconnaît que l'Allemagne, sous le régime actuel, est un obstacle à l'établissement de la Société des Nations. Voici ce qu'il en écrit dans le *Berliner Tageblatt :*

La fondation d'une Société des Nations qui garantirait la paix mondiale présuppose que chaque peuple, ou le parlement élu par chaque peuple, est à même de garantir vraiment la paix et par conséquent de décider de la guerre ou de la paix. Chez nous on aime à prétendre que les autres parlements, eux aussi, auraient ignoré la politique qui précéda la guerre, mais ce n'est pas exact, car les partis français n'ont cessé de délibérer avec leur

gouvernement sur la situation, et, en Angleterre, c'est d'abord la démarche bien connue entreprise avec ténacité par les conservateurs auprès d'Asquith et de Grey qui a amené la déclaration de guerre. Avant que commençât l'ère de Hertling, la majorité du Reichstag a timidement essayé de faire admettre le principe que toute détermination touchant la guerre et la paix est impossible en dehors de la représentation nationale. Aussi longtemps que ce principe ne fera pas nettement et fermement partie intégrante de la vie nationale, l'idée de la société des nations restera sans valeur. Mais la participation du Parlement à de telles décisions n'a aucun sens pratique là où il n'existe pas encore un véritable système parlementaire. Là seulement où les gouvernants dépendent de la volonté du parlement, où la détermination ne vient point d'influences extraparlementaires, la représentation élue de la nation peut être suffisamment forte et libre pour prendre les responsabilités aux heures difficiles. Le Reichstag s'est contenté jusqu'ici de cornets de papier vides et de quelques bonnes places pour dormir. C'est ainsi que le comte Hertling par de douces paroles lui a enlevé le désir de voir la question d'Alsace-Lorraine bientôt réglée à nouveau.

A quiconque veut savoir si la paix ne pourrait devenir immédiatement un fait accompli par la réalisation de ces demandes ou par l'inéluctable déclaration que la question belge est une question de droit, et rien que cela, il faut répondre sincèrement ; non, pas en une nuit. Tout cela eût dû s'effectuer beaucoup plus tôt, avant l'entrée de l'Amérique. Mais il est très probable que le jour ne paraîtra pas avant qu'il n'y ait eu une modification de système. Les peuples ne s'engouffreront pas immédiatement par la porte, mais il faut au moins que cette porte soit.

Même les modifications les plus importantes apportées aux articles de loi —et il en est encore de très importantes — ne sont qu'un remède externe. Un sentiment du droit qui ne biaise pas, la clarté de l'esprit et un libéralisme viril ne se cultivent pas avec des articles de lois.

LA PRESSE NEUTRE. — Le discours de l'empereur allemand prononcé à Essen devant les ouvriers des usines Krupp et l'offre de paix présentée peu de temps après par l'Autriche ont inspiré à la *Tribune de Genève* des commentaires qui traduisent exactement l'opinion de la Suisse romande. Voici ce que pense la *Tribune* du discours impérial :

Après M. Solf, après le prince Max de Bade, après le maréchal Hindenburg, après le kronprinz, voici que l'empereur lui-même éprouve le besoin de réconforter le peuple allemand. Il a saisi la première occasion pour prononcer les paroles d'encouragement que la presse réclamait depuis quelque temps déjà. En s'adressant aux ouvriers de Krupp, il s'est adressé à tous ses sujets et, par-dessus leur tête, à l'Europe entière.

On chercherait en vain, dans l'impérial discours, les brillantes et provocantes métaphores d'autrefois. Il n'est plus question de « poudre sèche » et « d'épée aiguisée ». A peine y parle-t-on de muscles d'acier et de cœurs élevés. L'éternelle fable de l'innocente Allemagne attaquée et maltraitée par des voisins jaloux n'est là que pour servir de cadre aux exhortations et

aux appels patriotiques. « Tenir, tenir jusqu'au bout, avec l'aide de Dieu », tel est le mot d'ordre que le kaiser a lancé et le thème qu'il a proposé aux méditations de ses fidèles Allemands.

Lui qui promettait, jadis, la paix et la victoire chaque fois qu'il haranguait ses troupes ou son peuple, la paix et la victoire que le glaive allemand saurait imposer à ses ennemis, glisse rapidement sur le problème de la paix, alléguant qu'il faut être deux pour discuter, et ne prononce même pas le mot de victoire. Ou, tout au moins, il n'en parle pas pour l'avenir ! Il se contente d'évoquer le passé, les triomphes remportés sur les pauvres Serbes et les malheureux Roumains, tombés les armes à la main sous le poids du nombre et sous les Russes, vendus et trahis par Lénine et consorts. C'est avec cette pâture qu'il prétend relever le moral de la population.

Il faut véritablement que ce moral soit en danger pour que le chef de l'Etat vienne en personne parler au prolétariat et qualifie de traître à la nation quiconque répand ou prête l'oreille, soit en chemin de fer, soit à l'atelier, soit ailleurs, aux bruits sans fondement (lisez aux victoires des Alliés) qui circulent partout.

Mais les encouragements impériaux de Guillaume II produiront-ils l'effet attendu ? Cela paraît douteux.

Et voici l'opinion sur le « rameau d'olivier » tendu par le chancelier austro-hongrois :

Décidément, les affaires vont mal pour les empires du Centre. Les peuples austro-allemands s'inquiètent et leurs gouvernements semblent, eux aussi, redouter le lendemain. La vérité se fait jour en dépit des précautions de la censure. La victoire promise disparaît rapidement à l'horizon. L'ombre de l'Amérique commence à s'étendre sur les plaines allemandes.

L'Allemagne se sent perdue et, pour sauver la mise, elle essaie d'amorcer des pourparlers de paix qu'elle ferait traîner à loisir et au courant desquels elle s'efforcerait de semer la division parmi les Alltés.

Depuis une semaine il n'est plus question que de paix et l'offensive pacifiste que prédisait le prof. Herron s'est déclanchée avec une énergie farouche, sitôt que l'empereur Guillaume II, lui-même, en eut donné le signal. Mais comme le rôle de quémandeur est de qualité secondaire, il échoit naturellement à un acteur de second plan, en l'occurrence, l'Autriche.

Sortant, officiellement cette fois, le rameau d'olivier qu'ont déjà brandi Czernin et Burian et Wekerlé et Seidler et Hussarek, sans oublier l'empereur Charles, l'Autriche vient aujourd'hui encore au-devant des Alliés pour leur dire qu'ils sont des sauvages, le mot est en toutes lettres dans l'exposé des motifs, mais que néanmoins les Empires centraux sont disposés à entrer en pourparlers avec eux.

Pour ne pas changer, les centraux ne prennent aucun engagement. Les échanges de vue ne seront faits qu'à titre d'indication et les discussions qui auront lieu dans la ville neutre non désignée n'engageront personne.

Dès lors à quoi servira cela ? A gagner du temps et à créer des embarrras aux Alliés.

Au surplus, les Allemands savent parfaitement les intentions de l'Entente. A maintes reprises, elle a exposé ses buts de guerre. M. Wilson les a même formulées en 14 articles. Alors pourquoi discuter ? Si les puissan-

ces centrales sont décidées à signer une paix loyale, qu'elles fassent connaître si elles sont désignées à souscrire aux conditions des Alliés.

Si oui, ceux-ci ne demanderont pas mieux que d'interrompre une lutte qui leur a été imposée ; sinon, tout accord est impossible avant la défaite définitive de l'Allemagne et de ses complices.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Solécismes héraldiques chez de grands écrivains. — Dans le roman de Péladan : *Les Dévotes d'Avignon,* publié par le *Mercure*, je tombe par deux fois sur cet *inexprimable* blason : *D'une louve issant sur un champ d'azur semé d'étoiles avec trois lys en pal de gueules !* (p. 479 du n° du 1er août et p. 674 du n° du 15 août).

Par deux fois, l'étudiant Ramman lit « à haute voix » cet énoncé qu'il croit héraldique. En l'occurrence, l'étudiant Ramman ferait beaucoup mieux de garder le plus parfait silence ; ce serait autant de gagné pour la vieille science de Hiérosme de Bara, de Wulson de la Colombière, du P. Menestrier et de P. B. Gheusi.

Si, pour donner noble apparence à son œuvre, Péladan avait absolument besoin d'un écu, il aurait dû en demander la description scientifique à un spécialiste ; il aurait ainsi évité une bévue qui ferait hausser les épaules au dernier élève de l'Ecole des Chartes.

Le Blason est une langue tout comme le latin et l'anglais, « une langue vigoureuse et magnifique, ayant sa syntaxe, sa grammaire, son orthographe », ainsi que l'a écrit très justement Granier de Cassagnac, qui ajoute : « Les Armoiries constituent un idiome hiéroglyphique comme celui qui est buriné sur les faces de l'Aiguille de Cléopâtre, et l'art du Blason consiste à écrire et à lire dans cet idiome. »

Tout ensemble qu'une langue, le Blason est une science *exacte*, sensiblement au même titre que l'algèbre ou la géométrie, attendu qu'il suffit d'une seule petite faute dans un énoncé d'armoiries pour fausser irrémissiblement le dessin d'un écu. « *Le Blason a tant de précision qu'il est impossible de concevoir deux tracés différents sous la même lecture* », nous enseigne P. B. Gheusi dans son admirable *Blason Héraldique.*

D'un bout à l'autre, l'écu que nous présente Péladan dans les *Dévotes d'Avignon* est imblasonnable, si j'ose m'exprimer ainsi. Héraldiquement parlant, il ente le solécisme sur le barbarisme, et la bourde sur l'hérésie.

Voici comment, à la grande rigueur, l'écu imaginé par Peladan pourrait se blasonner : « *D'azur semé d'étoiles* (d'or ? d'argent ?..) *à une louve* (de sable ? au naturel ? etc... Et puis comment déterminer le sexe de cet animal, attendu qu'on nous le montre *issant,*

c'est-à-dire qu'on ne voit que la moitié *supérieure* de son corps !...) *issante de la pointe, accompagnée de trois lys de gueules en pal.* »

A remarquer que, même ainsi corrigé, cet écu n'est pas moins incorrect, — ou tout au moins *à l'enquerre*, — puisqu'il blasonne couleur *sur* couleur (lys de *gueules* sur champ d'*azur*).

Le cas de Péladan n'est pas unique. Nombre d'écrivains croient de la dernière élégance de s'exprimer en une langue qu'en général ils ignorent et qui comporte de longues études et une érudition toute spéciale. Et il est digne de notice que ce sont bien souvent de nobles littérateurs, partisans de la tradition, fervents d'aristocraties, qui, sur ce point, accumulent les plus lourdes erreurs.

Ainsi notre cher grand Villiers de l'Isle-Adam, dans *Axel*, donne comme armoiries identiques aux familles de Maupers et d'Auërsperg celles-ci : *d'azur à la tête-de-mort ailée d'argent sur un septenaire d'étoiles de même en abyme.*

Cet écu n'est pas correct, bien qu'il ne soit pas davantage *à l'enquerre*. On voit bien ce que Villiers veut dire, mais il l'a fort mal exprimé. Que signifie *un septenaire d'étoiles en abyme*?... D'abord le mot *septenaire* n'est pas héraldique ; et ensuite, en blason pur, l'expression *en abyme* n'est rigoureusement applicable qu'à un écusson chargeant centralement un écu. (Toute autre pièce ainsi placée est dite *en cœur*.) Ainsi, Barbesieux portait *d'or à l'écusson d'azur en abyme* ; Waurin de Saint-Venant, qui fut maréchal de France sous Philippe VI : *d'azur à l'écusson d'argent en abyme, accompagné d'un lambel d'argent*, lequel lambel était sans doute la brisure d'une branche cadette ; Amance : *d'argent à l'écusson d'azur en abyme*, etc. etc...

L'écu donné aux Maupers et aux Auërsperg par la magnanimité de Villiers pourrait peut-être se blasonner ainsi : *D'azur à la tête de mort ailée d'argent, accompagnée de sept étoiles du même disposées en bordure, deux en chef, deux à dextre, deux à senestre, une en pointe*. Cette minutie exclut toute erreur de dessin; il n'y a pas de petite faute en héraldique.

Dans le même ordre d'idées, signalons encore l'absolue impossibilité, cette fois, de cet écu que donne Barbey d'Aurevilly à la famille de Mascranny, au cours de la nouvelle : *Le dessous de cartes d'une partie de whist* (je cite textuellement, avec la ponctuation, l'édition des *Diaboliques* de Dentu, 1874) :

« Elle (la baronne de Mascranny) porte, comme tout le monde le sait, *de gueules à trois fasces, vivrées de gueules à l'aigle éployée d'argent, addextrée d'une clef d'argent, senestrée d'un casque de même, l'écu chargé, en cœur, d'un écusson d'azur, à une fleur de lis d'or*, et ce *chef*, ainsi que les pièces qui le couvrent,

ont été octroyés par plusieurs souverains de l'Europe à la famille de Mascranny... »

Cet écu est un tissu d'absurdités d'un bout à l'autre, à commencer par ce champ *de gueules* à trois fasces vivrées *de gueules* (!?!...) pour finir par un *chef* sur lequel Barbey attire particulièrement notre attention, et qu'il oublie de blasonner!!...

Me doutant un peu que Barbey n'avait pas imaginé complètement les armes de la famille de Mascranny, j'ai eu la curiosité de rechercher les armoiries exactes de cette famille, dont je ne sais, d'ailleurs, si elle existe encore aujourd'hui, oui ou non; les voici, telles que je les ai trouvées dans *La vraye et parfaicte Science des Armoiries* de Pierre Palliot (Dijon, 1661, in-f°). Le nom y est orthographié Mascaragny; j'ai également découvert les formes Mascrani, Mascrany, etc. :

Famille de Lyon. — Porte *de gueules à trois fasces vivrées d'argent, au chef cousu d'azur chargé d'une aigle esployée d'argent, couronnée d'or, accostée à dextre d'une clef et à senestre d'un casque en profil du mesme, et en cœur un escusson d'azur chargé d'une fleur de lys d'or.*

On peut apprécier la différence énorme entre cet écu correct et celui totalement hors enquerre présenté par le romancier. Barbey a certainement péché par ignorance du blason, car j'ai constaté la répétition de la faute dans l'édition Lemerre (1882) et une nouvelle édition de Dentu (1890). On peut croire qu'elle existe en d'autres éditions postérieures.

Serait-ce manquer du respect dû à la mémoire et à l'œuvre du puissant écrivain, bellement appelé par Joséphin Péladan le Connétable des Lettres françaises, que de suggérer, à ce propos, une rectification dans les futures éditions des *Diaboliques*?...

Et je conclurai en émettant que, si ce n'est point pour un littérateur une absolue nécessité de connaître l'art subtil des armoiries, c'est tout au moins une insoutenable prétention que d'en vouloir faire état erronément.

GEORGES MAUREVERT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Esotérisme

Adéodat Graffont : *La guerre actuelle célébrée en vers antiques*; Daragon. 2 »

Littérature

Ivan Manhès : *Le village mort*; Vivre. » »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Gilbert Arvengas : *Entre les fils de fer*; Jouve. 3 50
Albert Bonnard : *Le témoignage d'un citoyen*; Attinger. 4 »
Fernand Engerand : *Le secret de la frontière. 1815-1871-1914. Charleroi*. Avec 8 portraits et 14 cartes; Bossard. 15 »
Pierre Loti : *L'horreur allemande*; Calmann Lévy. 3 50
Paulo Osorio : *Le Portugal et la guerre*; Payot. 1 »
Colonel Secrétan : *Articles et Discours*; Payot. 4 »

Poésie

Lucien Boudet : *Vers et Prose*; La Clameur. » »
Maurice Bouignol : *Sans gestes*. Préface de Mme la Comtesse de Noailles; Fasquelle. 3 50
Jean Carrère : *Les Buccins d'or*; Perrin. 2 »
C. Le Mercier d'Erm : *Le poète et la guerre*; Les fleurs d'or. 1 »

Roman

Claire et Charles Géniaux : *Le Cyprès*; Edit. P. Lafitte. 3 50
Albert Nast : *Cypris à la guerre*; Crès. 1 25
Francisque Parn : *En suivant la flamme*; Calmann-Lévy. 3 50
Pierre Valdagne : *Le cœur serré*; Flammarion. 3 50

Sociologie

Dr Bellin du Coteau : *L'Education physique, obligation nationale*. Préface de Tristan Bernard; Berger-Levrault. 2 »

Sport

Dr Bellin du Coteau : *La course à pied. Les courses de haies*. Avec 24 photos; Berger-Levrault. 1 50

Voyages

Charles Derennes : *Le pèlerin de Gascogne*; Edition franç. illust. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Pour la repopulation.— A propos de Rimbaud : une lettre de M. Ernest Raynaud à M. Marcel Coulon. — Mort de Peter Gast. — A propos de Knut Hamsum. — Berlioz et Courbet. — Charretiers, cochers ou tankeurs ? — La Princesse de Metternich. — L'espion Gramatski. — Les Archives des Médicis. — Saccharine. — Noms des rues. — Géographie de la Guerre. — L'Origine de l'influenza. — Prodigalités. — Le Triomphe des succédanés. — Une race disparue. — Felix Austria. — Le Poète et les gosses. — Pour se vêtir. — Pour remplacer le savon. — Bonbons de Kultur. — William Blake triomphe. — La Joie de vivre à Vienne. — Découverte de 18.000 monnaies romaines.

Pour la repopulation.

Monsieur le Directeur,

Pour faire suite à la lettre de T.-J. Gueritte dans le nº du *Mercure de France* du 1er septembre 1918, permettez-moi d'ajouter un mot.

C'est fort bien de prêcher : « Ayez des enfants. » Mieux encore de proclamer : « Au moins prenons les moyens de conserver ceux qui nous viennent. » Les meilleurs efforts officiels sont évidemment excellents jusqu'à un certain point et il faut admettre que pour le but poursuivi tous les moyens, médicaux, légaux, financiers, ont une certaine utilité et auront certains résultats.

Mais il me semble qu'on oublie un point d'importance. Un des motifs —

e principal parfois — pour lequel bien des femmes ne veulent pas d'en-fants, c'est la peur très légitime des souffrances de l'enfantement.

Depuis que le monde est monde, nous considérons d'un œil apitoyé les erribles douleurs de l'accouchement et pour toute consolation nous di-sons : « C'est la Nature. » D'autres disent avec la même impassibilité le « Tu enfanteras dans la douleur ». Et l'on ne fait rien, l'on n'essaye rien.

S'il n'y a rien à faire parce que « c'est la nature » ou que c'est écrit dans la Bible, il est superflu, ou irréligieux, de soigner les maladies, dont les causes sont tout aussi naturelles ou envoyées par Dieu en châtiment du péché originel. Une Américaine logique a même fondé une religion dont l'un des dogmes est que la maladie, la souffrance doivent être soignées uniquement par la prière. Les Christian Scientists doivent compter peu de docteurs dans leurs chapelles.

Donc ne croyez-vous pas qu'il serait plus utile de commencer par le commencement et de supprimer si possible les souffrances de l'accouche-mant ?

Récemment, j'ai vu faire ici l'application de ce qu'on appelle le « Twi-light Sleep ». Une campagne de presse a été lancée dapuis deux ou trois ans pour faire connaître et appliquer ce traitement. Des maternités se sont fondées dans ce but ; des docteurs ne veulent plus accoucher qu'avec le Twilight Sleep. Cela consiste à injecter en temps voulu des quantités très légères de scopolamine-morphine ; la patiente plongée ainsi dans un demi-sommeil enfante sans douleurs conscientes et ne se rappelle aucune des souffrances ou des incidents de l'accouchement.

Ce traitement n'est pas absolument neuf ; il a été étudié en France, en Allemagne, en Angleterre...; il est simple, pratique ; il ne provoque au-cune suite et même prévient les conséquences fréquentes de l'enfantement. Après l'application, la mère et l'enfant se portent bien.

Il existe même à Paris une maternité où ce traitement est, paraît-il, em-ployé avec habileté et succès.

Pourquoi nos médecins ne l'emploient-ils pas d'une façon générale ? ont-ils peur des nouveautés ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

CAMILLE ROCHES.

§

A propos de Rimbaud, une lettre de M. Ernest Raynaud à M. Marcel Coulon.

Mardi, 3 septembre.

Mon cher ami.

J'ai lu avec un très vif intérêt votre article sur Rimbaud dans le dernier *Mercure*...

... Laissez-moi pourtant rectifier une petite erreur glissée dans vos cita-tions, erreur que je dirais sans importance s'il ne s'agissait de Rimbaud.

Les vers cités de *Paris se repeuple* doivent être rectifiés comme suit.

... Voilà
Sur les maisons l'azur léger qui s'irradie
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila.

Ce qui est beaucoup mieux (une rougeur n'ébranle pas) et ce qui est conforme au manuscrit de Rimbaud. Vous avez suivi la leçon de Paterne (édit. *Mercure*). Paterne a suivi la leçon de Darzens (édit. *Genonceaux*), et Darzens a suivi la leçon de *la Plume* (n° des *Décadents*).

Or, c'est moi qui fis, pour la première fois, imprimer, dans la susdite *Plume*, le poème dont s'agit et la coquille m'était imputable. *Horresco referens...*

Je ne l'ignorais pas. Les épreuves ne me furent pas soumises. Je négligeai d'exiger un *erratum*. Le véritable texte fut rétabli dans l'édition Vanier due aux soins de Verlaine.

Croyez-moi toujours bien vôtre.

ERNEST RAYNAUD.

§

Mort de Peter Gast. — L'ami de Nietzsche, dans la période critique de l'existence de ce dernier, est mort,— nous apprennent les journaux allemands du 20 août, — à Weimar à l'âge de 64 ans. Ce musicien assez distingué s'appelait en réalité Heinrich Kœselitz. Il était né en Saxe, à Annaberg. C'est à Bâle qu'en 1875 il avait fait la connaissance du professeur de philologie antique et l'on sait que plus tard, spécialement au cours des années que Nietzsche passa en Italie, il lui fut d'un secours efficace. Il suivit d'un œil attentif l'évolution anti-wagnérienne de son ami et leur correspondance a donné matière à maintes dissertations. Gast avait, comme nul n'ignore, fixé sa résidence à Weimar, où il aidait Mme Fœrster dans la direction du « *Nietzsche-Archiv* ». Comme compositeur musical, il a à son actif 5 opéras dont le *Livre de Venise*, la symphonie : *Helle Naechte*, des chœurs, des *Lieder* et, croyons-nous aussi, des quatuors pour instruments à cordes, qui auraient eu le don d'enchanter Nietzsche.

§

A propos de Knut Hamsun.

Monsieur le Directeur,

Puisqu'on a bien voulu écrire en toutes lettres le nom du célèbre écrivain norvégien (*Mercure* du 1er septembre 1918, date mémorable dans les annales littéraires), qu'il me soit permis d'en dire quelques mots.

Les œuvres de Knut Hamsun — de son vrai nom Pederson — sont universellement connues et traduites en presque toutes les langues. Sur les 25 ouvrages qu'il a publiés,— romans, contes, drames et poésies,— trois seulement furent traduits en notre langue. C'est au bout de longues recherches, de démarches et d'interviews que je parvins à découvrir *Pan*, en 8 livraisons de la *Revue Blanche*; *la Faim*, cette œuvre m'est tombée entre les mains fortuitement, mais dans un état lamentable tel qu'il me fut impossible d'en retrouver l'éditeur. Enfin *Victoria*, cette histoire idyllique qui surpasse en grâce et en trouvailles poétiques tout ce qui a été conçu de nos jours, *Victoria* m'est apparue au fond d'une boîte à bouquins, quai Saint-Michel. La *Revue du Palais* peut se glorifier de l'avoir publiée.

La vie de Hamsun rappelle un peu celle du grand écrivain russe Gorki. Hamsun, en effet, a beaucoup souffert de la faim et, dans sa jeunesse, avant d'acquérir la célébrité qui lui permit de vivre de sa plume, il exerçait toutes les professions

Il fut ainsi, tour à tour, chauffeur, mousse, débardeur, paveur de chaussée, professeur libre, wattman aux Etats-Unis, crieur de journaux. De tempérament turbulent, impétueux et inquiet, avide de sensations nouvelles et d'une inconstance extrême, Knut Hamsun, de nature vagabonde, avait voyagé en Amérique, au Caucase, en Angleterre, en Finlande et en France. Dans ses nombreux contes, on trouve des sujets empruntés à tous les pays parcourus par l'auteur.

Or, quelle est la cause de son insuccès littéraire en France? Hamsun, qui est l'écrivain le plus lu en Russie, en Allemagne et aux Etats-Unis; ce merveilleux conteur dont pas un lecteur de yidisch n'ignore les œuvres, la biographie et jusqu'aux traits extérieurs, Hamsun est inconnu en France! Le grand Mirbeau, lui, qui a réussi à rendre célèbre du jour au lendemain tant d'écrivains et d'artistes, a vainement plaidé la cause de Knut Hamsun!

Poussé par ce malin esprit qu'est la curiosité, je me suis adressé souvent à des écrivains qui passent pour connaître les auteurs étrangers. Mais aucun d'eux ne sut me fournir un renseignement sur ses œuvres; bien au contraire, tous, franchement, m'avouèrent ignorer le nom même de cet écrivain. Avant la guerre, il était loisible de voir le portrait de Hamsun dans une vitrine de librairie allemande de la rue Richelieu.

Il y a une douzaine d'années, le directeur du *Simplicissimus*, Albert Langen, qui a édité plus de vingt ouvrages de Hamsun, demanda à celui-ci pour son catalogue une auto-biographie. Hamsun lui répondit: « Ayez l'amabilité, je vous prie, de l'écrire vous-même. Commencez par le 4 août 1860, jour de ma naissance, et allez avec force phrases élogieuses jusqu'à ce jour. Car, qu'est-ce que je pourrais vous dire? Je crois que les lecteurs sont las de toutes ces biographies d'auteurs célèbres, et ceux-ci sont si ombreux! »

L'étrange et précoce philosophe viennois Otto Weininger avait, à l'âge de 20 ans, en 1900, entrepris le pèlerinage en Norvège, à pied, faute d'argent. Il voulait apprendre le norvégien pour lire Hamsun dans l'original.

En 1910, la Scandinavie littéraire et artistique était fort active. On s'apprêtait à fêter le cinquantième anniversaire de la naissance de Hamsun. On organisait des fêtes, des banquets et des spectacles en plein air. De tous les centres scandinaves arrivaient des groupes; toute l'élite de ces trois petits pays affluait vers Christiania. C'était une jubilation magnifique, somptueuse et où brillaient les plus beaux esprits septentrionaux.

Tout, effectivement, avait contribué à rendre cette célébration glorieuse; mais le jubilaire ne voulut à aucun prix se déranger. Il avait quitté sa maison la veille des fêtes et, après d'infatigables investigations dans la contrée, on le découvrit au fond de la forêt voisine. Mais on était déjà deux jours après les cérémonies.

L. BLUMENFELD.

§

Berlioz et Courbet. — Dans sa dernière chronique musicale (*Mercure* 1er août), M. Jean Marnold a consacré une page intéressante au *Berlioz* de Courbet. Le peintre d'Ornans a représenté le maître, aux approches de la cinquantaine, non plus avec les cheveux roux de la légende et du portrait de Signol (Rome, 1831), mais avec des cheveux noirs grisonnants.

E. Hippeau, le premier biographe de Berlioz, avait déjà traité cette question capillaire dans son *Berlioz intime* (édit. de 1883, p. 112-114), laissant d'ailleurs aux « historiens de l'avenir » le soin de la résoudre; M. Marnold s'y est attaché et peut-être a-t-il trouvé cette solution dans l'emploi du peigne spécial qu'il signale aux lecteurs du *Mercure* comme étant en usage vers la fin du second empire.

Quant au portrait de Berlioz par Courbet, il a une histoire assez singulière, que l'un des derniers biographes du peintre, feu Riat, avait recueillie dans les souvenirs inédits de Francis Wey. D'après Wey, — qui avait mis lui-même en rapport le peintre et le musicien, — Marie Recio, la seconde femme de Berlioz, et qui ne l'était pas encore, avait trouvé mauvaise la toile de Courbet; chanteuse médiocre, ayant fait un ameur de la peinture sur éventail, elle avait le goût des artistes de ce genre... Berlioz refusa donc le tableau et se brouilla avec Courbet. Offert à Wey lui-même, qui, par délicatesse, le refusa également, il échut au peintre Chenavard.

Le *Berlioz* de Courbet figura d'abord au Salon de 1850, où Courbet exposait neuf ouvrages, dont trois portraits : le sien, celui de Francis Wey et celui de Berlioz; puis à des expositions particulières, en 1855 et en 1867, magnifiquement encadré. Wey suppose que dès cette époque, il n'était déjà plus la propriété de Chenavard. En 1882, on le vit à l'exposition Courbet, à l'Ecole des Beaux-Arts; il appartenait alors à M. Hecht; il passa depuis dans la collection de M. Roll avant d'entrer dans celle de M. Joseph Reinach, qui l'a prêté, en 1908, à l'Exposition théâtrale des Arts décoratifs.

Les dimensions de ce tableau (qui a été gravé vers 1878 par Gilbert et, plus récemment, par M. Tinayre) sont 0,98 sur 0,80; elles sont donc sensiblement supérieures à celle de la toile signalée par M. Marnold chez Bernheim (0,60 sur 0,48). Celle-ci qui fut, il y a quelque dix ans, en possession d'un marchand de peintures de la rue Caumartin, tout en n'étant pas aussi célèbre que la toile du Salon de 1850, en est cependant une préparation authentique, et a peut-être plus de valeur iconographique. Le compositeur y est représenté dans la même attitude, mais les yeux complètement noyés dans l'ombre, et l'ensemble donne une impression encore plus sombre que celle du tableau connu, tableau d'apparat qui n'eut pas l'heur de plaire à Marie Recio.

Cette esquisse fut vendue, après le décès de Courbet, le 9 décembre 1881. Elle n'avait vraisemblablement jamais quitté son atelier jusqu'à sa mort.

§

Charretiers, cochers ou tankeurs ? — En 1917, en France, on appela *tanks* (en anglais, réservoirs, citernes) les appareils montés sur *caterpillars* rappelant par leur aspect les wagons-citernes ou les réservoirs de pétrole, qui étaient destinés à réduire les nids de mitrailleuses et à écraser les réseaux de fils de fer ennemis. Les hommes qui composaient leurs équipages furent appelés des *tankeurs*.

Mais les directeurs de l'A. S. française (artillerie d'assaut) ont exigé que l'on nommât leurs appareils des « chars d'assaut ».

La question se pose donc de savoir comment l'on doit appeler les hommes qui montent dans ces chars.

Le 12 septembre 1918, dans une crypte du Soissonnais, après un combat

où les « chars » avaient fait merveille, une discussion linguistique s'engagea entre les officiers survivants de l'A. S. et des chasseurs qui sortaient de l'affaire. On arriva à cette conclusion que les conducteurs des chars ne pouvaient guère être traités de « cochers », tandis que le terme de « charretiers » avait un tour bien français qui plairait peut-être au bon peuple de France.

Un linguiste proposera-t-il une autre solution, tirée, par exemple, du grec ou du latin, en se rappelant les termes employés pour les courses de chars antiques? Dans les carrières, les creutes du Soissonnais, les dictionnaires grecs et latins manquent un peu, pour résoudre ce problème.

L. THOMAS.

§

La Princesse de Metternich. — Les journaux annonçaient il y a quelques jours une maladie de la princesse de Metternich, veuve de l'ancien ambassadeur d'Autriche auprès de Napoléon III.

La princesse était, dans les années avant la guerre, une personne encore fort vive, parlant toujours avec la même voix bruyante qu'autrefois, de grosses lèvres peintes, les joues rehaussées de fard, qui recevait avec amabilité les Français qui lui étaient recommandés. Elle lisait le *Figaro*, et s'intéressait aux faits et gestes des acteurs de la Comédie Française et du boulevard.

Elle avait de l'esprit. Elle fut cependant, un jour, étonnée par un cocher parisien.

C'était en 1897. La princesse Pauline de Metternich, en promenade à pied, héla une voiture de place, puis interpellant le cocher comme elle eût fait pour un de ses domestiques : « Tu vas me conduire au Champ de Mars. »

Mais le cocher, se retournant avec un sourire : « Tu me tutoies ! fit-il. C'est donc de l'amour ? »

§

L'espion Gramatski. — L'espion est un des personnages les plus souvent et les plus curieusement traité spar la littérature populaire, mais un fait récent nous présente un espion plus *rigolo* encore que tous ceux du cinéma ou du roman-feuilleton.

Il s'agit de l'espion allemand Gramatski qui fut condamné à la prison, il y a de cela quelque temps, par les tribunaux norvégiens.

Le Procureur général raconta que, pendant qu'il était dans sa geôle, Gramatski écrivit un savant traité de mathématiques supérieures et composa un opéra.

A cause de sa bonne conduite, on lui fit remise de la moitié de sa peine et il allait être remis en liberté. Mais il a supplié les autorités pour qu'on lui laissât purger sa peine jusqu'au bout, car il est en train d'achever la traduction du grand ouvrage de mathématiques de Macody Lund, « une œuvre d'importance nationale », selon Gramatski.

Le cas va être examiné par les autorités légales qui ont refusé l'offre que faisait Gramatski d'exécuter pour le tribunal, sur la flûte, les principaux airs de son opéra.

Gramatski, du reste, ne connaît pas que les mathématiques et la musique;

c'est encore un humaniste distingué et un latiniste de premier ordre, qui aurait joué à ravir le rôle de prêtre que ne put soutenir l'espion autrichien qui fut arrêté en Italie au moment de la déclaration de « nostra guerra ».

Les soldats italiens trouvèrent dans un village conquis, au début des hostilités, un humble ecclésiastique qui se dit curé de la paroisse. Il fut accueilli avec cordialité à la popote des officiers où il ne voulut pas s'asseoir avant d'avoir dit le *Bénédicite*.

Mais, le connaissant mal, il l'orna d'un barbarisme latin qui n'échappa pas à un des officiers, prêtre lui-même.

Celui-ci informa à voix basse de sa découverte le colonel qui, après le repas, invita le véritable prêtre italien à faire au curé suspect des questions professionnelles, et celui-ci ne manqua pas d'y être pris. On découvrit ensuite que c'était un des plus habiles et des plus célèbres espions autrichiens.

Moins heureux que Grametski, il fut exécuté sans avoir pu écrire de traité de mathémathiques ni de grand opéra.

§

Les Archives des Médicis. — C'est à Londres que le roi d'Italie et le gouvernement italien intentent un procès au marquis Cosimo de Medici Tornaquinci, au marquis Avenardo de Medici Tornaquinci et à Christie, Manson and Woods, pour leur interdire de trafiquer des manuscrits, lettres, souvenirs, livres et autres documents connus sous la dénomination d'*Archives des Médicis*.

Ce sont des livres et des papiers du XI^e^ jusqu'au XVIII^e^ siècle, réunis par des membres de la famille des Médicis.

Il y en a 800 lots, dont 400 sont des papiers d'Etat concernant l'Etat florentin. Il y a un grand nombre de lettres écrites par Laurent le Magnifique.

§

Saccharine. — Nous ne nous sommes pas encore habitués à la saccharine qu'elle est déjà considérée comme un luxe en Allemagne où il faut s'accoutumer au benzoate de soude.

Ne croyez pas du reste que l'on ait eu moins de peine à s'accoutumer au sucre de betterave. Et il y a près d'un siècle, Brillat-Savarin écrivait dans la *Physiologie du goût* :

> Lorsque le sucre de betterave fut dans le commerce, les gens de parti, les roturiers et les ignorants trouvèrent qu'il avait mauvais goût, qu'il sucrait mal; quelques-uns même prétendirent qu'il était malsain.

Dans quelques années on s'étonnera de même qu'on ait pu mépriser la saccharine, la craindre et la trouver incommodante.

Ne croyez pas, au demeurant, que le sucre de la canne (*arundo saccharifera*) n'ait pas eu ses détracteurs et, dans un autre chapitre de son immortel ouvrage, Brillat-Savarin écrit encore :

> Le sucre est entré dans le monde par l'officine des apothicaires... Il suffisait qu'il vînt de là pour qu'on le reçût avec défaveur : les uns disaient qu'il était échauffant; d'autres qu'il attaquait la poitrine; quelques-uns qu'il disposait à l'apoplexie.

Au contraire, il y a des cas, au cours des Révolutions et des restaurations

qui les suivent, où l'on est obligé d'y adopter le plus vite possible des opinions dont on n'a pas même idée.

Le même Brillat-Savarin qui se flattait d'avoir été contemporain de quatre gouvernements, Monarchie, République, Empire et Restauration, sans que ses digestions eussent été troublées, était membre de la Cour de cassation. La Restauration, pour commémorer le 21 janvier ou 1er pluviôse, date du supplice du roi Louis XVI, avait institué une messe solennelle d'expiation à Notre-Dame, messe à laquelle assistaient les autorités et les corps constitués.

Le 20 janvier 1825, Brillat-Savarin reçut une lettre dans laquelle on l'invitait à assister à la cérémonie expiatoire, et le président qui écrivait la lettre ajoutait qu'on aurait ainsi l'occasion de voir enfin un collègue qui restait à l'écart.

Ces paroles parurent une menace au vieux gourmet qui, bien que souffrant, se rendit à Notre-Dame.

La journée était froide et le ciel était couvert.

Après la cérémonie, ce fin lettré, Brillat-Savarin, se mit au lit; trois jours après il était mort. Tant il est vrai que les sceptiques, les lettrés, les épicuriens souffrent et risquent gros à adopter trop vite et par quelque temps qu'il fasse des opinions extrêmes.

Quant à la saccharine, lorsqu'elle sera enfin admise sans répugnance aucune, elle connaîtra longtemps la faveur des gourmands et le temps n'est pas loin, sans doute, où on lui découvrira des mérites.

§

Noms de rues. — Tout le monde approuve les appellations de rues d'après les souverains, les généraux et les pays alliés, mais beaucoup déplorent la manie de changement que nos édiles manifestent à propos des dénominations de voies publiques. On en a supprimé de fort plaisantes pour leur donner des noms de politiciens et voilà qu'un journal du matin signale qu'il y a encore un certain nombre de rues qui portent à Paris des noms allemands.

Va-t-on supprimer, comme on a supprimé la rue Richard-Wagner, la rue Beethoven, qui fut autrefois la plus passante de Passy? Nous n'en croyons rien; l'harmonieux sourd n'a rien à faire avec la guerre, pas plus que Gœthe qui plusieurs fois, et notamment dans *Hermann et Dorothée*, rendit hommage à la France; pas plus que Meyerbeer; pas plus que Gluck sur lequel M. Camille Bellaigue, qui n'est pas suspect de germanophilie, a écrit de si belles pages dans son dernier livre; pas plus que Weber ou Mozart, le dernier surtout; pas plus que Leibniz, qui écrivait en français; pas plus que Heine qui le premier attira notre attention sur la grossièreté et la sottise allemandes; pas plus que Humboldt ou Kepler, savants dont personne ne suspecte la renommée.

Certes, s'il était question aujourd'hui de donner leur nom à des rues, on aurait le droit de faire des réserves; mais il n'est pas question de cela et le patriotisme ne perdra rien à laisser subsister une rue Beethoven.

Par contre, il n'y a aucun inconvénient à supprimer la rue de Hambourg ou celle de Budapest, voire celle de Constantinople, quand il manque une rue des Roumains, un boulevard de New-York, une avenue des Américains,

la place d'Australie, le rond-point des Néo-Zélandais, le boulevard des Indes et même, y a-t-on songé ? un boulevard de la Marne.

§

Géographie de la guerre. — Les journalistes prennent quelquefois un peu trop à la légère le métier de géographes universels que la guerre leur a imposé. Ainsi, il y a deux ou trois semaines, un rédacteur du *Temps* a muni une nouvelle concernant le lac Baïkal de cette rubrique ahurissante : « Les opérations en *Silésie.* » Le Baïkal a au moins l'avantage d'exister, non pas, il est vrai, en Prusse, mais en Asie. Mais que dire de cette autre dépêche que plusieurs journaux parisiens ont publiée à la date du 28 août sans aucune réserve :

UN HYDRAVION SUR LA FINLANDE. — *On mande d'Helsingfors* : Une note officielle annonce qu'un grand hydravion, dont la nationalité n'est pas indiquée, a survolé samedi la ville de Kurtliby, à l'ouest de Koulagservi, sur laquelle il a jeté six bombes. En même temps, l'hydravion a ouvert un feu de mitrailleuses.
Deux personnes ont été blessées.
Les mitrailleuses des troupes finlandaises ont riposté.

« Un grand hydravion de nationalité indéterminée », qu'aurait-il à faire en ce moment dans une ville finlandaise ? Mais le pire est qu'il n'existe en Finlande aucune ville appelée Kurtliby, ni aucun Koulagservi. D'après les journaux suédois qui viennent d'arriver à Paris, il s'agirait du *village* de Kurtti (?), situé à l'est (ou plutôt dans la partie est) de la commune de Kuolajärvi. Cette commune se trouve dans la Carélie finlandaise, à 55 km. de la frontière russe et à peu près à la hauteur de Kandalachka. La « ville », la voilà identifiée, mais la nouvelle est fort sujette à caution.

§

L'origine de l'influenza. — Dans l'écho où nous signalions l'existence de la grippe espagnole il y a quatre siècles, nous mentionnions, d'après notre garant du *Neues Pester Journal*, les Italiens et leur « *mal matto* ». On ne lira peut-être pas sans intérêt la nouvelle note suivante, qui précise de façon relativement inédite la date de l'apparition de la non moins célèbre « *influenza* ».

Peu de médecins, croyons-nous, savent que cette maladie date de 1775, aussi bien quant à son nom qu'à ses symptômes généraux (il ne saurait naturellement pas être question ici d'un examen bactériologique !)

Et cependant c'est à Londres, d'après l'excellent médecin anglais Fothergill, qui a étudié et décrit le mal nouveau, qu'au commencement de novembre de cette année-là, elle fit son apparition, s'attaquant même aux chevaux et aux chiens ! Au printemps de l'année 1782, elle apparaît sur le continent. Sans doute venait-elle de Russie, car elle fut particulièrement violente en Prusse Orientale et Occidentale et surtout à Dantzig. Nous trouvons la mention de ses ravages dans deux des plus célèbres — à des titres fort divers, s'entend — écrivains allemands d'alors : G. Chr. Lichtenberg et Kant.

Le premier vit l'invasion du mal en Angleterre. Dans la troisième de ses si intéressantes *Lettres de Voyage* (réimprimées dans ses *Ausgewæhlte Schriften* de la Bibliothèque Réclame, p. 315), il se plaint, avec un humour qu'il s'efforce de rendre léger, ne n'avoir pu, à cause de l'épidémie régnante, entendre la chanteuse Gabrielli dans son rôle de *Didon* :

Je m'en fus, écrit-il, une heure à l'avance à l'Opéra et fus congédié sur l'annonce que la signorita était malade. Quelques jours plus tard, comme on avait de nouveau annoncé *Didon* avec la Gabrielli, je me fis porter en chaise et fus encore éconduit. La signora avait l'influenza, car c'est ainsi qu'on appelait, en ces jours d'italianismes, le rhume de cerveau (*sic*). Une troisième fois, je fus à l'Opéra... Derechef, il me fallut revenir Gros Jean comme devant : Didon n'était point encore remise ! Enfin, huit jours plus tard, — c'était le 11 novembre, — la chose sembla vouloir marcher. La signora était guérie, mais une nouvelle influenza, allant jusqu'à la folie, s'était emparée de Londres : celle d'entendre la signora...

Quant au célèbre philosophe de Kœnigsberg, il procéda d'autre sorte contre l'ennemi, lors de l'invasion continentale. Ce n'est pas un humoriste, mais un penseur objectif, méthodique, qui, à la date du 18 avril 1782, dans les *Konigsbergschen Gelehrten und Politischen Zeitungen*, s'en prend à la remarquable et bizarre épidémie et recommande aux médecins d' « étudier autant que possible sa diffusion et ses progrès, à travers les grandes nations », réclame qu'on la compare avec celle précédemment constatée en Angleterre, et, finalement, imprime en traduction allemande la dissertation de Fothergill. (Voir les *Gesammelte Schriften*, dans l'édition de l'Académie tome 8, page 6-8.) — C. P.

§

Prodigalités. — Il est encore temps d'en parler. La taxe de luxe, qui n'a pas été sans rencontrer d'opposition en France, semble devoir s'établir successivement dans tous les pays belligérants.

Et lorsqu'on doit, pour un parapluie modeste ou une brosse à dents plus insignifiante encore, payer un impôt de luxe, on songe avec envie aux grands prodigues de jadis qui seraient, en cette ère de restrictions, tout à fait déplacés.

Héliogabale ne s'avisa-t-il pas, à l'occasion d'une procession, de faire saupoudrer d'or toutes les rues de Rome ?

Le duc d'Orléans portait, disposées en broderies sur ses manches, 1400 perles, et le prince de Conti employait de la poussière de diamant pour sécher les lettres qu'il écrivait à sa maîtresse.

En Angleterre, le shampoing est taxé à partir de cinq francs ; ce décret assurément eût choqué Madame de Matignon qui dépensait 24000 livres par an pour les draconiens de sa chevelure.

En ce qui concerne les dépenses de la table, nous sommes aujourd'hui d'une modération qui eût effaré nos ancêtres.

Pour célébrer la chute de Napoléon, un banquet pantagruélique fut offert par le White Club de Londres aux souverains alliés ; 246.225 francs furent dépensés pour ce repas, aussi abondant que succulent. A ce même Club, un prix fut offert à celui des membres qui servirait à ses amis le plat le plus coûteux. Lord Alvanley fut, avec une « fricassée » de 2700 francs, le vainqueur de ce tournoi culinaire.

Georges IV, dont la garde-robe fut estimée 375.000 fr. à sa mort, se fût trouvé mal à l'aise dans le complet national que ne dédaigne pas son successeur actuel.

Quant à la frugalité de nos mœurs, elle eût vivement déplu à Louis-Philippe. Quelqu'un lui demanda un jour s'il avait faim.

— Il est impossible, répondit Sa Majesté, d'avoir faim une demi-heure après les repas. C'est là justement ce qui m'ennuie.

§

Le triomphe des succédanés. — En Allemagne, on assiste aujourd'hui à un véritable triomphe des succédanés. Il y a des succédanés de succédanés. L'*Ersatz* domine tout... Et il n'y a pas d'*Ersatz*, si éloigné soit-il de la matière qu'il remplace, qui ne soit lui-même concurrencé par un *Ersatz* dont le succédané se lève à l'horizon.

Epluchons, pour une fois, les annonces des journaux allemands.

Tout le monde connaît la grande fabrique de chaussures allemande : *Salamander*. Avant la guerre, ses affiches et ses clichés de réclame représentaient un vieux comptable qui regardait d'un œil émoustillé les souliers Louis XV et les hautes bottines à lacets dans la devanture d'une cordonnerie.

Eh bien, confrontons ces affiches avec l'annonce qui paraît souvent dans le *Berliner Tageblatt* :

Sandales en peau de bœuf brun. Semelles en bois très dur. Ces semelles sont coupées en deux et sont unies au moyen d'une courroie en peau, afin de leur donner l'élasticité nécessaire et que le bois ne pourrait pas donner.

Le bois remplace le cuir.

Comme l'exploitation du patriotisme est fort à la mode, en Allemagne, ces chaussures ont une marque déposée : *Patria*. Non en allemand, mais, comme on le voit, en italien, ou, comme ils le disent, en latin.

Lisons la *Kœlnische Zeitung* :

Je cherche des remplaçants d'huile de térébenthine, quelle que soit leur composition.

J'achète toute espèce d'aliments.

L'usine de machines et installations électriques de Muglitz cherche des matières alimentaires (sic) pour ses ouvriers.

Les usines du dentifrice « Odol » cherchent de l'huile de toute provenance : de noix, d'arachide, d'olive, de sésame, etc. pour leurs machines et de salida pour leurs ouvriers.

Cela prouve l'intérêt que les administrateurs d'Odol portent à leurs ouvriers, car le salida est un remplaçant de l'huile : fécule de pommes de terre coloriée et salée.

§

Une race disparue. — Il ne s'agit point d'une race humaine.

Il a quelque cent ans, les amateurs d'aventures pouvaient encore espérer faire la trouvaille d'une île déserte. C'est en 1810 que fut découverte l'île Macquarie, à 960 kilomètres au sud de la Nouvelle-Zélande. Elle était habitée alors, entre autres, par de très nombreux perroquets d'une race jusqu'alors inconnue. Ils ne volaient pas; mais ceux qui furent amenés à Sydney par des marins se montrèrent les plus loquaces de toute la bavarde tribu des perroquets.

Des recherches récentes ont prouvé que cette race très particulière avait maintenant complètement disparu ; sans doute du fait de quelques chats abandonnés par des navires de passage et qui, redevenus sauvages, multiplièrent dans l'île et se nourrirent copieusement des pauvres perroquets incapables de voler.

Qu'attendent les jeunes romanciers qui nous promettent la résurrection du roman d'aventures pour en situer un dans l'île Macquarie ?

§

Felix Austria. — Le poète-courtisan qui, au seizième siècle, composa les vers fameux : « Tu felix, Austria, nube », se trouverait fort embarrassé, aujourd'hui, s'il revenait sur les terres que gouvernent les Habsbourg.

Un rédacteur de la « Rundschau » de Vienne nous donne, sous le titre *Das Spartanische Zeitalter* », un tableau saisissant des conditions actuelles de l'Autriche si peu « felix.

Le rédacteur en question s'est promené dans les rues de la capitale en s'intéressant seulement à ce qu'il voyait d'écrit sur les murs. Or, il paraît que les affiches essayant de pousser le public à la résistance, sont très fréquentes dans les rues de Vienne. C'est pourquoi les impressions extérieures du journaliste ont une très grande valeur comme indication intérieure.

Les annonces qu'il reproduit ont trait avant tout aux recommandations des bureaux de ravitaillement pour le beurre, les légumes secs, la farine et la viande : *Butterversorgungstelle, Dorrgemusesstelle, Mehlverteilungstelle* et *Viehfleischverteilungstelle.* Ces bureaux s'efforcent de persuader le public du peu de valeur nutritive et des énergies caloriques restreintes qui se trouvent dans les aliments naturels en vente, et suggèrent d'acheter des succédanés. Ils fournissent les adresses des magasins où l'on peut trouver, à des prix modiques, ces friandises de chimistes.

On se livre donc à Vienne à une manœuvre bien organisée pour la disqualification scientifique des aliments.

Mais l'affiche la plus suggestive est celle que l'on voit reproduite partout, sur des papillons aux couleurs variées : « *In der Not, frisst der Teufel Fliegen* », en temps de famine, le diable mange des mouches.

Oui, mais avec quoi les mouches se nourrissent-elles, à Vienne ?

§

Le Poète et les gosses. — Place Saint-Pierre, à Montmartre, délaissant les jeux guerriers, des enfants paisiblement assis sur le trottoir jouent aux osselets.

Le poète Jacques Dyssord, de passage dans le quartier, d'improviser incontinent le quatrain que voici :

> Paradoxaux ainsi qu'il sied à des *Poilus*
> Pour qui les jeux du temps de paix sont révolus
> Et remettant ainsi toute chose d'aplomb,
> Les gosses de Poulbot jouent aux civils de plomb !

Dans ce quatrain ironique et shakespearien à la fois, le poète du *Dernier chant de l'Intermezzo*, a mis une verve amère bien digne de l'enfance telle que la connaissait La Fontaine (cet âge est sans pitié). Le quatrain de Dyssord pourrait figurer comme épigraphe d'un roman d'Alfred Machard ou de la pièce de Paul Gsell et de Poulbot : *Les gosses dans les ruines.*

§

Pour se vêtir. — Il faut bien le dire, se chausser, se vêtir sont devenus des problèmes difficiles à résoudre en tous les lieux du globe. Il semble pourtant, à en juger par une annonce parue récemment dans un

journal badois, que l'Allemagne du Sud batte le record des difficultés vestimentaires. *Un Monsieur*, y lisons-nous, *désire louer une paire de souliers pour trois semaines. Il donnerait cinq marks par semaine.* A Baden-Baden, obligation pénible, il faut débourser 375 fr. pour acquérir une paire de chaussures et en outre on doit faire la commande trois semaines à l'avance. Abandonné sans doute par sa chaussure, le va-nu-pied en question dut recourir à la location durant le temps que son bottier lui confectionnait des remplaçants.

Voilà qui justifie la caricature des *Lustige Blætter* tendant à prouver que pour acheter un complet il faut au moins trois actionnaires, formant un consortium financier : l'un avec le pantalon, l'autre la jaquette et le troisième le gilet.

§

Pour remplacer le savon. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on cherche des succédanés de savon. Dans une lettre de Girgenti (Sicile), qui est l'antique Agrigente, lettre qui porte la date du 26 avril 1786, insérée dans son *Voyage en Italie*, Goethe raconte que les femmes de cette ville font brûler les tiges séchées des fèves et se servent de la cendre pour laver la toile.

On ne fait pas grand usage de savon, — ajoute-t-il, — mais on brûle aussi l'écorce extérieure des amandes qu'on emploie à la place de la soude. Après avoir trempé le linge dans l'eau, les ménagères se servent de cette lessive spéciale.

La *Neue Freie Presse* et d'autres feuilles viennoises ont reproduit la lettre du poète allemand et préconisé, en ces temps difficiles, d'imiter les femmes agrigentines dans leurs méthodes de faire la lessive et même de laver les parquets.

La méthode vulgarisée par Goethe peut également servir dans les pays alliés où, sans être rare comme dans les Empires Centraux, le savon a néanmoins atteint de très hauts prix qui justifient entièrement le désir que l'on a de l'économiser le plus possible.

§

Bonbons de Kultur. — On se souvient que les journaux italiens publièrent, il y a quelque temps, la nouvelle que les aviateurs autrichiens avaient jeté, pendant leurs raids, des bonbons empoisonnés. Beaucoup de monde se refuse à croire à cette nouvelle.

Aujourd'hui, le prof. Pirro Zanotti, directeur du Laboratoire municipa d'hygiène de Ravenne, confirme absolument les faits.

L'analyse des bonbons a duré pendant plusieurs mois, — a-t-il déclaré à un journaliste romain, — mais aucun doute ne peut plus subsister sur leur provenance et sur les poisons qu'ils contenaient.

J'avais vu moi-même deux enfants ramasser par terre des caramels lorsque les avions étaient encore sur la ville. Une enquête faite chez les boutiquiers établit tout de suite que les bonbons n'avaient pas été achetés chez eux.

Les caramels et les dragées étaient composés de farine de blé, de sucre, d'une matière colorante et de germes pathogènes tout à fait dangereux.

Je dois avouer que ces germes étaient morts au moment où l'on procédait à l'analyse, mais, certes, lorsque les dragées avaient été fabriquées, ils étaient vivants.

Et voilà un chapitre singulier à ajouter à l'art du confiseur : *Caramels fourrés aux bacilles dangereux.*

§

William Blake triomphe. — Blake, le visionnaire de génie, poète et graveur de rêves apocalyptiques, est enfin placé par les collectionneurs au rang des grands maîtres de l'art. La galerie nationale de Melbourne vient d'acheter pour 7.300 guinées (près de 200.000 francs) les 102 dessins qu'il exécuta pour la *Divine Comédie*. Ceux-ci appartenaient autrefois à M. Linnell qui, l'un des premiers, reconnut la valeur des œuvres de Blake. Les illustrations de *Job*, provenant de la même collection, montèrent à 3.800 guinées ; 12 dessins pour le *Paradis regagné* à 2.100 guinées; la *Création d'Eve* à 420 guinées ; *Satan à l'affût* (Satan watching) à 330 guinées. Les livres que Blake fut obligé, faute d'éditeurs, de composer et de graver entièrement lui-même, atteignirent aussi des sommes élevées. L'*Amérique*, *Prophétie*, et l'*Europe*, *Prophétie*, 750 guinées ; le *Mariage du Ciel et de l'Enfer*, 720 guinées; 2 exemplaires des *Chants de l'Innocence et de l'Expérience*, 700 guinées. Le manuscrit et les dessins de *Vala*, 400 guinées.

Linnell était, de plus, amateur des peintures de Primitifs ; un petit portrait de l'Ecole de Roger Van der Weyden fut vendu 1.900 guinées, et un *Adam et Eve* de Hugo Van der Goes, 620 guinées.

§

La joie de vivre à Vienne. — Dans le *Neues Pester Journal* du dimanche 7 juillet dernier, nous trouvons le récit d'un voyage à Vienne composé expressément pour ce journal par un de ses rédacteurs, qui signe Milo Boy.

Après avoir évoqué le souvenir de l'ancien Vienne, de ses joies culinaires, de ses mœurs plantureuses, de sa joviale bonhomie, l'auteur passe à la description de la cité telle qu'elle se présente aujourd'hui à l'observateur dans le déshabillé de l'existence quotidienne. Nous nous ferions un scrupule de rien changer à ce tableau :

Vienne, oh mon vieux et joyeux Vienne, qu'es-tu devenu ? Il est triste de te revoir, quand on t'a quitté depuis longtemps. La ville a pris un aspect émacié, morose, à la façon d'une jolie femme chlorotique, dont les yeux se sont pâlis et dont la bouche friponne, ardente aux baisers, s'est rétrécie... Disparu le fiacre et toute la mise en scène de l'ancien chic viennois. On trouve bien, il est vrai, quelques voitures dans les gares. Mais elle ne sont même pas pour l'homme capable d'exhiber, en guise de pièce d'identité, plusieurs billets de banque. Un tram électrique surchargé reçoit le nouvel arrivé et traverse des rues sans charrois, où l'on ne voit que des gens au visage mécontents, se rendant d'un pas lourd à leurs affaires. On lit visiblement dans leurs yeux les soucis alimentaires.

Dans les auberges, le fameux « déjeuner viennois » a cessé d'être une réalité. Impossible de manger nulle part avant 11 heures 1/2. Et que sont devenues les anciennes relations d'intimité entre garçons et convives ? Le repas s'écoule dans une atmosphère sombre et amère. En réalité, ce ne sont pas les convives qui commandent. Ils acceptent ce qu'on veut bien leur donner. La plupart n'ont pas une miette de pain. Voici le menu : Gulyàs, 5 couronnes 60 (3 petites tranches de viande) ; légumes (herbes ou choux), de 1 couronne 30 à 1 couronne 60 ; rôti, entre 8 et 15 couronnes (portions d'un volume minuscule). Comme je m'étais avisé de demander des pommes de terre, le garçon me regarda d'un air furieux et ne me fit pas l'honneur d'une réponse.

Dans beaucoup de restaurants, on lit l'inscription : *aujourd'hui rien à manger*. D'autres ont définitivement fermé, vu l'impossibilité d'offrir quoi que ce soit à leurs clients. Même atonie dans les cafés. Les plus grands d'entre eux ne connaissent plus le classique café au lait ; il n'y a plus que du thé édulcoré au jus de framboise

ou quelques *ersatz* de citron. Une glace s'y paie à partir de 2 couronnes et demie. Parler de pâtisseries est une plaisanterie sinistre, puisqu'il ne s'agit plus que d'une noire mixture de quelque chose qui doit être de l'argile ou du sable, et où ce qui seulement est remarquable c'est la mesure : 2 centimètres, ainsi que la légèreté du produit. Au reste, on vous en demande de 1 couronne 50 à 2 couronnes 50 pour une tranche.

C'est une vraie malédiction que cette existence du Viennois. La vie pour lui est doublement tragique, au souvenir de la plantureuse bombance d'autrefois. Et sous l'influence de la dernière année maigre, il a vu disparaître parallèlement et sa corpulance et sa bonne humeur.

§

Découverte de 18.000 monnaies romaines. — Les journaux de Budapest annoncent, à la date du 17 juillet dernier, de Zagreb, qu'un paysan labourant son champ près de Komin, mit à jour un pot rempli de vieilles monnaies. Cette trouvaille, dont a hérité le Musée, est d'une valeur considérable et ne comprend pas moins de 18.000 pièces. Il y a là une grande série d'effigies impériales, avec, aux revers, les marques de divers ateliers monétaires. Ce sont les Empereurs Gallien (253-268 après J.-C.) et Claudien II (268-270 après J.-C,) qui figurent le plus fréquemment dans ce trésor : de 7600 à 7100 pièces pour chacun. Salonina est représenté par 1.000 monnaies ; Aurélien par plus de 800. Une quantité d'autres souverains du IIIe siècle de notre ère figurent aussi, quoique en nombre moins considrable. La plus vieille monnaie est à l'effigie de Caraccalla (198-217 après J.-C.) La plus récente émane de l'Empereur Tacite, qui ne frappa monnaie que quelques mois, vers le commencement de 276. C'est sans doute vers cette époque que fut enfoui le pot qui vient d'être découvert.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

aque jour de cette dernière quinzaine nous a apporté les nouvelles les plus récon-ntes, et sur tous les fronts indistinctement les armées de l'Entente ont obtenu d'in-stables succès. Pourtant, en dehors de quelques valeurs qui ont manifesté de la eté ou poursuivi la continuation d'un mouvement de hausse récemment exquissé, arché dans son ensemble a continué de s'assainir. Ces dégagements n'ont d'ailleurs é que sur des valeurs un peu chargées au point de vue de la spéculation et n'enta-en rien les bonnes dispositions de la cote.

projet de loi relatif au nouvel Emprunt Français a été déposé sur le bureau de la nbre par notre Ministre des Finances. Il s'agit d'une Rente du type 4 o/o exempte pôts; le montant de l'Emprunt sera illimité ; les Bons et les Obligations de la Dé-e Nationale ainsi que les Bons du Trésor seront admis à la souscription, De même, oupons des Fonds Russes échus et à échoir en 1918 seront admis à la souscription dans une proportion déterminée.

attendant que la date en soit fixée, les différents types de nos rentes sont fort tenus à l'exception du 3 o/o perpétuel qui revient à 63 fr. 45.

anarchie qui règne dans l'ancien Empire des Tzars est peu propice au relèvement Fonds et des Industrielles russes. Des allègements de positions se sont encore produits ces deux groupes, qu'il nous suffise de donner quelques cours pris dans l'un et dans re :

isse 4 1/2 o/o 1909 51 fr.; 5 o/o 1906 60 fr. 10 ; 3 o/o 1891 37 fr.50 ; Toula 588 fr.; ou 1185 fr. ; Maltzoff 390 francs.

s grands établissements de Crédit ont fait bonne contenance, notamment le Crédit nais à 1226 fr.; le Comptoir d'Escompte à 810 fr.; la Société Générale à 618 francs. s chemins de fer français ont montré une certaine irrégularité sans accuser toutefois portantes variations dans leurs cours ; le P.-L.-M. abandonne pourtant une tren-de francs à 990 francs.

proposition de Paix autrichienne a fait le plus complet fiasco, aussi sa répercussion es valeurs Métallurgiqueset assimilées a-t-elle été nulle.

valeur de cuivre, l'attention s'est porté sur Montecatini qui s'est élevé à 177 fr. harsis est sans changement et le Rio est revenu en arrière à 1925 fr. Le Boléo est moins bien tenu à 830 contre 870 précédemment.

a été légèrement mieux en valeurs de caoutchouc : Société Financière 215 fr. ; ng 229 fr. ; Malacca Rubber 128 francs.

elques réalisations ramènent les Phosphates de Gafsa à 1.195 fr., par contre les phates Tunisiens progressent à 359 francs.

LE MASQUE D'OR.

BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

Bons de la Défense Nationale offrent toutes ilités pour effectuer un placement de pleine é, qui n'immobilise les capitaux engagés que eu de temps et qui donne au Trésor public les rces indispensables au salut du Pays.

rouve les *Bons de la Défense Nationale* par-Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de Agents de Change, Banque de France et ses sales, Sociétés de Crédit et leurs succursales, outes les Banques et chez les Notaires.

Voici à quel prix on peut les obtenir :

PRIX NET DES

Bons de la Défense Nationale

(Intérêt Déduit)

MONTANT DES BONS	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS		
	3 mois	6 mois	1 an
100	99 »	97 50	95 »
500	495 »	487 50	475 »
1.000	990 »	975 »	950 »
10.000	9.900 »	9.750 »	9.500 »
50.000	49.500 »	48.750 »	47.500 »
100.000	99.000 »	97.500 »	95.000 »

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.